

Focelyne



par
Suzanne
Mercey

PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Garçon
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

BIMENSUELLE.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.
M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babiole*.
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
Louis d'ARVERS : 156. *Madeline*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour
vaincre*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelle*. — 180. *Le Crime de
Mademoiselle Bouillaud*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemi*. — 152. *Le Cœur de Ludovine*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aîmée ?* — 32. *Lequel t'aimait ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrière par la vie !*
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.
E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierro GOURDON : 140. *Accusée !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
170. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Jean JEGO : 187. *Cœur de Poupée*.
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
L. de KERANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
Jean de KERLECO : 139. *Le Secret de la forêt*.
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
LAFONTAINE : 185. *La Servante*.
Mme LESCOT : 95. *Mariage d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *Le Logis*. — 162. *Les
Raisons du cœur*.
(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Hélène MATHERS : 17. *À travers les seigles.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Vole de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Lady A. NOEL : 184. *Un Lâche.*
Francisque PARN : 151. *En silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrévolue.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADÉIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 181. *L'Amour en deuil.*
René STAR : 5. *La Coquille d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÈRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
J. THIERY et H. MARTIAL : 183. *Une heure sonnera...*
Jean THIERY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *À grande offense.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lynville.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite Aventure.*
André VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camillo de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la rose blanche.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont, pour la plupart, que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

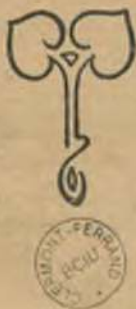
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

C92655

SUZANNE MERCEY

Jocelyne



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV)

JOCELYNE

PREMIÈRE PARTIE

I

— Nous allons jusqu'à Rennes faire diverses emplettes et voir en même temps la vieille M^{me} Le Gohec. Elle a quatre-vingt-deux ans et ne sort plus. Jocelyne, viens-tu avec nous ?

Une natte de cheveux blonds, semblables à des épis tressés, relevée sur la nuque en zig-zag passant de l'une à l'autre oreille, deux bouclettes courtes, mutines, de chaque côté du visage s'agitant au moindre mouvement. Des yeux couleur d'eau de mer, aux cils noirs retroussés, une expression fière, résolue et candide à la fois dans la bouche et le nez d'une grâce un peu molle, ingénue, les joues, hâlées et fermes, d'une rondeur de fruit qu'allonge légèrement le menton à fossette.

Elle est apparue au bout de l'allée, celle qui répond au nom de Jocelyne, petite dryade de la forêt de Paimpont toute proche, sœur de Viviane, la fée de l'enchanteur Merlin.

— Si tu permets, Mamita, je resterai dans le parc. Les routes vont être sillonnées d'autos par un temps pareil. Je n'aime pas la poussière, il fait si doux ici. Je vous préparerai un bon petit thé au ~~gour~~ pour, je vous ferai même des crêpes bretonnes, ma spécialité ; Jeanne me laissera sa poêle...

— Comme tu voudras. Ton père demeure à la maison. Il a des gens à recevoir pour des travaux qu'il veut entreprendre ici.

— Maurice arrivera un peu après nous, ajouta M^{me} Destray qui écoutait en souriant le dialogue de M^{me} Gallo et de sa fille. Il est allé jusqu'à Guildo avec des amis et me reprendra ici. Nous ne rentrerons pas tard, n'est-ce pas, Monique; vous savez que nous ne voulons pas manquer le train de Saint-Malo.

— Soyez sans crainte, Hélène, la pauvre madame Le Gohec a l'ouïe dure et nous ne prolongerons pas notre visite.

— Maman en revient toujours avec une extinction de voix, répliqua Jocelyne en riant. Mais cela fait tant de plaisir à M^{me} Le Gohec de raconter les potins de Rennes. Savez-vous, Madame, que la receveuse de la poste écrit depuis dix ans à un inconnu de la Martinique, colon là-bas. Or, voici qu'il a débarqué cet été. Horreur, c'était un nègre. Elle en a gardé des idées noires. La femme du notaire, à soixante ans, s'est fait couper les cheveux; elle a payé très cher le meilleur coiffeur de la ville pour lui raser la nuque. Or, celui-ci vient d'annoncer qu'on va reporter des chignons; il a revendu à un prix fou à la dame ses propres cheveux; elle a confié à M^{me} Le Gohec : « Vous savez, ma chère, depuis que l'on sait la nouvelle, on n'arrête plus de défiler chez le coiffeur. Dans huit jours, on ne trouvera plus un seul poil à acheter! »

— Ne l'écoutez pas, c'est une espiègle, interrompit M^{me} Gallo. Allons, ne nous retarde pas avec tes bavardages, Jocelyne.

— Vous n'avez pas entendu le plus beau : le gros Eusèbe de Kerveau qui passe son temps à la chasse et à bâiller, eh bien, depuis un mois, il a pris l'air intelligent. On est inquiet.

— Jocelyne!... Venez, je vous en prie, il se fait tard.

— Elle est délicieuse, fit M^{me} Destray en prenant le bras de son amie, un entrain, une vie, une spontanéité!

Les deux femmes, tout en s'éloignant du côté de la voiture, se retournèrent vers la jeune fille qui, de loin, leur envoyait des baisers.

— Je n'en ai qu'une, hélas!... Je ne suis pas aussi heureuse que vous.

— Oui, mais vous avez votre mari, et le mien est mort; mes fils aînés sont au loin. Seul, Maurice me reste encore, pour combien de temps, je ne sais. Le Maroc, la Syrie l'attirent. Ce sont des sols tellement à la mode, il est passionné pour les inventions nouvelles. Il voudrait répandre là-bas les derniers cris du modernisme.

— Il ne ressemble pas à Jocelyne qui n'aime que sa Bretagne. Nulle part, elle ne trouve de site, de ciel, dit-elle, aussi prenants. Ce n'est pas en vain que j'ai été faire le pèlerinage fameux à Huelgoat, un peu avant sa naissance. Mon mari affirme que, sous la roche légendaire, un génie était caché et qu'il fut son parrain.

— Sa filleule, en tout cas, est fort bien dotée.

Hélène et Monique s'étaient connues autrefois dans un cours parisien. Durant leurs vacances de jeunes filles, elles s'étaient retrouvées sur les mêmes plages et, l'année où M^{lle} Hélène Réat s'était éprise du beau docteur Destray, de Saint-Malo, Monique Dastin avait accordé sa main, avec l'autorisation de ses parents, à l'un des plus riches propriétaires de la Bretagne, Yves Gallo, que la grâce de cette Parisienne, fine et jolie, avait conquis. Les deux jeunes ménages avaient ainsi noué de bonnes relations. Mais, tandis que M^{me} Gallo se voyait l'objet du plus vif amour de la part de son mari, Hélène souffrait en silence de l'insouciance du sien.

Très amateur d'objets d'art, il employait la plus grande partie de son bien en achats divers : il rêvait de fonder un musée dans la ville, reconstituant le mobilier breton à travers les époques, et, sans cesse en voyage pour satisfaire ses goûts d'amateur de curiosités, il laissait et perdait peu à peu sa clientèle.

D'ailleurs, il n'était pas d'origine malouine, son nom l'indiquait assez et, s'il était venu s'établir en Ile-et-Vilaine, c'était encore par simple fantaisie d'artiste séduit par la poésie des lieux.

Hélène s'était efforcée vaillamment pendant plusieurs années de sauver les apparences, tout en élevant ses quatre fils, lorsque son mari lui avait été ravi subitement, la laissant dans une situation gênée.

Très digne, cependant, elle avait su tenir tête aux difficultés, vendant peu à peu les vieilles choses réunies par le docteur. Son aîné, Jean, était

entré dans la marine. Pierre faisait, en sortant de Centrale, un stage d'ingénieur près de Casablanca, tandis que l'avant-dernier, employé d'une maison d'exportation au Portugal, s'apprêtait à devenir un homme d'affaires, selon ses aptitudes. Maurice faisait ses études d'agronomie et de grandioses projets.

Tandis que l'auto de M^{me} Gallo l'emportait avec son amie dans la direction de Rennes, Jocelyne gagna le lieu sauvage et charmant à l'orée du parc taillé dans la forêt, où fleurissaient les hortensias roses et bleus autour d'un menhir rapporté là, un jour de tempête, disait-on, par l'enchanteur Merlin.

Le soleil de septembre avait doucement chauffé la pierre du banc, où s'assit la jeune fille. Derrière elle s'élevait le manoir...

Fait de granit breton, il ressuscitait la solidité des vieux âges, avec sa tourelle à poivrière, ses meneaux et ses porches fleuonnés, sous l'enlèvement fleuri des rosiers multicolores.

Plus loin, une sorte de petit cloître bordait un enclos où poussaient de hautes marguerites et des fuschias aux retombantes clochettes.

Mais la vénération du lieu était le vieux porche de la ferme, demeuré presque intact sous le poids des siècles, ogive d'une arcade pure, offrant à sa dextre une rose, rien qu'une, mais exquise et d'une grâce délicate comme la filleule des génies de la forêt.

Ce porche, M. Gallo avait défendu aux restaurateurs d'y toucher, tandis qu'ils élevaient le manoir neuf, empruntant sa patine au ton même du granit. Les chars de la moisson passaient dessous l'arcade ancienne et aussi les charrettes alourdies de fougères.

Après les guerroyantes chevauchées d'antan, elle avait salué le travail rustique dans le cortège royal des saisons de la terre.

Et Jocelyne l'aimait pour tout cela, parce qu'elle semblait deux bras élevés dans la prière, qu'elle représentait le passé et qu'elle avait été l'inspiratrice du manoir gothique et Renaissance à la fois, unissant la grâce des végétaux sculptés dans la pierre aux courbes unies des piliers. Par le porche qui se maintenait debout, on pénétrait dans un autre royaume que celui du jardin et des bois, fait pour les vies animales, inno-

JOCELYNE

centes, la croissance des agneaux et des jeunes poussins.

Jocelyne retrouvait là Jeanne, avec sa coiffe de Saint-Brieuc, pareille à une légère couronne aux pans de tulle volant. Elle lui semblait la souveraine de la ferme, savante en contes nombreux et vive à manier la poêle. C'était d'elle qu'elle tenait le secret des crêpes fines, pareilles à de la dentelle.

— J'ai le temps de préparer le goûter, songeait-elle, maman et M^{me} Destray ne seront pas là avant... Tiens, la chatte sauvage sur le mur.

Elle l'appela. Peu de jours auparavant, celle-ci, maintenant apprivoisée, était venue lui présenter ses petits un à un, mais, à part la jeune fille et Jeanne, elle fuyait les autres visiteurs.

Ses yeux d'or eurent soudain un si farouche éclat que M^{lle} Gallo pressentit quelque proche présence étrangère.

Le poil de la chatte se hérissa, elle eut un miaulement prolongé et disparut derrière une touffe de mûres aux perles de jais.

Jocelyne éclata de rire, et, presque au même moment, un jeune homme svelte et de taille moyenne, en costume de sport, parut à l'entrée du cloître.

— Maurice, comment c'est vous qui avez épouventé ma chatte ! Elle n'a pas l'air de vous aimer, ce n'est pas en votre faveur. Mais comment êtes-vous ici ?

— Une panne de moteur. Au moment de partir pour Saint-Jacut, impossible de démarrer. Jacques était furieux. Rien à faire. Il doit y avoir une pièce abîmée à sa sale machine. Alors, j'ai pris le parti de renoncer à l'excursion et de venir jusqu'ici.

— C'est aimable.

Elle lui fit place à côté d'elle sur le banc.

— Votre mère a accompagné la mienne jusqu'à Rennes. Elles seront de retour pour votre train de Saint-Malo. Et puis, après tout, il y aurait de la place ici pour vous loger si vous veniez à le manquer. En vacances, le temps ne compte pas.

— Vous savez que, bientôt, j'irai faire un stage agricole en Bourgogne. Me voyez-vous fermier ! Oh ! j'ai mis la main à la pâte à Grignon. Dame, quand on n'a pas de rentes, il faut bien se mettre au travail.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Autrement vous ne feriez rien? Vous n'êtes donc pas un homme. Chacun doit se rendre utile. C'est très glorieux de travailler la terre. Pour savoir commander, il faut savoir faire, autrement les gens se gaussent de vous, ils ont raison. Il faut savoir prendre l'outil en main et dire : « C'est ainsi que l'on exécute cela. » Former avec des mots ne suffit pas, c'est l'acte seul qui a de l'autorité.

— Vous parlez très bien, Jocelyne, vous n'êtes pas inscrite au barreau de Rennes?

— Non, mais j'ai préparé ma licence ès lettres, mon cher monsieur. Je n'aime pas les cerveaux creux ni les mains maladroites.

— Votre mère a joliment raison de vous pousser dans cette voie. D'autant que ça vous embellira, vous savez, vous êtes trop mince.

— Vous êtes difficile, beaucoup me trouvent très bien ainsi.

— Ceux qui n'ont pas étudié les antiques.

— Continuez vos compliments.

— Je dis seulement que le travail du sol achèvera de vous viriliser et de vous faire comprendre Virgile.

En attendant vous allez m'aider à faire des crêpes, j'en ai promis une belle pile à nos promeneuses. Jeanne va nous donner tout ce qu'il faut.

— Il faut toujours passer par vos fantaisies, vous êtes bien volontaire, mais vous avez de si jolis yeux.

Il la suivit docilement sous le porche gothique :

— Voyez, dit-elle, s'il n'est pas émouvant de passer là-dessous. Quelle résistance à ce granit, quelle leçon pour les courages humains qui vacillent si vite!

— Bon, de la philosophie à présent. Mais, tenez, ne bougez plus, je vais vous prendre en photo avec mon appareil de poche. Dans cette lumière, avec votre grâce un peu pensive, vous semblez vraiment Brocéliande, la divinité de ce lieu, ou Viviane la fée.

— J'aime ma Bretagne, murmura-t-elle doucement. On a dû mêler à l'eau de mon baptême un peu d'eau de mer restée dans le creux des rochers. Et, si j'ai de la malice, c'est la faute de mon parrain l'enchanteur, vous savez.

— Gare à celui que vous aimerez alors. Il sera métamorphosé par vous en grenouille, en coccinelle; s'il résiste à vos souhaits, en araignée, en tortue...

Un rire étincelant lui répondit.

— Bravo! dit-il, vous serez à ravir sur le cliché.

— Et maintenant, aux crêpes, c'est plus long que vous ne croyez. Jeanne, où es-tu?

Une femme encore jeune, au visage pareil à une poterie cuite au soleil et vernissée, parut au seuil de la ferme basse. Elle tenait un petiot dans ses bras, l'autre s'attachait à sa jupe.

— Vite du lait, de la farine de blé noir, des œufs. M. Maurice veut faire son apprentissage de marmiton.

La Bretonne s'empressa de donner à la jeune fille ce qu'elle désirait. Elle jeta un fagot dans l'âtre qui flamba clair.

— Sur du feu de bois, oui, comme l'omelette de la mère Poplard du mont Saint-Michel, vous allez me graisser la poêle avec cet excellent beurre, mon ami.

Maurice retroussa ses manches, Jeanne lui passa un tablier, et le jeune homme se hâta d'obéir, tandis que M^{lle} Gallo préparait la pâte.

— Avez-vous vu le lit clos, là, dans ce coin? Est-ce assez bien sculpté? Les antiquaires ont beau rôder par ici, il n'y a pas de danger que Jeanne le vende. Il faut que l'œil se pose sur les objets agréables à voir, n'est-ce pas, Jeanne, et puis c'est un souvenir de famille.

— Dame, oui, fit la Bretonne peu loquace.

— Vous aurez appris quelque chose de nouveau aujourd'hui, Maurice. On ne sait jamais dans la vie ce qui peut arriver. Une adresse de plus n'est pas chose méprisable. Maintenant vous allez remarquer mon coup de main pour retourner les crêpes, et puis vous essaïerez.

— Vous allez vous moquer de moi.

Il la regardait, fièrement cambrée, le menton un peu relevé, la prunelle large et flambante, très attentive à se surpasser devant cet ami d'enfance qui surveillait tous ses mouvements.

— C'est vrai qu'elle est adorable, cette Jocelyne, se dit-il, maman a raison.

Elle venait d'atteindre ses dix-sept ans, lui marchait sur ses vingt-trois ans.

— Elle sera riche, pensa-t-il encore. Le père Gallo possède un joli domaine.

La jeune fille lui tendit la poêle :

— A votre tour...

Il s'enhardit, piqué au vif sous l'œil de Jocelyne et de Jeanne qui s'amusaient. Son premier essai fut un triomphe. Il exultait...

— Vous voyez que je ne suis pas si maladroit.

— Bravo!

Maurice allait recommencer lorsqu'une domestique du manoir parut au seuil de la salle, hale-tante :

— Mademoiselle...

Elle s'arrêta, à bout de souffle, les yeux agrandis par l'épouvante, et ce visage de drame survenant au milieu d'une scène si joyeuse semblait d'un tel non-sens que les trois autres personnages ne prirent pas son émoi au sérieux.

— Eh bien, quoi donc, Yannick, vous avez rencontré quelque malin sorcier en chemin, ou quelque maudit...

La servante secoua la tête :

— Une chose terrible, balbutia-t-elle enfin, M. Gallo m'a envoyée vous le dire... On vient de téléphoner de Rennes...

— Maman!

Jocelyne, frémissante, avait jeté ce cri. Maurice, d'un bond, fut auprès de la servante :

— Parlez donc, sapristi!

Mais l'autre hoquetait toujours :

— L'auto a eu un accident... les deux pauvres dames sont en vie, mais il a fallu les transporter à l'hôpital de Rennes. M. Gallo vous dira.. Il faut le rejoindre tout de suite.

Jocelyne, très pâle, saisit la main du jeune homme :

— Venez...

Ensemble, ils se dirigèrent vers le manoir, suivis de la servante et de Jeanne qui s'entretenaient en breton.

Dans le hall, en arrivant, ils aperçurent M. Gallo le visage défait.

— Mes chers enfants, une chose épouvantable! L'auto a capoté... le chauffeur tué... Ta mère, Jocelyne, blessée. M^{me} Destray n'a rien, heureusement. On m'a téléphoné de l'hôpital de Rennes, où ma chère Monique a été transportée.

« C'est peut-être plus grave qu'on ne le dit. J'ai fait demander dans le pays qu'on nous prête une voiture pour nous rendre rapidement là-bas...

La jeune fille, voyant l'angoisse de M. Gallo, ne voulut pas lui exprimer sa propre inquiétude. Mais, tandis qu'il s'éloignait pour savoir la réponse au sujet de la voiture, elle se retourna vers Maurice.

— On nous cache quelque chose, j'ai peur.

Il lui prit les mains, mais le visage du jeune homme ne reflétait pas le même émoi que le sien.

— Sa mère est sauvée, c'est pour cela, songea-t-elle.

Sans savoir pourquoi, elle lâcha instinctivement la main du dernier fils Destray, ne le sentant pas en union avec elle dans la torture morale qu'elle endurait.

Et, brusquement, ce lui fut une révélation que jamais Maurice ne serait pour elle autre chose qu'un ami d'autrefois.

II

Le trajet en auto jusqu'à Rennes s'était effectué sans que M. Gallo et les jeunes gens eussent prononcé une parole.

L'émotion qui pesait sur eux était trop forte. Dans quel état allaient-ils trouver les deux femmes...

Au moment où la voiture stoppait devant l'hôpital de Rennes, une infirmière s'avança vers eux.

— Eh bien, interrogea vivement le père de Jocelyne, comment vont M^{mes} Gallo et Destray?

— On vient d'opérer la transfusion du sang sur la première, répliqua l'infirmière, il n'y avait pas de temps à perdre. La plaie très importante qu'elle portait à la tête lui avait fait perdre tellement de force que le docteur Le Kernor craignait une issue fatale. M^{me} Destray, qui n'avait reçu aucune blessure, s'est proposée sur-le-champ. Tout paraît avoir réussi. On ne peut se prononcer encore. Elle vous attend, mais vous ne resterez qu'un instant auprès d'elle.

M. Gallo, Maurice et Jocelyne suivirent la jeune femme. Ils traversèrent plusieurs salles, avant de gagner la chambre qui avait été réservée à la blessée, M^{me} Destray était auprès d'elle.

En voyant entrer son mari, sa fille et le jeune

homme, la malade eut un faible sourire de joie.

La tête entièrement enveloppée de bandes, elle offrait un visage exsangue dont toute la vie se concentrait dans le regard.

D'un signe, elle ordonna à M. Gallo et à Jocelyne de se pencher vers elle :

— Sans Hélène, je mourais; ne l'oubliez jamais, elle m'a donné son sang et je me sens déjà mieux.

M. Gallo saisit la main de M^{me} Destray avec effusion :

— Merci, fit-il avec élan, jamais je ne vous aurai assez de reconnaissance, il n'est point de chose que je puisse vous refuser désormais.

Jocelyne, après avoir tendrement baisé le front de sa mère, avait noué ses bras autour du cou de leur amie.

— Merci, murmura-t-elle, les yeux humides de larmes; sans vous, je perdais maman.

M^{me} Destray, très émue, s'essuya les yeux.

L'infirmière s'approcha du groupe.

— Maintenant, il faut laisser la blessée se reposer. Venez dans cette pièce à côté, vous pourrez parler à loisir de l'accident.

M^{me} Destray, suivie de son fils et de ses amis, obéit à cette invitation.

Une fois que la porte se fut refermée sur eux :

— Et le malheureux chauffeur, demanda M. Gallo, tué sur le coup, n'est-ce pas?

— Hélas! oui, projeté en avant, c'est lui qui a reçu le choc le plus rude.

— Pauvre Alain! s'exclama douloureusement Jocelyne, nous prendrons soin de sa vieille mère, papa. Quel affreux chagrin ce sera pour elle. Avec quels ménagements il faudra lui faire part de cette nouvelle.

— Mais comment cela est-il arrivé, chère Madame et excellente amie, reprit M. Gallo.

— Nous suivions la route lorsqu'un pneu a éclaté, la voiture a capoté brusquement; je suis tombée assise, sans aucun mal, un peu étourdie seulement, tandis que cette pauvre Monique recevait un coup violent à la tête. Elle eût pu être tuée, elle aussi, car c'est toute la tempe qui a porté rudement sur le sol caillouteux au moment où elle est venue s'abattre à quelques pas de moi, tandis que l'infortuné Alain, projeté à plusieurs

mètres, allait cogner si rudement contre un mur que la mort a dû être instantanée, a dit le docteur. Nous étions heureusement très près de Rennes; on nous porta immédiatement secours. Monique baignait dans une mare de sang. On la releva ainsi qu'Alain et je donnai l'ordre qu'on nous conduisit jusqu'à l'hôpital, où le docteur Le Kermor se trouvait justement. Il vous connaît et s'est empressé auprès de Monique, mais il a reconnu tout de suite que la perte de sang était telle qu'il fallait y remédier sur-le-champ.

« C'est alors que je me suis proposée. Je ne risquais pas autant que vous semblez le croire et, quand bien même, j'aurais été heureuse de courir quelque danger pour Monique que je regarde comme une sœur.

La vigoureuse constitution de M^{me} Destray ne semblait pas, en effet, avoir souffert de cette épreuve.

Maurice demeurait silencieux, les yeux fixés à terre comme s'il réfléchissait.

— Eh bien, vous ne félicitez pas votre mère, s'écria Jocelyne, elle a été admirable pourtant.

— C'est vrai, dit-il... Mais son ton parut quelque peu étrange à la jeune fille. Sans doute redoutait-il pour elle quelque suite fâcheuse. Et son cœur tendre et pitoyable en fut touché.

— Comment vous sentez-vous? reprit-elle doucement, en se penchant vers M^{me} Destray pour l'embrasser.

— Mais très bien, comme d'habitude.

Le docteur Le Kermor parut.

— Excusez-moi, monsieur Gallo, de ne pas m'être trouvé à votre arrivée. J'étais auprès d'un malade inquiétant. Le plus dur est passé maintenant pour votre chère femme, elle a bien supporté cette transfusion; quant à M^{me} Destray elle a fait preuve de la plus profonde amitié, je tiens à lui rendre cet hommage devant vous.

L'infirmière rentrait, portant une tasse de café :

— Il faut vous remonter à présent.

Hélène accepta en souriant ce qu'on lui offrait, tout en assurant à tous qu'elle n'éprouvait aucune faiblesse ni dépression.

— Chère Madame, vous deviez rentrer ce soir à Saint-Malo, mais je tiens beaucoup à ce que vous veniez habiter chez nous jusqu'à ce que vous soyez complètement remise de ces émotions, reprit M. Gallo.

— Merci, j'attends des parents qui doivent arriver ce soir, il est trop tard pour les décommander. Je me sens assez forte, il vaut mieux que je reprenne le chemin de ma maison.

« Demain matin, je téléphonerai ici pour savoir comment s'est passée la nuit pour notre chère malade, et, si ma présence est nécessaire, je reviendrai.

— Comme vous êtes vaillante ! Maurice, je vous laisse juge, votre mère n'abusera-t-elle pas ainsi de ses forces ?

— Je crois qu'il est préférable de la laisser agir à son gré, Monsieur. Elle se tourmenterait de ne pas être là pour recevoir sa famille. Et si le docteur le lui permet...

— Oui, oui, nous en avons parlé tout à l'heure. Maurice aura soin de moi, soyez tranquille, monsieur Gallo, insista gaiement M^{me} Destray.

— Je vais alors donner des ordres pour que la meilleure auto de la ville vous conduise jusque chez vous.

« Maurice nous enverra de vos nouvelles dès votre arrivée là-bas.

— C'est entendu.

Vingt minutes plus tard, le jeune homme et sa mère prenaient congé de leurs amis, après avoir reçu d'eux mille témoignages de gratitude et d'affection.

Une fois dans la direction indiquée, Maurice se pencha vers sa mère :

— Parions que je devine le mobile qui t'a fait agir, maman. Cette idée m'est venue tout à l'heure brusquement, mais, bien entendu, elle ne doit être connue de personne que de nous deux.

— Que veux-tu dire, mon petit ?

— N'as-tu pas pensé, au moment où tu t'es spontanément offerte : « Cela décidera plus tard les Gallo à donner leur fille à mon Maurice. Jocelyne a le cœur reconnaissant, pétri du sentiment du devoir, et dame !... »

Hélène l'interrompit vivement :

— Mais non, je ne me suis pas tenue ce raisonnement-là, comment peux-tu croire ? Ce calcul n'a point du tout guidé mon geste. J'aime sincèrement...

Le jeune homme eut un petit rire entendu :

— J'en suis sûr ; cependant tu ne serais pas fâchée si je faisais ce riche mariage dans quelque

temps. Tu me garderais près de toi, je serais le maître d'un joli domaine, sais-tu, un lieu peuplé par les génies celtiques, je serais comme le seigneur d'une partie de la forêt de Brocéliande. Jocelyne me semble la fée Viviane elle-même, elle est charmante, cette petite, d'une grâce un peu sauvage.

« Je la rendrais plus mondaine, je lui enseignerais à savoir dépenser l'argent autrement qu'en charités. Il paraît que c'est sa marotte, acheva-t-il en riant.

— Maurice, tu vas lui faire l'effet d'un méchant garnement.

Elle s'était toujours montrée très faible pour ce dernier fils, qui avait quelque peu hérité du caractère insouciant du Dr Destray. A Grignon, il n'avait pas obtenu de fameuses notes, mais sa mère lui avait trouvé mainte excuse.

Il savait la prendre avec un mot, une plaisanterie. Mince et grand, il offrait un physique agréable de blond un peu indécis, aux yeux charmants. Il savait se montrer infiniment galant et s'assouplissait à toutes les circonstances, ayant comme but de jouir avant tout des hasards heureux de la vie et de ne rien prendre au tragique.

Il faisait presque nuit, lorsque l'auto atteignit les premières maisons de Saint-Malo.

La servante de M^{me} Destray commençait déjà à s'inquiéter de ne pas voir rentrer celle-ci, quand la trompe de la voiture fit surgir sur le seuil la Bretonne.

En quelques mots, elle fut mise au courant de ce qui s'était passé.

— Les parents de Madame sont arrivés, je les ai installés dans le salon.

— Vous avez très bien fait, Yvonne.

M^{me} Destray, suivie de son fils, s'avança au-devant de ses cousins qui, en entendant sa voix, venaient de surgir dans le vestibule, à leur tour.

La sœur de feu M. Destray était devenue par son mariage la comtesse de la Rochemella. Son mari étant d'origine espagnole, elle avait passé avec lui de longues années près de Madrid, où ils possédaient quelques biens. Ils étaient passés quelquefois à Saint-Malo, au cours de leurs rares voyages en France, et s'en revenaient avec leur fils unique, Pedro, dont Hélène et Maurice

n'avaient conservé qu'un très vague souvenir, ne l'ayant pas vu depuis fort longtemps.

M^{me} Destray s'excusa de ne pas s'être trouvée là pour l'arrivée de ses parents; elle les mit rapidement au courant de ce qui venait de se passer.

Le comte et la comtesse louèrent avec ardeur la noble conduite d'Hélène, mais, comme leur neveu, ils pensèrent qu'elle avait eu quelque intention cachée en agissant ainsi.

Maurice regardait Pedro avec admiration. La belle tournure du jeune Espagnol, sa désinvolte élégance, ses yeux magnifiques et son air d'assurance juvénile qui rehaussait encore le charme de sa parole donnaient au jeune Destray le désir de l'imiter.

Pedro plaignait secrètement, au fond de lui, ce cousin, élevé, lui avaient dit ses parents, d'une façon assez austère. Fils unique, il avait joui jusqu'alors d'une existence luxueuse, parfois traversée d'ennuis pécuniers, il est vrai, mais qui finissaient par s'arranger grâce à certaines combinaisons financières dans lesquelles M. de la Rochebella semblait exceller.

Tout de suite les jeunes gens se mirent à deviser entre eux sur leur vie respective.

Pedro raconta ses voyages à Maurice, il sut habilement se faire valoir et mettre en valeur les succès mondains qu'il avait plus d'une fois remportés.

— Nous avons des amis qui sont à Dinard, ajouta-t-il, ils s'y sont attardés un peu plus longuement cette année et nous comptons aller les voir sur cette plage qu'on dit très belle.

— Elle l'est, en effet, répliqua vivement Maurice, flatté à son tour des grâces de sa province.

— Le casino surtout est intéressant, n'est-ce pas ? Quel jeu préférez-vous ?

Maurice dut avouer qu'il n'avait jamais mis les pieds au casino. Mais il se sentit aussitôt rougir sous le regard de son cousin. Il était visible qu'il faisait pitié à celui-ci.

— Vraiment, fit ce dernier en donnant une tape amicale sur l'épaule de Maurice, vous ignorez les plaisirs de la meilleure société, mais nous vous les ferons connaître. On n'a pas besoin de jouer gros jeu, vous savez.

Maurice songea que ceci ne serait point du goût de sa mère, mais il n'osa pas formuler tout haut

sa pensée, de peur des railleries souriantes du beau Pedro.

Pendant que les jeunes gens liaient ainsi plus étroitement connaissance, tout en fumant des cigarettes de tabac d'Espagne que le jeune de la Rochebella avait apportées à son cousin, Hélène s'entretenait avec ses parents.

M. Destray les avait beaucoup aimés, ayant eu avec eux des goûts communs, et, en souvenir de son mari, quoique celui-ci l'eût fait souffrir plus d'une fois, Hélène tenait à les recevoir de son mieux.

Cependant, sa belle-sœur insista pour qu'elle prit du repos après une journée si pleine d'émotions et M^{me} Destray dut lui céder.

La vieille Yvonne, d'ailleurs, avait tout prévu pour que le dîner fût à point.

Fatigués par leur long voyage, le comte et la comtesse désiraient, eux aussi, gagner au plus tôt la chambre qui leur était destinée.

Seuls, les jeunes gens s'attardèrent un peu après le repas à converser amicalement.

Quelques jours plus tard, le ménage espagnol et leur fils, devant se rendre à Dinard pour retrouver quelques-unes de leurs relations, proposèrent à Maurice de l'emmener.

Hélène n'osa point refuser. Elle avait eu de bonnes nouvelles de M^{me} Gallo et comptait profiter de l'excursion de ses hôtes pour retourner passer quelques heures auprès de Monique.

Ainsi s'organisa cette journée, qui devait avoir une orientation si décisive sur la conduite future du jeune Destray.

Ce fut avec une douce émotion joyeuse que M^{me} Gallo et sa fille virent arriver Hélène. Une auto avait été la prendre à la gare. Dans l'après-midi ensoleillé s'attardait la grâce de septembre.

Allongée sur une chaise longue devant le manoir, parmi les massifs d'hortensias et de fuschias, M^{me} Gallo ouvrit tout grands ses bras à son amie.

— Sans toi, j'étais perdue, ma chérie. A l'heure présente je ne jouirais plus de votre bonne présence à tous, les miens me pleureraient. Jamais nous n'oublierons cela, vois-tu.

Jocelyne, ses beaux yeux tendrement humides attachés sur M^{me} Destray, lui exprimait de la façon la plus touchante sa gratitude.

— Maurice ne nous en veut-il pas de ce dévouement que vous avez eu pour elle?

Et, ce disant, elle enlaçait le cou de M^{me} Gallo d'un geste caressant.

— Maurice approuve ce que j'ai fait, répliqua vivement M^{me} Destray en dissimulant la gêne légère que le souvenir des paroles de son fils lui causait. Il vous aime si tendrement aussi.

— Ce cher Maurice... murmura M^{me} Gallo, les yeux lointains.

Puis les deux mères, envahies sans doute par la même pensée, se regardèrent et se sourirent pardessus la tête blonde ébouriffée.

— Il n'a pu m'accompagner, reprit Hélène et il en a été bien désolé. Mais nos parents ont tellement insisté pour l'emmener avec eux à Dinard.

— Il a bien fait de les suivre, fit doucement M^{me} Gallo; ils sont venus d'Espagne pour vous voir, n'est-ce pas?

— Oui. Et Maurice se souvenait à peine de Pedro, son cousin... C'est un joli garçon, reprit-elle au bout d'un court instant de silence, mais il m'a l'air élevé avec une telle indépendance!

— Je n'aime pas du tout Dinard, murmura Jocelyne qui n'avait pas prêté attention à ces dernières phrases. On y rencontre trop de gens élégants et je suis une sauvageonne, moi; je préfère nos bois de Paimpont, la retraite de Brocéliande. Père m'a conté beaucoup de choses à propos des chevaliers de la Table Ronde. Je me plais ici avec les enchanteurs et les fées et ne me soucie guère des lieux à la mode.

— Cependant il faudra bientôt qu'on te conduise dans le monde, ma petite. Nos relations ici sont très limitées.

— A quoi bon, maman, ne suis-je pas heureuse ainsi avec mes livres, mes calvaires de granit, mes songes et la grande poésie bretonne?

— Elle a raison, fit vivement Hélène...

Car tout bas, sans qu'elle se l'avouât, ne venait-elle pas de concevoir quelque inquiétude à la pensée que d'autres pourraient s'empare de Jocelyne et s'emparer de son cœur.

— J'espère que vous reviendrez nous voir tous bientôt, ma chère Hélène. Mon mari et moi serons ravis de connaître le comte et la comtesse de la Rochebella.

Les yeux de Jocelyne eurent une lueur de cu-

riosité. Elle était intriguée de savoir comment était ce Pedro dont elle avait entendu parler quelquefois et dont elle n'avait entrevu encore que des photographies. Il venait d'un pays bien différent de sa Bretagne et, peut-être, serait-il riche de récits intéressants.

Tandis que M^{me} Destray s'attardait ainsi avec plaisir chez ses amis, en caressant intérieurement l'espoir que Maurice avait mis en elle, celui-ci, en compagnie de la Rochebella, se trouvait brusquement transplanté dans un milieu totalement différent de celui qu'il avait connu jusqu'alors.

Sur la terrasse du Casino, les Espagnols et leurs amis, le marquis et la marquise d'Allombrès, le financier Rouvier et sa femme étaient assis autour d'une table en attendant de se rendre dans les salles de jeu.

Maurice écoutait leurs propos joyeux, les potins de la saison, les dernières nouvelles mondaines, tout en dégustant un porto, parmi le va-et-vient des élégances d'après-midi.

Des sillages de parfum se mêlaient à la brise marine, et le jeune homme se laissait aller à l'aimable enchantement de tout ce qui l'entourait. Comme cela lui semblait différer de la vie qu'il avait menée jusqu'alors ! Sa mère avait peu de relations et la bourse de Maurice était légère. Il enviait un peu ceux-là qui n'avaient d'autre souci que de chercher sans cesse de nouveaux plaisirs, de satisfaire aux lois du snobisme, en se montrant en tel et tel lieu pour que leurs noms fussent relatés dans les derniers échos des grands quotidiens et les revues à la mode.

Il pensa tout à coup que cela ne plairait pas à Jocelyne.

Elle ne saurait jamais être riche, pensa-t-il, heureusement que je m'appliquerai à le lui enseigner. Comme elle serait jolie dans cette toilette... Cette femme qui passe est loin d'avoir sa beauté, mais elle est élégante, et cela suffit à la rehausser.

Il sentit une douce vanité lui envahir l'âme en songeant que, plus tard, il jouirait du succès de Jocelyne, devenue M^{me} Destray.

— C'est une enfant, j'aurai vite fait de la former. Il est temps de l'arracher à ses légendes.

— Venez-vous, proposa le marquis d'Allombrès en se levant.

— Nous allons jouer, fit Pedro en se tournant

vers son cousin, tu viens aussi, n'est-ce pas? Ce sera amusant; que diable, tu as l'âge d'homme, tu n'as pas besoin de la permission de ta maman.

— Bien entendu, répliqua Maurice un peu vexé.

Quelques instants plus tard, il se tenait debout devant le tapis vert qu'il contemplait pour la première fois. Grâce à l'appui de ses parents et de ses amis, il avait obtenu très aisément l'autorisation de jouer.

Le cœur lui battait d'une émotion étrange.

— Pedro a raison, se dit-il, si j'épouse plus tard Jocelyne, je serai riche, très riche même, et le jeu est parmi les plaisirs bien portés. On n'a pas besoin de faire des folies pour cela. Une fois en passant n'est pas coutume.

— Allons, te risques-tu? lui souffla Pedro qui l'observait du coin de l'œil d'un air narquois.

Crânement Maurice jeta sur le tapis un billet de vingt francs. Il voulait montrer à son cousin qu'il n'était pas aussi naïf que celui-ci le pensait.

Maurice fut d'abord favorisé par la chance comme certains débutants, puis il commença à perdre et voulut se rattraper. Pedro lui suggérait des combinaisons, il était en veine, au contraire de son cousin. Mais Maurice, se piquant de faire bonne figure quand même, affectait de regarder avec froideur les signes fatidiques, tandis que se jouait le sort de son dernier billet.

— Veux-tu que je t'en prête? murmura Pedro.

Il accepta, saisi soudain par l'ardeur de triompher, lui aussi, et, les yeux fixes, il s'absorba alors dans le va-et-vient du rateau du croupier.

Tandis qu'il commençait à devenir la proie du démon invisible du tapis vert, en face de lui un homme d'une taille élevée, encore jeune, dont les traits étranges reflétaient à la fois de la souffrance et de la fierté, contemplait, les bras croisés, la danse des billets de banque soumise aux caprices du destin.

Les Espagnols et leurs amis, intéressés par la roulette, n'avaient pas pris garde à cet étranger, dont le type ne semblait pas être celui d'un Français.

M. de la Rochebella n'avait cessé de perdre depuis le début, ce qui le mettait de fort méchante humeur. Quant à Pedro, après avoir glissé à son cousin un deuxième billet de cent francs, il s'éloigna de la table de jeu, un sourire sarcastique aux

lèvres à l'adresse de Maurice qu'il méprisait un peu. Puis il s'en fut auprès d'un groupe ami, pour faire montre de sa chance.

Au moment où les joueurs semblaient particulièrement attentionnés, les yeux rivés sur la bille blanche, l'homme à la taille élevée, dont les yeux bleu sombre scintillaient magnétiquement sous les sourcils fournis, très noirs, étendit le bras et posa sur la table un billet de cent francs.

— Rien ne va plus, proféra le croupier.

Quelques secondes s'écoulèrent, angoissantes pour les uns, tragiques pour les autres. Le râteau râfla à la fois la mise de l'étranger et celle du jeune Destray.

Alors, tandis que celui-ci, s'acharnant, continuait à tenter le sort avec l'argent que Pedro lui avait prêté, l'étranger, sans qu'un pli de son visage eût tressailli, quitta la salle, en redressant encore sa haute taille.

— Un malchanceux, parions, fit Pedro en voyant cette hautaine silhouette s'éloigner d'un pas somnambulesque, un peu saccadé.

— Un décavé, fit le marquis d'Allombrès, il porte beau quand même... Il se sera peut-être suicidé ce soir, qui sait.

— C'est affreux, fit une femme, parlez-nous d'autre chose, messieurs.

— Zut ! j'ai perdu aujourd'hui. Dinard ne m'est pas favorable.

Le comte de la Rochebella, furieux, revenait vers ses amis.

— Où est Maurice ?

— Encore près de la table.

— Il gagne donc ?

Pedro haussa les épaules :

— Ça l'amuse, ce gosse, c'est la première fois. Sa maman lui défend tout. Il gardera un fameux souvenir d'aujourd'hui. Il n'a pas besoin de gagner pour être heureux, lui...

Il s'arrêta en voyant le jeune Destray revenir de leur côté.

— J'ai perdu, dit-il assez bas.

— Allons, ne prends pas cet air honteux, vieux, une autre fois tu auras de la veine. Et puis, tu connais ce proverbe : « l'as de chance au jeu, chance en amour. »

— Cela m'ennuie à cause de toi, murmura Maurice à son cousin.

— Bah ! tu prendras ton temps pour me rendre ces deux méchants billets. Ce n'est pas pressé.

— N'en parle pas à ma mère, souffla plus bas encore le jeune homme, très gêné. Cela me vaudrait des remontrances inutiles et, à mon âge, je sais ce que j'ai à faire.

— Bien sûr. Il est temps que tu t'émancipes un peu, sans quoi, tu...

Il n'acheva pas, mais Maurice sentit le dédain qu'avait Pedro pour l'éducation donnée par M^{me} Destray à ses fils.

— Il y a de jolies femmes ici, reprit le jeune Espagnol. J'en ai vu passer une tout à l'heure, elle avait une robe mauve brodée, je ne te dis que ça...

III

L'étranger était demeuré face à la mer dans la nuit qui tombait.

Derrière lui venaient de s'allumer les girandoles électriques décorant la façade des palaces du casino.

Sa haute taille projetait une ombre démesurée sur la plage, et le flot, en se retirant, semblait exprimer le murmure profond que l'homme retenait au bord de ses lèvres.

Les bras croisés, le regard fixé sur l'ombre qui s'étendait sur l'horizon, après le dernier embrasement du couchant, il semblait contempler sa destinée.

Hésitait-il, ou bien, avant de prendre une résolution dernière, voulait-il se recueillir encore ? Une arme attendait-elle, au fond de sa poche, que son geste obéît à quelque heure arrêtée ?

A la fin, sortant de son silence, pesant comme les ténèbres qui s'amoncelaient au loin, il proféra des mots sans suite dans une langue gutturale, aux sonorités barbares, puis un vers de Shakespeare monta jusqu'à sa bouche, une phrase de Werther enfin et, pour résumer sa pensée dans une expression dernière, il murmura en français plus doucement :

— Pourquoi croire encore à la vie...

Était-ce un neurasthénique, un surmené des palaces et des lieux de plaisir, un joueur malchan-

ceux ou seulement un être dont l'amour était mort ?

D'horribles tentations rôdaient autour de lui.

— Mourir, dormir... soupiraient les vagues. Mais les étoiles venaient d'apparaître au-dessus des flots obscurs, et peut-être était-ce à cause de ces lueurs si pâles et lointaines qu'il hésitait encore à dire adieu à tout.

Dialogue mystérieux entre les astres et les cœurs en souffrance, comment les suicides ont-ils lieu la nuit, quand les étoiles montent dans l'ombre !

Un frémissement d'orgueil parcourut cette haute stature encore jeune. Un sang fougueux battait encore dans ces veines-là et se révoltait devant les suggestions obscures et tragiques.

— A quoi bon !... murmura-t-il d'une voix basse et rauque.

— Pour ne pas être lâche, voilà tout.

Afin de ne pas être l'objet des curiosités nocturnes et de ne point passer pour un fou, il fit quelques pas le long de la grève, tandis qu'un air de tango langoureux parvenait jusqu'à lui mêlé à l'aère brise.

— J'ai payé ma chambre d'avance et mes repas jusqu'à demain soir. Puis ensuite, plus rien, pas cinq francs en poche.

Il eut un ricanement amer.

— Le tout pour le tout, je l'ai joué et perdu. Que m'importe. Pour oublier la vie il me faut lutter à présent, tant mieux si la lutte est dure. Ce sera un sport nouveau. Mais faire taire ma pensée, tout est là.

Son cœur eut une contraction rude. Il repoussa la cohorte terrible de ses souvenirs.

— Je n'ai peur, en somme, que de cela, pensa-t-il : regarder vers le passé...

Il marcha quelques instants encore, le front barré par un pli profond.

— Agir... oui, mais comment ? J'ai horreur des occupations sédeptaires, vivre entre les quatre murs d'un bureau m'étoufferait. Il faut un long apprentissage avant d'être initié aux affaires industrielles et commerciales et je n'ai pas le temps d'attendre. Allons, demain m'apportera peut-être une solution, aux heures lucides du matin les idées affluent plus nombreuses. Regagnons l'hôtel où nul ne soupçonne encore ma situation.

Le vent s'élevait plus fort avec le flot qui montait; les derniers noctambules avaient regagné les palaces aux brillantes façades qui allaient s'éteindre une à une; l'orchestre lointain s'était tu.

Il reprit le chemin de l'hôtel qu'il avait quitté afin de tenter encore une fois les risques de la fortune.

Lorsqu'il franchit le porche du vestibule de marbre, le domestique qui attendait son retour avant d'achever la fermeture, le salua avec empressement. Il était clair que l'étranger s'était montré envers lui royalement généreux.

A la lueur des girandoles électriques, celui-ci apparaissait très élégamment vêtu en mondain habitué aux sorties fréquentes et nocturnes. Et nul n'eût pu se douter que la perle de sa cravate n'était qu'une imitation de l'ancien joyau vendu plusieurs semaines auparavant, tant cet homme possédait l'art de rehausser ce qu'il portait et de donner du relief aux moindres choses.

Il gravit l'escalier jusqu'au premier étage, précédé par le domestique qui tourna le commutateur, s'effaçant pour le laisser entrer dans une des chambres les plus luxueuses du palace.

— Monsieur n'a plus besoin de moi ?

— Non, je vous remercie...

Il le congédia d'un hautain sourire. On le prenait pour un original, venu sans suite et sans valet de chambre, un affamé de solitude ou encore un neurasthénique astreint par la Faculté à une cure d'isolement, car il avait pris jusqu'alors ses repas dans sa chambre, composés de thé à la russe et de toasts; il ne descendait sur la grève qu'aux heures où tout le monde l'avait fuie.

Demeuré seul, l'homme mystérieux et bizarre retira son manteau aux larges revers de fourrure et s'assit devant le bureau; après un instant de recueillement, il ouvrit le tiroir, en sortit plusieurs photos et, les fixant d'un œil désespéré et sombre, murmura plusieurs fois des noms aux barbares sonorités.

Il demeura ainsi de longs instants, prostré dans sa rêverie, puis il se décida à prendre du repos, à demander au sommeil l'oubli de ses torturants souvenirs.

Le lendemain, lorsque le valet de chambre attaché au service du premier étage vint frapper à la

porte de l'étranger, celui-ci était déjà levé, vêtu d'un très simple costume de sport ou de chasse, veste de velours côtelé, d'un brun fauve, aux boutons de cuivre et culotte courte, pareille, que continuaient d'épais bas de laine et des chaussures cloutées aux fortes semelles.

— Encore une de ses bizarreries, pensa le domestique.

Mais il s'inclina très bas, dominé malgré tout par le regard d'autorité qui émanait des yeux énigmatiques et de changeante couleur.

— Je pars, fit brièvement l'homme mystérieux. Mes malles sont prêtes, on aura soin de les porter à la gare. J'ai tout réglé à l'avance, les pourboires aussi, on les a marqués sur ma note.

Le valet s'inclina une seconde fois en remerciant l'étranger de ses bontés. Celui-ci fit un signe et l'autre se retira.

— Voyons, murmura l'inconnu en attirant vers lui une feuille départementale qui lui avait servi à emballer divers objets, on peut dire que je n'ai qu'à interroger le destin pour qu'il me réponde. Je suis fataliste et j'ai bien fait de compter sur le hasard.

Quelques instants auparavant, en effet, tandis qu'il était en proie à la plus profonde incertitude sur son avenir, ses yeux étaient tombés sur un lambeau de journal traînant à terre, et ces mots imprimés avaient été pour lui comme un indice d'espoir :

On demande, à l'exploitation de M. Gallo, manoir de Brocéliande, forêt de Paimpont, des bûcherons pour des coupes de bois qui auront lieu toute la saison. S'adresser au manoir.

— Voilà ce qui me convient, avait-il songé : du labeur au grand air, une force musculaire sauvagement dépensée, l'anéantissement de la pensée dans l'effort rude. Je vais me faire embaucher...

Il évoqua certaine lutte qu'il avait dû soutenir, jadis dans une chasse à l'ours, l'animal s'attaquant à lui, et le combat au couteau, l'énergique résistance de ses bras, toute sa force herculéenne se révélant prodigieuse, d'une rare souplesse d'athlète.

Les revues avaient alors donné sa photographie, les femmes avaient tourné vers lui des yeux d'admiration... Il avait connu le succès, il avait compris

l'ivresse des dieux qui se sentent forts.

Hâtivement, il avait refait ses malles, ne gardant dans une valise que le strict indispensable pour un homme de peine, un tâcheron futur.

— Il faudra que je me mette dans la note mieux que ça, s'était-il dit.

Cependant il possédait du linge en toile écru, dernier cri des étés précédents pour les sportifs, de bons souliers et ce costume dont il s'était vêtu.

Puis il avait mis à part un nécessaire, dont les objets de verneil et d'argent étaient d'une fine orfèvrerie.

— Je le vendrai afin de payer mon voyage et de parer aux premiers frais de logement et de nourriture.

Il s'arrêterait dans certaine ville, où un juif lui avait acheté déjà plusieurs objets et lui prendrait ses malles en gage, avec le nécessaire qui l'intéresserait sûrement.

— Je crois bien, un cadeau du czar, murmura-t-il.

Il le regarda encore une fois, en homme de goût, en artiste.

— Je serai peut-être longtemps avant de contempler une jolie chose...

Il prit et reprit, dans ses mains fines et robustes à la fois, les objets, les maniant, les caressant d'un doigt fin qui savait le prix des riches ciselures et des belles formes.

— Allons...

D'un geste brusque, presque violent, il remit le tout en place et referma le couvercle, puis rangea le nécessaire au fond de sa valise.

Alors, prenant son feutre souple posé sur la table, il s'apprêta à quitter le palace, où, pendant un mois, il avait passé pour un fastueux et original grand seigneur anonyme.

.

Au manoir de Brocéliande, Jocelyne, depuis le matin, s'affairait dans les préparatifs nombreux que nécessite la réception de convives que l'on accueille pour la première fois.

M^{me} Gallo, toujours affaiblie, ne quittait pas sa chaise-longue. On la transportait, aux heures de soleil, de sa chambre jusqu'à la terrasse et le docteur n'avait pas caché que son rétablissement serait assez long.

Cependant, on ne pouvait attendre celui-ci. Le comte et la comtesse de la Rochebella, avec leur fils, désirant beaucoup connaître les amis d'Hélène, M. Gallo, par affection reconnaissante, s'était empressé d'inviter à déjeuner les Destray et leurs parents.

Jocelyne n'était pas coquette et sa grâce naturelle réclamait peu de parure, tant elle avait naturellement d'éclat. Elle avait revêtu, ce jour-là, une robe de cretonne fleurie, dont le fond gris faisait valoir les dessins et les tons délicats des ramages, d'un rose ancien très nuancé. Un fichu de mousseline, festonné au bord, se nouait négligemment sur le décolleté ingénu.

D'une main preste et adroite, elle avait garni la table de fleurs de septembre, afin de faire honneur aux hôtes amenés par M^{me} Destray.

Jeanne était venue de la ferme pour aider la cuisinière et la femme de chambre, et le menu finement composé par la jeune fille, offrait un ensemble varié dans lequel figuraient certains plats bretons.

— Ma chérie, pourvu que tout soit bien, avait murmuré la blessée, un peu inquiète de voir la jeune fille aux prises avec ce nouveau rôle de maîtresse de maison.

— Ne crains rien, ma petite mère, tout sera à point, et je suis sûre qu'on fera honneur à notre excellent déjeuner.

Jocelyne n'avouait pas son émotion, mais elle se sentait à l'avance tout intimidée de recevoir seule, avec son père, ces Rochebella qu'elle ne connaissait pas.

Ils doivent être habitués aux cérémonies, songait-elle, papa est très simple et s'embarrasse peu des protocoles mondains. Quant à moi, je les ignore complètement, je n'ai jamais vécu que dans ma forêt. Tant pis si je fais des fautes d'étiquette.

Lorsque vers onze heures et demie, l'auto qui amenait les hôtes du manoir stoppa devant le porche fleuri, Jocelyne ressentit une peur fatouche, le désir de s'enfuir vers les bois profonds et d'échapper aux regards curieux des nouveaux venus.

Mais elle se domina afin de jouer dignement son rôle.

M^{me} Destray, d'ailleurs, avec son affabilité coutumière, fit immédiatement les présentations.

Le comte et la comtesse eurent un délicat compliment pour Jocelyne, ce qui fit rougir celle-ci, tandis que Pedro, incliné devant elle, murmurait :

— La fée Viviane, mais c'est un anachronisme de la faire vivre aux temps anciens, alors qu'elle est ici présente.

Toute troublée par cet hommage, elle regarda le jeune Espagnol et se sentit enveloppée par son regard de feu; mais quoi qu'il fût :

« Courtois et de grâce plein »

comme il est dit en la légende, elle n'éprouva pas pour lui de sympathie et chercha des yeux son ami Maurice, comme pour se mettre sous sa fraternelle protection.

Cependant, M. Gallo introduisait ses convives dans le salon, tandis que Pedro s'élançait sur la terrasse afin d'admirer la vue du parc, prolongé par la forêt des chevaliers de la Table Ronde.

— On se dirait au pays de la fable, s'écria avec fougue le jeune Espagnol; tu ne m'avais pas dit, Maurice, qu'en mettant le pied en ces lieux on était sous l'empire d'un tel enchantement, causé sans doute par la présence de cette Diane, acheva-t-il plus bas, en coulant un regard langoureux vers la jeune fille.

« Car j'ai ouï dire, reprit-il, que Diane joua un certain rôle ici; les guides m'ont renseigné

— Tu as raison, fit gaiement Maurice, la chaste déesse fit périr dans cette région un de ses amoureux, mais, non loin de son tombeau, tu pourrais voir aussi le verger surnommé « Repaire de joie et de liesse » où l'enchanteur Merlin fit surgir autrefois des fleurs, des fruits et des couples dansants, à seule fin de plaire à Viviane.

— Il me semble qu'on serait toujours tenté d'accomplir ce prodige pour séduire la fée, remarqua galement Pedro.

— Si cela t'intéresse, Jocelyne te dira toutes les aventures du roi Artus, de Morgane, elle les sait comme nous connaissons les contes de Perrault.

— Vraiment...

L'Espagnol se rapprocha de la jeune fille et l'enveloppa d'un regard qui la rendit toute rose.

Ne se moquait-il point d'elle? Elle se sentait si ignorante pour tant de choses, éprise seulement de cette simple poésie des Celtes, si proche de la nature et si distante des salons et de leurs usages.

En plongeant ses yeux clairs dans ceux de Pedro, elle vit que l'admiration de celui-ci n'était pas feinte.

Sans doute, Maurice s'en aperçut-il à son tour, car brusquement il se plaça entre son cousin et Jocelyne.

Mais, au même moment, la femme de chambre vint prévenir M^{me} Gallo que la malade attendait ces dames et serait ravie de les recevoir dans sa chambre.

Jocelyne quitta les jeunes gens afin de conduire M^{me} Destray et sa belle-sœur au premier.

Mouique retrouvait toujours avec une douce émotion son amie.

— Grâce à elle, dit-elle à la comtesse de la Rochebella, après que M^{me} Destray les eût présentées l'une à l'autre, j'ai pu surmonter ce terrible choc. Mais je me sens encore bien dolente, le docteur m'engage à prendre patience, car ce sera long.

La mère de Pedro fit d'aimables compliments de Jocelyne, ce qui enchanta Hélène, car elle n'avait pas caché à sa belle-sœur ses projets d'avenir pour son fils.

La gêne de la jeune fille commençait à se dissiper peu à peu, mais, lorsqu'elle se retrouva quelques instants plus tard, à table, en face de Pedro, elle se sentit envahie de nouveau par un troublant malaise.

Hélène et la comtesse ne cessèrent, durant tout le repas, de féliciter l'adroite jeune maîtresse de maison pour l'exquise composition de son menu, mais Jocelyne ne leur prêtait qu'une oreille distraite, confuse de sentir les yeux du jeune Espagnol suivre tous ses mouvements.

Après le déjeuner, M. Gallo voulut faire les honneurs de son domaine à ses convives.

Jocelyne s'en fut devant, encadrée par ses deux compagnons. Parfois elle se mettait à courir, légère et rapide, montrait un chêne auquel elle avait donné le nom d'un ancien chevalier, évoquait des personnages de légende, ou parlait seulement du charme des saisons au seuil de la forêt mystérieuse et profonde dont elle semblait la douce et dernière gardienne.

Maurice semblait moins en train que de coutume pour lui donner la réplique, il n'avait pas été sans s'apercevoir du vif attrait que son cousin

semblait avoir conçu, dès ce premier instant, pour celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée.

Cependant il ne pouvait témoigner trop clairement son mécontentement à Pedro. N'était-il pas son débiteur depuis la mauvaise chance qui l'avait poursuivi ? Il n'osait s'en couvrir à sa mère, ni à M. Gallo surtout, de peur de se faire du tort dans l'esprit de celui-ci.

— Quand j'aurai épousé Jocelyne, se disait-il, je n'aurai plus besoin d'avoir recours à mon cousin.

Quant à ce dernier, la dot et les avantages physiques de Jocelyne lui avaient donné le désir de faire la conquête de la jeune fille en l'enlevant à Maurice.

Profitant d'un moment où celui-ci était rappelé par sa mère, afin de donner à M. Gallo quelques précisions au sujet des cours qu'il avait suivis à Grignon, Pedro se rapprocha de Jocelyne :

— N'y a-t-il pas dans la forêt un labyrinthe dans lequel on ne peut, dit-on, retrouver son chemin ?

— Oui, vous êtes au courant de cette légende, mais savez-vous qu'elle ne ment pas : des voyageurs se sont égarés plusieurs fois dans ce labyrinthe et les gens du pays vous diront qu'on ne les a, depuis, jamais revus.

— J'aimerais tenter avec vous cette aventure, charmante fée Viviane, je suis sûr que j'aurais mille moyens pour retrouver notre route, sans même posséder le fil d'Ariane dans ma poche. Ce serait amusant de jouer ce tour à Maurice, d'aller nous cacher de ce côté dangereux où des mauvais génies rôdent.

Il voulait se poser en paladin vis-à-vis de la jeune fille, mais elle eut un tressaillement d'effroi.

— Jamais je ne vais par là, je crois aux maléfices, il ne faut pas tenter les fées. Êt puis ce serait mal d'inquiéter Maurice.

— Vous l'aimez donc tant que cela, vous allez me rendre jaloux.

Il enveloppait de son regard profond et charmeur. Elle rougit un peu.

— Maurice n'est pas un enthousiaste, reprit-il, et je suis d'un pays où l'on exalte la nature, la lumière et la beauté des femmes. Sait-il seulement quelle grâce est en vous ?

— Je n'ai pas besoin de ses compliments, répliqua-t-elle un peu froidement, il me suffit qu'il me dise ses pensées, ses projets, qu'il partage mes

croyances et mon amour pour notre douce province. Il nous a menacés plusieurs fois de s'en aller très loin, mais je sais, moi, que notre sol le retiendra, malgré lui. Il y a trop de gens déjà qui désertent.

— Vous me le feriez aimer, murmura Pedro très bas.

Puis il continua de sa voix naturelle :

— Je vois que vous ne connaissez pas Maurice; par exemple, il n'a pas vos goûts. L'autre jour, en le voyant jouer au casino de Dinard avec une fougue, une passion inquiétantes, je me disais qu'il est fait pour mener la vie à grandes guides, qu'il lui faudra une femme très riche aimant le luxe, les plaisirs...

Les prunelles brusquement dilatées, Jocelyne le regarda bien en face :

— Ce que vous me dites m'étonne, ce n'est pas sa mère qui l'entraîne vers les casinos. Seulement, il a sans doute voulu vous suivre, et, dame, la contagion de l'exemple...

Pedro se mordit les lèvres, cette petite sauvageonne, cette jeune dryade ébouriffée était-elle donc douée d'une si juste clairvoyance? Il convenait de se tenir sur ses gardes.

— Mon père a voulu le distraire un peu, c'est vrai, mais, tandis que nous n'éprouvons, quant à nous, aucun attrait pour le tapis vert, Maurice se révèle comme un véritable joueur... Après tout, c'est son affaire et cela n'empêche pas qu'il ne soit un fort gentil garçon.

Justement, le jeune Destray revenait vers eux.

— M. Gallo vient de me parler d'une exploitation proche d'ici, où l'on aurait besoin d'un chef de fermage. Le régisseur du domaine est, paraît-il, un fort brave homme et e uis tenté de me proposer à lui. Cela semble ravir ma mère et je ne serai pas très loin de vous, Jocelyne.

Sur le clair visage de celle-ci un nuage avait passé, mais, aux derniers mots de Maurice, elle releva ses yeux si francs redevenus rieurs.

— Cela sera un stage excellent pour vous, en effet, et, du moment que mon père vous le conseille. Je connais cette exploitation, le régisseur se nomme M. Kerrigon; il a une fille, Gaud, on la dit travailleuse, elle s'occupe beaucoup avec son père. Ce n'est pas comme moi qui aime tant rêver, aller, venir à ma fantaisie; j'ai bien du mal à

rester tranquille pour cuire, je préfère m'occuper de la maison, on m'appelle le feu follet chez nous, il faut toujours que je voltige...

Elle s'interrompt, ses yeux ayant aperçu quelque chose remuer derrière un fourré.

— On dirait qu'il y a un animal-là.

— Est-ce qu'ils sont dangereux par ici, demanda Pedro, déjà saisi par une peur vague en dépit de ses airs d'hidalgo.

— Non, non, s'exclama en riant Jocelyne, mais prenez garde : ces taillis, à l'orée de la forêt, sont remplis de korrigans qui la défendent contre les indiscrets. Mais, tenez, je ne me trompais pas. Ah ! c'est un bûcheron, je reconnais cette silhouette avec la grande hache. On va faire du mal encore à nos vieux arbres, j'ai beau supplier papa, il me dit que c'est nécessaire, qu'il faut en abattre quelques-uns.

« Il a mis une note dans le journal de la région pour avoir des hommes, car on n'en trouvait pas... Voyez, celui-ci, avec son arme sur l'épaule.

— Son arme, son outil, vous voulez dire, charmante Jocelyne, ce n'est pas la même chose, la cognée des bûcherons n'a rien de noble.

— Vous vous trompez, fit gravement la jeune fille, car c'est une véritable lutte que l'homme doit livrer à ces troncs parfois centenaires avant d'en avoir raison. Ces géants résistent et se vengent. Deux hommes, l'an dernier, ont été tués par ici.

— En tout cas, celui-ci n'a pas l'air d'aimer le monde, c'est un vrai rustre des bois, ricana Pedro. Voyez comme il nous a évités. Dès qu'il nous a entendus, il a quitté son taillis pour prendre ce chemin de traverse..., maintenant il nous tourne le dos.

Aux yeux des jeunes gens venait, en effet, d'apparaître une haute silhouette, vêtue de grossiers habits de travail; l'homme s'éloignait d'un pas cadencé, fièrement redressé, sa cognée sur l'épaule.

— Ces forestiers ont tant de dignité, monsieur Pedro, ils n'aiment que les bois et n'entendent que leur langage, mais la race des vrais bûcherons se perd, eux aussi deviennent des personnages de contes. Voyez le noble orgueil de celui-ci. On dirait l'un des rois de la forêt.

— Je vois un tâcheron chaussé de gros souliers,

répliqua l'Espagnol en considérant l'élégance de ses chaussures d'été à la dernière mode. Mais vous parez tout de votre poésie. J'espère, Maurice, que, lorsque vous serez chef de fermage, vous n'allez pas vivre en blouse tout le jour.

— La blouse a sa dignité aussi, reprit vivement M^{lle} Gallo, ma robe de cretonne est bien paysanne.

— Paysanne dans le goût de Trianon, Mademoiselle, elle vous sied à ravir.

— J'avoue, fit Maurice gaiement, que je ne mettrai pas mes plus beaux habits pour aller dans les champs à quatre heures du matin, mais je t'assure que je saurai redevenir élégant pour me présenter au manoir de Brocéliande.

— N'allons pas plus loin, fit Jocelyne, car nos parents pourraient s'inquiéter. Nous voici au pied du Labyrinthe; un autre jour je vous montrerai le lac de Diane. Mais il faut marcher un peu plus longtemps, et, avec vos souliers élégants, monsieur Pedro...

— Oh ! ne craignez rien, je bats tous les records, mes semelles d'ailleurs sont solides.

« Dieu ! qu'il fait bon ici... C'est vrai qu'on se croirait dans une forêt royale, ces avenues sont splendidement taillées...

— N'est-ce pas, et ces arceaux de branches ne ressemblent-ils pas à ceux des cathédrales ? Vous comprenez à présent pourquoi je ne désire pas sortir de ces lieux, ils ont un étrange pouvoir, ils vous fascinent et vous charment.

— Merlin m'a déjà jeté son sort, fit Pedro d'un ton plus sérieux, et j'avoue que je me sens en proie à de mystérieux sortilèges.

Disait-il vrai ou voulait-il se mettre à l'unisson de Jocelyne, afin de gagner le cœur de celle-ci ? Elle se le demanda.

Plus silencieusement alors, ils s'en revinrent sur leurs pas, l'oreille tendue aux mille bruits de la forêt.

Cependant, celui qui portait sa cognée et dont la silhouette avait disparu derrière les arbres s'était pris à murmurer :

— Fuir les humains et n'être reconnu de personne.

IV

Un coup plus violent que les autres retentit dans le cœur ému de Jocelyne.

— Ils abattent les arbres, murmura-t-elle.

Depuis l'aube déjà elle avait été réveillée par le bruit des cognées lointaines. Le combat était ouvert contre les géants de Brocéliande.

— Il faudra que j'aie les voir avant qu'ils ne tombent sur le sol; j'aime les bois autant que Diane, ainsi qu'il est dit en les vieilles chroniques, et ce n'est une grande peine de songer que plusieurs d'entre eux vont être irrémédiablement sacrifiés.

Elle s'assit au bord de son lit et la lumière tombant de la fenêtre se joua dans ses cheveux pareils à des épis tressés; alors, elle joignit les mains pour une prière dans laquelle un peu de paganisme se mêlait, implorant le ciel pour la santé de M^{me} Gallo qui ne laissait pas de lui donner des inquiétudes, et pour l'âme obscure des arbres.

La phrase de Pedro lui revint aussi à la mémoire à propos de Maurice. Était-il vrai que celui-ci subissait l'attrait des plaisirs dangereux, qu'il cédaît à l'entraînement du jeu, ou bien cela n'avait-il été que passager?

— Je n'aime pas ce Pedro, murmura-t-elle, il a des yeux étranges, cependant il m'a dit des choses bien flatteuses, jamais on ne m'avait encore parlé comme cela. Maurice est un bon camarade pour moi, je le préfère à Pedro. J'ai peur que celui-ci ne soit son mauvais génie, qu'il ne le détourne d'une voie sérieuse.

Que fait-il, cet Espagnol? Il s'occupe de vagues affaires avec son père, mais il me semble bien plus disposé à se détruire sans cesse. Ce n'est pas d'un bon exemple pour Maurice. Il faudra que je parle à celui-ci. Il semblait un peu jaloux, hier, des prévenances que son cousin avait pour moi...

Un coup plus violent que les autres interrompit le cours de ses pensées :

— Mon Dieu, murmura-t-elle, mon Dieu, comme ils font du mal à la forêt!

Elle évoqua les chênes séculaires oscillant sur leurs bases, la sève perlant aux blessures de l'aubier, l'écorce fendue, et la chute finale parmi l'effroi des oiseaux et des bêtes cachées.

L'aube ne trouverait plus, demain, ces grandes cimes, ces bras de rameaux tendus pour y draper des vapeurs bleuâtres comme de grands voiles impalpables; des pleurs montaient aux yeux de Jocelyne : les druidesses, ses lointaines et primitives aïeules, renaissaient en elle et se révoltaient.

— Il faudra que j'obtienne grâce pour quelques-uns d'entre eux, songea-t-elle.

Elle acheva de s'apprêter, afin d'aller voir les grandes formes gisantes, prises dans leur écorce comme dans une armure.

L'infirmière qui soignait M^{me} Gallo ayant dit à la jeune fille que sa mère reposait et qu'il fallait la laisser dormir, Jocelyne éprouvait le désir de confier tout bas aux arbres ses mélancolies, ses soucis nombreux et la grande peine qu'elle ressentait aussi de leur souffrance.

Quelques instants plus tard, elle prenait la direction de la forêt...

.....

Serge avait déposé chez le Juif ses malles, sur lesquelles il avait touché quelque argent, et le nécessaire précieusement ciselé lui avait été acheté un assez bon prix après un long débat; puis il avait cru plus prudent, afin de masquer sa personnalité, de revêtir des habits de travail trouvés chez le même Juif, et de faire l'acquisition d'une solide cognée.

C'est ainsi équipé qu'il avait été se présenter devant M. Gallo.

Celui-ci, séduit par la haute taille du Russe, son air sérieux et sa robustesse souple, lui avait confié le soin d'organiser l'équipe des bûcherons, après avoir eu l'assurance qu'il savait lire, écrire et compter.

Car Serge avait dû dévoiler sa nationalité, montrer des papiers confiés à lui par un serviteur, mort depuis dans la grande tourmente bolcheviste.

Et lorsque M. Gallo l'avait interrogé sur ses antécédents, il avait répondu :

— J'ai été employé chez le prince Serge Novoroi, massacré peu de temps après; j'ai réussi par

miracle à m'échapper de Russie et ne demande qu'à travailler comme je le faisais alors. J'étais, en effet, bûcheron dans l'exploitation du prince.

Serge n'avait dit qu'une partie de la vérité. Une fois qu'il s'était arrêté devant des forestiers en train d'abattre des chênes dans son propre parc, là-bas, il avait conçu brusquement le désir de les imiter. Il s'était fait expliquer la façon d'attaquer les bases altières et, saisissant une hache, il avait copié ses gens, trouvant une âpre et nouvelle volupté dans ce sport rude et sain de faucheur de cimes.

Lorsqu'il s'était senti surmené par sa vie fastueuse de grand seigneur, il s'était repris à vivre au grand air parmi les bûcherons, s'initiant à leurs termes, à leur métier, se dilatant les poumons dans l'effort musculaire et raidissant les muscles de ses bras admirablement taillés.

M. Gallo, heureux d'utiliser au plus vite la bonne volonté de cet ouvrier, qui paraissait d'une intelligence supérieure aux autres, s'empressa de lui indiquer le lieu des coupes.

Et, de son pas tranquille et fier, Serge s'était éloigné, la hache sur l'épaule, vers la forêt de Brocéliande, où les autres bûcherons devaient venir le rejoindre.

Ainsi s'était organisé l'ouvrage. Et c'est pourquoi, dès l'aube, Jocelyne avait entendu les coups redoutables du fer entamant les aubiers.

Tout en avançant vers le lieu des coupes, elle percevait, plus distinctement encore, le bruit violent des haches et cela lui étreignait le cœur douloureusement.

— Comme ces gens sont barbares, pensa-t-elle...

Justement, l'un des bûcherons venait de surgir devant elle avec son geste audacieux, résolu et cruel à la fois.

Vue de dos, sa silhouette parut gigantesque à la jeune fille...

— Il me semble que c'est l'homme qui s'est enfui devant nous, pensa-t-elle. Oui, je le reconnais à sa stature...

En dépit de la révolte qui l'avait prise, de la répulsion qu'elle éprouvait pour les faucheurs de cimes, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer la force souple splendidement déployée de celui qui livrait combat à l'un des arbres désignés pour le sacrifice.

Mais voici qu'un cri jaillit des lèvres de Jocelyne : elle venait de voir couler la sève le long de l'écorce et cela la touchait autant que le sang d'une blessure humaine, tant elle se sentait liée par ses origines lointaines aux Celtes aux yeux bleus, respectueux des bois profonds, des halliers, des hautes assemblées de chênes.

A son cri d'effroi et d'émotion, le bûcheron se retourna, et la jeune fille fut frappée par son visage.

Il y avait à la fois de la cruauté et de la noblesse sur ses traits, son regard luisait magnétique entre les cils épais, et sa mâchoire aux dents brillantes et solides avait une fermeté rude, son air était celui d'un enchanteur et d'un guerrier, tout à la fois.

— Merlin, murmura-t-elle, on dirait Merlin des légendes anciennes.

La sueur ruisselait sur les bras de celui-ci, il avait fait un pas vers la jeune fille pour la saluer. Elle fut surprise de son aisance malgré les mauvais vêtements de travail qu'il portait, mais il ne lui fut point sympathique cependant, à cause de cet air triomphant et cruel qu'il avait en remplissant sa besogne.

— Il n'en épargnera aucun, pensa-t-elle.

Après s'être arrêté un instant, il se remit au travail, silencieusement, sans paraître remarquer le blâme qui jaillissait des yeux de la jeune fille.

— Je sais bien qu'il ne fait qu'obéir aux ordres de mon père, mais c'est égal, cet homme m'est odieux.

D'une voix douce qui tremblait un peu, elle se mit à interroger soudain l'homme :

— Est-il vrai qu'on va abattre *Lancelot, le vain Gaudin, Dodin, le Sauvage, Kchedin le Beau* ?

Le bûcheron Serge s'arrêta de nouveau, surpris par ces appellations bizarres. Il arrivait souvent à M^{lle} Gallo d'interroger les ouvriers de son père, mais celui-ci ne semblait pas être du pays.

Elle répéta sa question. Il ne parut pas comprendre davantage.

— C'est ainsi que j'ai nommé les arbres entourant cette clairière, reprit-elle plus doucement. Sont-ils désignés aussi pour être abattus ?

Il montra d'un geste la rangée de chênes sur laquelle les yeux de Jocelyne étaient fixés.

— Oui, tous ceux-là...

Sa voix avait des sonorités gutturales. Avec quelle indifférence il disait cela. Cet homme n'avait donc pas d'âme? Souvent, elle adressait la parole aux bûcherons. Ceux du pays avaient des mots de regrets pour les géants qui devaient tomber sous la hache. Mais celui-ci ressemblait à un étranger, indifférent à tout ce qui s'attachait au sol celtique.

Elle le regarda travailler en silence. Un peu plus loin, les autres avaient commencé leur labeur aussi.

Alors, prise d'une trop grande pitié pour les arbres, elle s'en fut, ne voulant pas assister plus longtemps à cette agonie.

Pendant des heures, sans répit, Serge s'adonna à l'effort physique et brutal. C'est à peine s'il avait remarqué Jocelyne, tant il s'appliquait à faire taire en lui sa pensée, à refouler le flot tumultueux de ses souvenirs.

Puis, lorsque le soleil de midi s'arrêta à l'endroit précis qui faisait reconnaître l'heure aux ouvriers, lorsqu'il les vit s'éloigner pour prendre leur sac et commencer leur repas, s'isolant lui-même, il se mit en demeure à son tour de déjeuner.

Le pain paysan, le jambon de campagne et le fromage le changeaient des délicats menus qui avaient été les siens jusqu'alors dans le palace de Dinard. Mais son appétit était vivifié par l'air des bois, le travail manuel qu'il avait accompli depuis l'aube.

— Je veux devenir un véritable homme des forêts, se dit-il; loin des civilisés et de leurs fades plaisirs, je laisserai passer les jours jusqu'à ce que la mort vienne.

Il n'avait que trente-cinq ans et soupira en songeant que rien ne le tentait plus en ce monde. Sans famille, sans pays et sans nom, il ne demandait plus rien que l'oubli. S'il avait été un croyant, il eût été se réfugier dans un cloître, mais il n'avait aucune foi, aucune espérance dans un au-delà supérieur, où le règne de la justice, bafoué ici-bas, trouverait enfin son accomplissement.

Tandis que Serge s'absorbait ainsi dans ses rêveries sombres, M^{lle} Gallo était revenue vers la maison.

En franchissant le porche fleuroné, elle eut

le pressentiment d'une agitation inaccoutumée dans la demeure.

Jeanne, qui descendait vivement l'escalier, s'avavançait vers elle.

— Pauvre demoiselle, ça ne va pas, là-haut.

Jocelyne pâlit. Depuis quelques jours, son père lui avait paru plus inquiet, des docteurs venus en consultation s'en étaient allés en hochant la tête. On avait parlé de lésions internes... La fièvre de M^{me} Gallo avait repris avec des intermittences de calme qui avaient redonné toutefois de l'espoir à la jeune fille.

Cependant, l'infirmière lui avait dit que la blessée reposait et qu'il ne fallait pas troubler son sommeil. C'est ainsi que Jocelyne s'était décidée à sortir.

Mais, brusquement, l'état de M^{me} Gallo semblait avoir empiré. Ce fut ce qu'on expliqua à sa fille, très émue.

Le médecin avait été demandé en hâte par le téléphone et M^{me} Destray venait d'être prévenue.

Lorsque ceux-ci arrivèrent auprès de M^{me} Gallo, elle était en proie à un tel accès de fièvre que tout espoir semblait perdu.

En effet, malgré les soins prodigués à la malade, celle-ci mourut quelques heures plus tard, après avoir recommandé son mari et Jocelyne à Hélène et après avoir murmuré à la jeune fille, désespérée et sanglotante :

N'oublie jamais... Gratitude... Maurice...

Le malheur avait fondu comme un oiseau de nuit au vol foudroyant sur cette demeure jusqu'alors si heureuse. La commotion, que M^{me} Gallo avait eue dans ce terrible accident sur la route de Rennes, avait déterminé une brusque lésion dans son fragile organisme et, malgré le dévouement de son amie, elle n'avait pu survivre que quelques semaines au malheureux chauffeur tué sur le coup.

Dans ces si douloureuses circonstances, M^{me} Destray, Maurice et leurs parents se montrèrent pleins d'attentive affection pour M. Gallo et pour sa fille.

Hélène proposa même à Jocelyne de l'emmener pendant quelque temps à Saint-Malo, Maurice étant entré dans l'exploitation des Kerrigon, mais M^{me} Gallo refusa, ne voulant pas quitter son père.

Celui-ci semblait, en effet, particulièrement

accablé. La tendresse fidèle qu'il avait toujours témoignée à Monique subissait là une telle épreuve qu'en peu de jours on le vit vieillir de dix ans.

Le visage de la jeune fille avait pris une gravité nouvelle, ses yeux apparaissaient plus profonds, et ses lèvres, jusqu'alors entr'ouvertes, ne souriaient plus.

Tout travail avait cessé dans le domaine durant les heures funèbres, mais ensuite Jocelyne, comprenant que, seule, l'activité changerait un peu le cours des douloureuses pensées de son père, engagea celui-ci à reprendre ses occupations, comme si M^{me} Gallo eût toujours été là, vivante, parmi eux.

Jocelyne se fit la collaboratrice du pauvre homme et l'accompagna dans ses promenades à travers le parc, les champs et les bois.

Un jour qu'elle se rendait vers une clairière pour aller rejoindre M. Gallo, occupé là avec des ouvriers, elle surprit, en traversant un sentier, comme un bruit de querelle.

S'avancant vivement du côté où semblait avoir lieu la dispute, elle aperçut le bûcheron étranger en face d'un autre homme dont le visage était pourpre de colère. Non loin d'eux était étendu sur le sol un troisième, qui tendait le poing en vociférant des menaces.

Avant que la jeune fille eût eu le temps de saisir le sens de la scène, elle vit le bras de l'étranger se lever très haut, armé de sa cognée, en même temps qu'une violente exclamation s'échappait de ses lèvres.

Sans nul doute, il avait l'intention de frapper son rival avec sa hache au tranchant aiguisé. Il semblait d'ailleurs hors de lui-même; Jocelyne poussa un grand cri qui le fit se retourner.

— De quel droit allez-vous frapper cet homme? dit-elle d'une voix rendue plus autoritaire.

L'étranger avait laissé pousser sa barbe. Celle-ci avait des reflets roux qui faisaient paraître ce visage encore plus étrange, les yeux luisaient diaboliquement; elle eut encore une fois l'impression de se trouver devant un être fantastique et bizarre, alliant à des façons hautaines des cruautés primitives et sauvages.

— Que vous importe, dit-il, cela ne regarde pas les femmes. C'est une querelle que nous vidons entre nous.

Mais l'autre avait bondi sur Serge. S'efforçant de lui arracher sa cognée, il le mordit à l'épaule, les deux hommes s'étreignirent et le corps-à-corps commença. Cependant, le troisième, couché sur le sol, s'était mis à vociférer :

— Il m'a insulté, il m'a battu ! C'est le grand qui m'a défendu, le grand à la barbe rousse. Ah ! ah ! tue-le donc, venge-moi ! c'est une canaille, un misérable ! Pas de pitié !...

Jocelyne, horrifiée, regardait.

— Pour l'amour du ciel ! s'écria-t-elle, cessez cela. Vous n'avez pas honte de vous entre-déchirer comme des animaux ?... Je vous ordonne d'arrêter ! Ah ! Dieu !...

Serge s'était débarrassé de l'étreinte de son rival et l'avait envoyé rouler à quelques pas, brutalement, d'un grand geste fort d'hercule.

La tête du vaincu venait de porter contre un arbre au pied duquel il demeurait évanoui.

D'un élan rapide, M^{lle} Gallo s'était élancée vers l'homme qui paraissait être un Breton, tandis que, froidement, avec calme, l'étranger ramassait sa cognée et aidait celui dont il avait pris si rudement la défense à se remettre debout.

Celui-ci semblait n'avoir aucune blessure, quelques contusions seulement.

Jocelyne, penchée vers le Breton, cherchait anxieusement à le faire revenir à lui.

— Vite, de l'eau fraîche ! ordonna-t-elle, impérieusement.

Mais ni l'étranger ni l'autre ne parurent l'avoir entendue. Alors, elle réitéra son ordre plus fort.

— Bah ! laissez-le donc, fit celui qui avait été battu par le Breton. Il n'est pas intéressant, vous savez. C'est un ivrogne.

— Justement, il n'avait plus sa raison, dit vivement la jeune fille. C'est pour cela qu'il faut avoir pitié de lui. Dieu défend...

Mais l'homme à la barbe rousse eut un rire dédaigneux :

— Dieu, Mademoiselle, il faudrait d'abord y croire.

Il avait jeté ces mots d'un ton si âpre qu'elle en fut toute remuée.

— Au plus pressé, reprit-elle, tandis qu'une émotion faisait trembler sa voix. Il s'agit en ce moment de la vie d'un homme.

Mais l'être à la barbe rousse, ayant repris sa hache, s'était remis à son travail.

Alors, tournant des yeux suppliants vers le troisième, elle s'aperçut qu'il était légèrement boiteux et qu'il hésitait, comme s'il eût attendu des ordres de l'étranger.

— Va... dit enfin celui-ci, en posant un instant sa cognée à terre.

Alors, l'infirmes'en fut vers les huttes que les forestiers avaient construites pour prendre leur repas et y passer la nuit lorsqu'ils ne voulaient pas retourner jusqu'au village le plus proche.

Peu d'instants après, il revint vers Jocelyne avec une écuelle pleine d'eau et une gourde de rhum.

— Faites-lui prendre cela, à cette brute, tenez, murmura-t-il.

Le Breton rouvrit bientôt les yeux sous la fraîcheur de l'eau dont la jeune fille aspergea son front et ses tempes. Il voulut parler et balbutia quelques paroles.

— Cet homme souffre, il a reçu un choc violent à la tête. Vous allez immédiatement le transporter dans une de ces huttes, car il faut qu'il reçoive des soins. J'irai, pendant ce temps, prévenir mon père.

Elle regarda l'étranger qui n'avait pas tressailli.

— Vous m'entendez bien, reprit-elle : votre devoir vous ordonne de prendre soin de ce malheureux; il méritait sans doute d'être puni, mais pas à ce point. C'est un père de famille, maintenant je le reconnais, c'est quelqu'un de chez nous.

L'étranger s'était redressé : les bras croisés, l'air plus fier que jamais, il semblait se révolter contre les ordres qui lui étaient donnés. Il était évident qu'il ne s'était jamais courbé devant un maître et qu'il était rebelle à toute obéissance.

— Ne voulez-vous pas me rendre ce service ? fit Jocelyne plus doucement, devinant qu'elle n'aurait aucune prise sur cet être farouche par la sévérité.

Il parut plus sensible au charme des yeux de Jocelyne, à toute la grâce qui émanait d'elle qu'aux ordres donnés auparavant.

S'inclinant devant M^{lle} Gallo, il murmura quelques mots à l'infirmes. Puis, s'approchant du Breton, il le chargea d'un seul coup sur son épaule et se dirigea vers la hutte qu'il avait bâtie

pour lui-même, un peu éloignée des autres cabanes.

— Je puis avoir confiance en vous, n'est-ce pas, vous allez avoir soin de lui, tandis que je vais chercher ce qu'il faut pour le remonter, fit encore Jocelyne.

Elle s'adressait à son honneur, cette fois.

L'étranger parut touché.

— Ayez confiance, dit-il seulement.

— Quel étrange personnage, songea la jeune fille tout en s'éloignant. Ce doit être un Russe, pourvu que ce ne soit pas un bolcheviste ! Quelles brutales façons ! On n'aime pas beaucoup les étrangers, par ici. Pourvu qu'avec son caractère il n'y ait pas souvent des querelles de ce genre. Ce serait d'un mauvais exemple pour le domaine. Il faudra que j'en parle à papa.

Elle rejoignit M. Gallo à l'orée d'une clairière où elle pensait, en effet, le retrouver.

En quelques mots, elle lui expliqua ce qui s'était passé et la violence du bûcheron à barbe rousse.

— Il avait pris la défense de l'autre, cela est vrai, ajouta-t-elle, mais cependant, si je ne m'étais pas trouvée là, fort à propos, il tuait ce malheureux avec sa hache. C'est un être dangereux, il me semble. Jusqu'alors nos gens s'entendaient si bien entre eux.

— Il m'a paru, en effet, doué d'un caractère assez sauvage et pas commode, fit M. Gallo ; mais son travail est parfait, sa force et son adresse sont sans égales. C'est pourquoi il doit susciter bien des jalousies. D'après ses papiers, c'est un Russe, il a travaillé autrefois chez le prince Serge Novarof.

— Pourvu que ce ne soit pas lui qui ait assassiné le prince au cours de la tourmente révolutionnaire, songea la jeune fille, se rappelant avoir lu à ce sujet des choses horribles sur la fin de la malheureuse famille russe : leur palais incendié par quelqu'un qui passait pour un de leurs fidèles, la mère et le fils aîné massacrés, après avoir vu les plus petits fusillés sous leurs yeux. Un précepteur de leur maison, qui avait réussi à passer en France, avait raconté cela, et les revues et journaux s'étaient emparés de la tragique et véridique histoire.

Aidée par Jeanne, Jocelyne s'en fut donner des

soins au Breton, qui avait eu une commotion assez forte à la tempe.

Elle mit auprès de lui un vieux bûcheron pour le veiller et, chaque jour, accompagnée de la Bretonne fidèle, on la vit se diriger vers les huttes forestières afin de visiter le malade.

Les paroles de l'étranger lui revenaient :

— Dieu ! il faudrait y croire d'abord.

Cet incroyant devait scandaliser les pieux Bretons par son athéisme. Ne serait-il pas préférable qu'il quittât les coupes ? de nouvelles querelles plus dangereuses encore pourraient recommencer avec lui.

— Si j'arrivais à le convaincre, songea-t-elle, que nous avons une âme et qu'un Être suprême est au-dessus de nous.

« Cet homme a souffert, sans doute, pour arriver à douter ainsi de tout.

Et, quoi qu'il lui inspirât quelque crainte, elle se sentit attendrie par le grand néant qu'elle devinait en lui, elle voulut réveiller en cet être un peu de flamme et de pitié, ouvrir son cœur aux sentiments de fraternité humaine et le civiliser enfin.

Le soir, lorsque l'ombre envahissait les bois de Brocéliande et que le croissant de la lune apparaissait dans le ciel, tel une faucille de druidesse jetée dans l'espace aux origines de la Gaule, elle évoquait l'enchanteur Merlin fantastique et rempli de sorcelleries nombreuses, appuyé sur une cognée si haute qu'elle allait rejoindre la cime des grands chênes.

DEUXIÈME PARTIE

V

Gaud Korrigon, les manches relevées jusqu'au coude, épluchait avec sa mère les légumes de la soupe de midi, dans la vaste cuisine aux dalles nettes que décoraient les naïves faïences de Quimper.

Elle avait plutôt le type des Sablaises que celui des filles de sa région, et cela s'expliquait assez, un grand-père Korrigon ayant épousé, jadis, la plus jolie fille des pêcheurs de la Vendée.

Les parents de Gaud géraient la terre du comte de Penmarch. Celui-ci n'apparaissait qu'une fois par an, et le père Korrigon, ayant toute la confiance du maître, exploitait le domaine comme son propre bien.

Celui-ci, d'ailleurs, était sans rival dans toute cette partie de la Bretagne. L'élevage et la culture y étaient en grand honneur, le bétail et le grain de l'exploitation étaient renommés sur tous les marchés des environs.

Korrigon n'avait pourtant fréquenté aucune école spéciale, mais c'était un fils de paysan, versé dans les choses du sol, et nul ne s'entendait comme lui à tirer le maximum de la production.

A cette époque, il venait d'atteindre ses soixante-cinq ans. Gaud était la dernière de ses enfants, ses deux garçons et sa fille aînée ayant été enlevés presque en même temps dans une épidémie de grippe.

La mère Korrigon se faisait vieille et tous ses malheurs successifs avaient fait quelque peu fléchir sa taille, sans abattre son énergie.

Aussi Gaud, experte et vaillante, avait-elle pris en main la direction de la métairie.

A quinze ans, elle était revenue du couvent de Saint-Brieuc et n'avait point dédaigné les ouvrages qui sollicitaient son adresse courageuse.

Levée à l'aube, elle s'en allait du poulailler à l'écurie, de la cuisine à l'étable, donnant des ordres de sa voix fraîche et allègre.

Tout en raclant avec son couteau une pomme de terre, elle écoutait la mère Korrigon égrener tout haut ses réflexions :

— Paraît qu'il est plus savant que ton père. Mais on a beau dire, quand l'expérience manque, ça ne peut pas donner beaucoup de résultat. Korrigon prétend qu'il y a des méthodes nouvelles, que lui est trop vieux pour les étudier, qu'il lui faut une aide plus jeune, au courant de tout cela. Enfin, on verra, ma petite. M. Gallo, qui a le château de Brocéliande, nous l'a bien recommandé, ce Maurice Destray. Il sort de Grignon, il appartient à une bonne famille de Saint-Malo, on dit même qu'il y a de la noblesse espagnole du côté de son père. On verra ça, ma petite, on verra ça... Pourvu qu'il ne trouve pas nos habitudes trop simples, qu'il se contente des repas pris avec nous sur la table de cuisine. qu'il ne veuille pas des mets recherchés, je ne sais pas, moi.

— Notre existence saine et frugale lui fera du bien, au contraire, maman, répliqua en souriant la jeune fille. Et puis, à l'école d'agriculture, il devait déjà connaître ce régime-là, le rude travail à l'aube, les plats paysans, les légumes, les laitages. Est-ce que tout cela n'a pas fait une bonne race de Korrigon ?

Elle se leva afin de surveiller la marmite où bouillait le morceau de bœuf. Et, tout en écumant la soupe, elle continua :

— Quand on voit la mauvaise mine des gens des villes, on se dit qu'ils seraient bien quelquefois de faire comme nous.

— Il va peut-être se moquer parce que nous portons encore le « costume », reprit la vieille M^{me} Korrigon, en redressant la tête.

Celle-ci s'ornait d'une des plus curieuses coiffes du Finistère et faisait valoir son visage taillé par un artiste moyenâgeux, eût-on dit, empreint de sérénité et de bonté naïve.

Jadis, sa beauté avait été renommée dans tout le département, et, jusqu'à l'époque de ses malheurs, elle avait conservé une grande noblesse dans la taille qu'elle avait haute et bien développée.

— Rien n'est plus seyant que le costume de chez nous, mère; tu sais bien que, si tu avais voulu, les peintres t'auraient peinte bien des fois.

— Oui; mais c'est bon pour les gens du monde d'aller poser devant un homme autre que leur mari. J'ai toujours refusé. Ils avaient beau dire qu'ils m'exposeraient au « Salon », qu'on parlerait de moi dans les journaux, je n'ai jamais voulu. Il n'y a que ton père qui a mon portrait, c'est une photographie de Rennes, les étrangers n'ont pas besoin de m'avoir chez eux.

Gaud, ayant bottelé ses légumes, les jeta dans la chaudière.

— A quelle heure arrive-t-il, ce monsieur Destray?

— Korrigon est allé le chercher en carriole. Ils ne vont plus tarder, à présent.

Le bruit d'un grelot arrêta leur dialogue. Une voiture s'avancait sur la route, où les mères semaient sur les haies leurs perles de jais parfumées et juteuses.

Gaud, curieuse, s'avança sur le seuil, et sa jupe plissée de mérinos noir ornée d'une bande de velours, son corselet et sa guimpe blanche rehaussaient, avec une grâce qui se faisait plus rare chaque année dans la région, la silhouette bien dessinée de la jeune fille, son fin visage mat aux yeux noirs, qu'encadraient deux ailes de tulle, éployées un peu en arrière, comme celles d'une mouette posée sur le chignon brun et lustré.

Justement, la carriole de Korrigon s'arrêtait au seuil de la ferme aux murs de granit bleu, à l'assaut desquels montaient les hautes touffes d'hortensias roses.

Maurice mit lestement pied à terre. Gaud s'était effacée en rougissant légèrement. Mais le jeune homme avait eu le temps de l'apercevoir.

— Une jolie fermière d'opéra comique, avait-il pensé.

Ce fut encore son impression en pénétrant dans la vaste salle, servant à la fois de cuisine et de pièce pour les repas. Une alcôve l'ornait, mais celle-ci avait été convertie en armoire, un vaisselier ancien, des cuivres bien polis mettaient là leur note gaiement rustique.

— Eh bien! mais il doit être agréable de vivre ici, se dit-il, charmé par l'air de bon aloi des

choses et mis aussi en appétit par le savoureux parfum qui s'évadait de la marmite.

— Vous êtes chez vous, monsieur Destray, fit cordialement le vieux. Votre chambre est dans un autre bâtiment, du côté de l'étable. La nuit, s'il arrive quelque chose aux bêtes, il faut que vous puissiez avoir l'œil. Quand on fait de l'élevage, voyez-vous, il ne faut négliger aucune pratique, je suis sûr que vous êtes un peu vétérinaire aussi, sans quoi, vous ne seriez pas un bon agriculteur. Cela n'empêche pas la science d'avoir une adresse de plus.

Avec une dignité affable et simple à la fois, M^{me} Korrigon souhaita à son tour la bienvenue à Maurice, puis Gaud fut présentée.

— Ma fille a fait de la tarte aux pommes pour vous faire honneur. Elle a été en pension, mais cela ne l'empêche pas de s'entendre aux choses de la ferme. Vous verrez ses poulets, elle a de la main...

Gaud, d'un sourire, excusa son père.

— M. Destray doit avoir très faim, papa, si nous lui offrons une petite collation avant le déjeuner. Voyons, il y a du beurre, des œufs et du bon cidre. Maman, veux-tu retirer le pain de la huche?...

Ce fut encore une occasion pour Maurice d'admirer un objet ancien :

— Vous avez des curiosités, ici. Je suis certain qu'on vous a souvent offert de vous les acheter.

Oui, mais nous n'avons pas voulu, Monsieur, répliqua M^{me} Korrigon, tout en aidant sa fille à poser sur la table tout ce dont Maurice pouvait avoir besoin. Ce sont des affaires de famille, continua-t-elle, et on y tient. Nous l'avons bien dit à M. le comte, qui désirait les avoir à Paris.

— Comme vous avez eu raison, fit gaiement Maurice en s'installant. C'est vrai que l'air vif m'a creusé ! Je vous remercie, Mesdames, il me semble que je n'aurais jamais pu attendre jusqu'à midi.

— Pardi ! à votre âge ! fit Korrigon d'un air bon enfant.

Puis il sortit pour donner des ordres au valet, afin que la malle du jeune homme fût portée dans sa chambre.

— Nous avons des vieilles perles là-haut, reprit Gaud, elles ont un ton fané si doux que cela

réjouit tout à fait les yeux. La pièce que j'habite possède surtout des rideaux qui tenteraient plus d'un amateur.

— Mon père, dit-on, aimait toutes ces choses, fit Maurice, et j'ai hérité de son goût.

« Il me semble que mon stage ici sera très agréable. M. Gallo, notre ami, me l'avait bien dit.

— Comment va-t-il, depuis la mort de sa pauvre femme? demanda la mère de Gaud, tandis que ses yeux devenaient humides. Au château de Brocéliande comme ici, le malheur a passé avec la bande des Korrigans. M^{lle} Jocelyne est si charmante!

— C'est vrai, remarqua Maurice, flatté au fond de tout compliment sur celle qu'il regardait comme une fiancée.

Gaud, très affairée au fourneau, suivait d'un peu plus loin le dialogue.

— J'espère que M. Gallo et sa fille viendront vous voir souvent ici, reprit M^{me} Korrigon. Gaud et M^{lle} Jocelyne feront ensemble des crêpes.

— J'ai appris aussi! fit en riant le jeune homme, il paraît que je ne suis pas trop maladroït.

Tout en parlant, il avait fait honneur à la collation posée devant lui.

Le régisseur-fermier apparut dans l'encadrement de la porte.

— Si vous avez fini, monsieur Destray, nous allons faire ensemble le tour des bâtiments. Je suis très fier, vous savez, de mes étables et de mes écuries. Quant aux champs, je ne puis en dire de mal non plus, ils m'ont toujours payé largement de ma peine. Mais il paraît qu'il y a des engrais nouveaux, des machines dernier modèle. Ce sera votre partie.

Après avoir salué et remercié encore ces dames, Maurice suivit son hôte.

— Il est gentil et pas fier, remarqua M^{me} Korrigon, demeurée seule avec sa fille, mais ça n'a pas encore de pratique. Seulement, comme il n'a pas l'air bête, il s'y mettra.

• Surveille le déjeuner, Gaud, tandis que je vais jeter du grain aux pigeons. J'ai sorti une nappe toute neuve pour le couvert, elle est dans l'alcôve.

M^{me} Korrigon quitta la salle, tandis que la jeune fille, ouvrant le four, jetait un coup d'œil sur le poulet qui commençait lentement à rôtir.

Elle était ainsi tout absorbée par ses occupations lorsqu'un bruit léger la fit se retourner.

— C'est vous, Dodinel, vous m'avez fait peur !

— Je croyais que M. Korrigon était ici, faites excuse, Mademoiselle, balbutia l'infirmière, dont le hâcheron Serge avait pris la défense quelque temps auparavant dans la forêt.

— Non, mon père est allé montrer la ferme à M. Destray.

— Je l'ai aperçu tout à l'heure, ce nouveau-là, m'est avis qu'il ne fera pas du bon ouvrage ici, les gens ne l'écouteront pas. Ce n'est pas à son âge qu'on commande.

— Il est sorti d'une école spéciale, Dodinel, et je suis sûre qu'il aura beaucoup d'égards pour vous tous.

L'infirmière ne répondit point. Il regarda pendant quelques instants M^{lle} Korrigon aller et venir dans la salle et ses yeux eurent une lueur étrange où se mêlaient la jalousie et l'attachement. Puis il se décida à sortir.

Il traversa la cour et s'en fut vers l'écurie. S'assurant qu'il n'y avait personne là encore, il se mit machinalement à préparer l'orge des bêtes dans les auges, tandis que des mots confus sortaient de ses lèvres :

— Pourquoi l'a-t-on envoyé ici?... Je veillerai... Gaud... la petite Gaud... Si jeune encore... on ne sait jamais...

Pendant ce temps, Korrigon et son compagnon avaient fait le tour du propriétaire.

Maurice était de plus en plus enchanté de tout ce qui l'entourait.

— Quand M. Gallo verra avec quelle ardeur je me mets à la besogne, il n'hésitera pas à me rappeler auprès de lui et à me donner Jocelyne. Je serai le maître et le châtelain de Brocéliande. Pedro a beau se moquer de moi, il m'enviera plus tard; je parie qu'il va se mettre en tête de faire la cour à la petite Korrigon. Ce serait sot à lui. Elle est gentille, cette petite, et les parents sont de braves gens.

— Voici l'heure du déjeuner, fit le régisseur du comte, retournons à la maison.

Quelques jours après, les Gallo, M^{me} Destray et ses parents vinrent rendre visite à Maurice.

Ils le trouvèrent en train de conduire un attelage de bœufs dans un champ à labourer.

— Du George Sand tout pur ! s'exclama Pedro, qui ne se dessaisissait pas du dernier chic de Dinard ; mon cher, laisse-moi te prendre en photographie.

Jocelyne semblait ravie, ainsi que M. Gallo, de voir le jeune homme plein d'ardeur dans sa besogne. Ils le félicitèrent ensemble, ce qui enchanta M^{me} Destray.

Maurice appela un homme pour le remplacer et s'en fut avec sa famille et ses amis à travers le domaine de M. de Penmarch, qui offrait encore des vestiges du manoir à quelques endroits et des murs anciens.

— Alors, mon cher, tu y mords vraiment à la vie rustique, murmura Pedro à Maurice, tandis que les autres admiraient, quelques mètres plus loin, une ruine particulièrement curieuse.

— Certainement ! Je ne suis par un riche comme toi, d'ailleurs, et si je veux me marier un jour...

— Bah ! la petite Gallo a de l'argent pour deux. Mais je me demande si elle est faite pour toi. Une femme aime être fière d'un homme, et si tuournes au paysan...

— Je n'ai pas l'intention de devenir un rustre, répliqua vivement Maurice, piqué au vif, et je puis redevenir un mondain comme toi à mes moments perdus.

— Justement, j'étais venu dans l'intention de t'inviter de la part de nos amis de Dinard. Ils auront prochainement une réunion chez eux. Plusieurs de leurs relations, obligées par raison de santé de prolonger la saison, ont mis à la mode un jeu nouveau, japonais, paraît-il. On fera de l'esprit, il y aura de jolies femmes. On t'a trouvé charmant, l'autre fois.

— Tes amis sont très aimables, fit Maurice flatté, mais il m'est assez difficile de m'échapper maintenant. Tu sais que je pense toujours à la dette que j'ai contractée envers toi. Sur mes premiers appointements...

— Ne parlons pas de cela, je t'en prie ! mais cela contrarierait sérieusement mes amis si tu refusais. Le bon père Korrigon ne va pas te tenir en laisse, j'imagine, et, le samedi soir, il te serait niais de prendre le train, nous nous retrouverions là-bas. On doit camper en surprise-party dans une villa. On fera les sous ! Que diable, tu

— Jeune, tu ne vas pas embrasser la vie austère ! Je parie qu'on se couche à neuf heures, ici !

Maurice réfléchissait. Son caractère naturellement indécis subissait peu à peu l'ascendant du jeune et frivole Espagnol.

— Ecoute, j'irai, dit-il enfin ; mais ne le dis pas à ma mère, ni à personne.

— Bien sûr, pour qui donc me prends-tu ?

Les autres se rapprochaient.

— Il paraît que Gaud Korrigon a préparé un somptueux goûter pour nous, dit M^{me} Destray.

— Cette jolie brune que nous avons vue en arrivant ?...

— Oui. On la dit très adroite et très sage. Ce sera un bon parti et elle ne manquera pas d'amoureux, ajouta M. Gallo. Mais il est peut-être temps, en effet, de retourner à la ferme.

Tandis que les deux jeunes gens prenaient les levants encore, en seignant de s'entretenir des choses de l'agriculture, Hélène se rapprocha de Jocelyne.

— Vous voyez ce que votre affection pour Maurice a pu déjà faire : le voici qui se passionne pour la terre, il ne rêve plus de voyages au loin et je pourrai garder mon dernier fils.

— Je suis heureuse, dit vivement la jeune fille, si j'ai pu influencer Maurice, le domaine du comte de Penmarch sera un beau champ d'études agricoles et de pratique pour cela. Cela m'a fait plaisir tout à l'heure de le voir conduisant cet attelage.

— Comme il avait un air fier, n'est-ce pas ?... Il vous aime tant, Jocelyne.

Celle-ci rougit un peu à ces derniers mots qu'Hélène venait de prononcer en baissant la voix.

— C'est vrai, reprit M^{me} Destray, il me semble que le Ciel vous a créés l'un pour l'autre. Ma chère Monique le pressentait aussi. Souvenez-vous de ses derniers mots...

Jocelyne ne répondit point.

— Vous voilà grande, le temps passe si vite, hélas ! Votre cher père ne sera pas toujours auprès de vous au château de Brocéliande. Je vous vois auprès d'un jeune mari, attentif à réaliser vos vœux, à satisfaire vos goûts.

Le cœur de la jeune fille tressaillit. Elle n'avait jamais pensé à cela. Maurice n'était pour elle

qu'un compagnon aimable, elle se réjouissait de ses succès, elle s'intéressait à son avenir; mais l'affection vive et sincère qu'elle lui portait était-elle suffisante pour se changer en amour?

Devant le silence de la jeune fille, M^{me} Destray conçut quelque crainte.

— Je vous parle comme le ferait Monique elle-même, reprit-elle avec une ferme douceur. Rien n'est meilleur, il me semble, que de réaliser le vœu des morts aimés.

Sur la campagne bretonne, l'automne commençait à venir et, soudain, Jocelyne s'aperçut que l'été, ses parfums, sa griserie insouciance n'étaient plus, qu'une ère de recueillement allait s'ouvrir pour la terre et pour les âmes en attente.

Elle voyait devant elle se dresser la silhouette fine et jeune de son ami d'enfance et, s'interrogeant tout bas, elle éprouvait un indicible émoi de ne pouvoir prendre une décision.

— J'ai le temps, dit-elle enfin, je veux réfléchir.

Et, tout à coup, ses yeux fixés sur les deux jeunes gens, elle eut l'impression que Pedro jouait auprès de son cousin un mauvais rôle.

— Je parie qu'il veut le détourner de la terre, songea-t-elle.

Mais elle n'osa pas dire sa pensée à M^{me} Destray, de peur de la froisser. Celle-ci paraissait très attachée aux la Rochebella.

— Vous avez de l'autorité sur Maurice, reprit la mère, quel beau rôle peut jouer une femme qui a de l'intelligence et du cœur comme vous!

— Peut-être, en effet, se dit Jocelyne, pourrais-je être écoutée de lui.

Et cette idée lui fit plaisir tout à coup, sans qu'elle s'expliquât bien pourquoi.

La façade de la ferme venait d'apparaître et Gaud s'avancait au-devant des invités.

Avec une aisance charmante et très simple, à peine gênée par une naturelle timidité, elle pria tout le monde d'entrer.

Sur la table, le goûter avait été dressé par ses soins. De beaux fruits d'automne aux tons colorés débordaient des faïences bretonnes, des bouteilles de cidre mousseux se dressaient sur la nappe aux gais damiers jaunes et blancs sur lesquels courait une guirlande de baies et de mûres.

Gaud fut félicitée pour son goût et pour

l'adresse avec laquelle elle avait exécuté ses gâteaux appétissants et variés.

La poêle attendait le moment de faire les crêpes. M. et M^{me} Korrigon présidaient avec leur fille le goûter champêtre. On trinqua à l'avenir du nouveau cultivateur.

Puis on se répandit dans la maison afin d'admirer les choses anciennes.

Maurice s'arrangea pour s'attarder un instant dans la salle, où Jocelyne était demeurée afin d'examiner de plus près un très vieux bénitier placé au-dessus de l'autel.

— Jocelyne, petite amie chérie, murmura-t-il, êtes-vous contente?

— Très contente, Maurice, vous devenez un homme tout à fait. Mais j'ai peur que Pedro ne vous donne parfois de mauvais conseils.

Maurice se mit à rire :

— N'ayez crainte, c'est un excellent garçon, il vous admire beaucoup.

La jeune fille ne répondit rien.

— Jocelyne, reprit Maurice, ne voulez-vous pas maintenant me laisser espérer qu'un jour...

M^{me} Gallo mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! je suis très jeune encore.

— Mais non. Votre mère avait votre âge lorsqu'elle s'est mariée. Voyez combien elle fut heureuse.

« A quoi voulez-vous que je songe, à quoi voulez-vous que j'aspire si vous ne me donnez pas un tout sentimental et doux...

Il s'arrêta, ayant entendu des pas dans l'escalier.

Gaud, qui avait conduit ses hôtes au premier, venait de redescendre. Elle aperçut M. Destray tenant la main de M^{me} Gallo, et, brusquement, son visage pâlit un peu, tandis que son cœur se mettait à battre, malgré elle, à grands coups pressés.

— Voyez, nous admirons toutes vos choses précieuses, fit aimablement Jocelyne en se tournant vers Gaud Korrigon.

« Mon ami me disait combien il se trouvait heureux chez vous, quel prix a pour lui cette saine existence au grand air libre.

Un peu de mélancolie obscurcit les yeux de la brune Bretonne, mais si fugitivement que dans le clair obscur de la salle nul ne put le surprendre.

— Quand on aime le sol, c'est pour toujours, dit-elle gravement. Il faut savoir le servir jusqu'au bout.

— Vous tenez à vos champs comme je tiens à mes chers bois, à la forêt de la fée Viviane, reprit Jocelyne, les yeux fixés sur la fenêtre où le soir descendait, délicatement nuancé.

« Même lorsque le vent d'hiver hurle là-bas dans les landes, je me plais avec mes légendes et la pénétrante poésie de notre province. Aimons-la bien, mademoiselle Gaud, afin que ses génies nous soient propices.

Sa main délicate et blanche effleura la petite main brune de l'autre.

Un silence tomba dans la salle. Maurice, assis sur un banc de bois, semblait réfléchir.

— C'est un pays fantastique que le nôtre, reprit M^{lle} Gallo presque pour elle-même, les saints et les chevaliers d'autan semblent des compagnons du même âge.

— Il est temps de partir, fit M. de la Rochebella qui venait à son tour de surgir en portant avec précaution une faïence d'une époque très reculée.

— Alors, madame Korrigon, vous ne voulez vous en défaire à aucun prix ?

— A aucun, Monsieur. Si je n'y tenais pas tant, je l'aurais offert à M^{me} de la Rochebella rien que pour le plaisir.

Sous sa coiffe rappelant les époques phéniciennes, la femme du régisseur-fermier dans ce cadre fait pour elle prenait une sorte de majesté de statue précieuse.

Le soir tombait. Des adieux s'échangèrent. Et Jocelyne songeait tout bas :

— Dois-je lui dire ce mot qu'il attend ? Est-il vrai que je puisse à jamais orienter sa vie et fixer son cœur ?

Mais d'obscures voix semblaient lui murmurer :

— Attends l'heure où la forêt de Viviane te soufflera ses conseils, petite fille des fées et des druidesses. Garde ton amour encore libre de tout choix.

Quelques instants plus tard, tandis que les autos s'effaçaient sur la route, Dodinel, caché derrière un hangar et qui avait guetté de loin les invités, se prit à murmurer à son tour :

— Il a une promesse, le fieu nouveau, c'est la demoiselle de Brocéliande. Quant à moi, je veillerai sur celle qui doit m'appartenir.

VI

Jocelyne, penchée sur l'album qu'elle venait d'ouvrir, se mit en demeure de coller à la page choisie par elle la belle reproduction, venue de Paris, d'une des plus belles statues antiques.

— Ma collection s'avance, murmura-t-elle; ainsi, même loin des centres artistiques, je puis avoir sous les yeux les plus grands chefs-d'œuvre du monde. Comment m'ennuierais-je avec mes livres, ma musique, l'histoire de l'art qui me passionne et la poésie si proche de la nature que je contemple.

Jocelyne avait, en vraie Celtique, un faible pour les fabliaux primitifs et les poèmes épiques des premiers temps. Elle avait réussi à se composer une atmosphère d'art et de pensée en groupant autour d'elle des auteurs sélectionnés avec goût, en se tenant au courant des derniers cours et des conférences de Paris par la lecture des revues qu'elle recevait.

Elle joignait à cette étude générale de l'art, dans laquelle celle des grands musiciens et des poètes était comprise, une adresse exquise qu'elle ne manquait pas d'exercer chaque jour.

D'excellents maîtres lui avaient été donnés à sa sortie du couvent. Elle aimait particulièrement copier de vieilles soieries japonaises et les reproduire avec le pinceau et l'aiguille; elle s'adonnait à la reliure symbolique, dont la couverture semble synthétiser l'âme tout entière d'un ouvrage.

Sur les *Floretti* de saint François d'Assise, elle avait semé la grâce naïve des fleurettes simples, aimées des primitifs, aux détails finement analysés, exactement rendus.

Jocelyne, depuis la mort de sa mère, avait encore dû se mettre à la tête de la maison, mais elle était admirablement secondée par les servantes fidèles qui l'avaient vue grandir.

Puis, au milieu du jardin potager, Jocelyne s'était fait réserver un carré qu'elle entretenait

« elle-même », ne confiant à personne le soin de faire croître les plantes médicinales destinées aux pauvres du pays, avec le miel des ruches dressées devant le gros tilleul et les buis dont le suc était très apprécié par les abeilles.

Le doux climat de Bretagne en cette région faisait du domaine un coin de paradis; le palmier et le mimosa se mêlaient aux hortensias sauvages, ainsi qu'aux héliotropes, greffés sur des arbustes d'après le jardin botanique d'Avranches.

— Je ne désire pas quitter ce pays, murmura-t-elle, j'y suis heureuse...

Elle demeura un instant pensive, et, brusquement, les mots de M^{me} Destray lui revinrent :

— Souvenez-vous des dernières paroles de ma chère Monique : « Jocelyne... Maurice ».

Depuis la promenade à la ferme des Korrigon, ce souvenir, en effet, l'avait hantée plusieurs fois.

Était-ce son destin d'épouser le jeune compagnon de ses jeux d'autrefois, était-elle faite pour maintenir dans la voie de l'action et du devoir l'homme au cœur non point virilisé encore, mais dont la jeunesse s'inclinait vers celle de la jeune fille?

— Mon père me propose de m'emmener à Paris, de voyager avec lui, mais d'invisibles liens me retiennent ici. Notre deuil est trop récent. Et puis, sans nous, rien ne marcherait; ici, le domaine a besoin de notre surveillance; plus tard, oui, plus tard, je sortirai de mon clos enchanté, mais Viviane ne veut pas encore me laisser partir.

Et puis, quels hommes rencontrerai-je, autre part? N'est-il pas plus sage de céder au vœu de M^{me} Destray? Elle a donné son sang pour ma pauvre maman, je puis bien me laisser aller à plus d'affection pour Maurice. Pedro me déplaît, ceux que je vois n'ont pas pour moi le charme de cet ami d'enfance. Mais est-ce cela, l'amour? Qui me le dira?

Parfois, en errant dans les bois, éprise des mythologies rustiques, elle interrogeait les sources, les chênes, les aubes et les soirs pour qu'une clarté plus vive pénétrât en elle.

— Mon père en serait heureux aussi. Une fois devenu mon mari, Maurice deviendrait le second maître de Brocéliande. Nous vivrions tous les trois et je ne quitterais pas ma province. Le vœu de notre mère serait accompli.

Pourquoi un obscur sentiment la retenait-elle pourtant au moment d'écrire à M^{me} Destray :

— J'ai réfléchi, je veux bien devenir votre fille.

De grands coups, retentissant dans l'espace, interrompirent sa pensée.

— Ce sont encore des arbres qu'on abat, songea-t-elle avec effroi.

L'azur avait tremblé, dans cet automne pareil à une fin d'été éternisée dans les fleurs et la douceur de l'air. Il semblait répondre à son émoi, vibrer à son inquiétude.

— Je veux réfléchir encore, se dit-elle.

Comme elle allait se remettre au travail, la porte de la pièce, convertie par elle en atelier, s'ouvrit. M. Gallo parut :

— Voici de nouveau des ennuis, Jocelyne, et tout cela à cause de ce Russe que j'ai embauché dernièrement. Il est d'une violence sans égale, il se prend de dispute avec les autres qui le traitent de bolcheviste, on en vient aux mains, cela peut nous amener des faits plus graves encore.

« Je suis bien embarrassé. Il n'a pas d'égal comme bûcheron; sa force et son adresse sont surprenantes. Il semble posséder une instruction bien au-dessus de sa condition, quoiqu'il évite de la produire. Mais c'est évidemment un homme très intelligent, il m'a suggéré plusieurs choses étonnantes. Je me suis très bien trouvé de ses conseils. Seulement, son humeur gâte tout, il a des accès de colère terribles.

« Tiens, je suis arrivé, l'autre jour, au moment où il faisait tourner sa hache au-dessus de sa tête, en présence de trois Bretons qui l'insultaient. Il avait l'air d'un géant, ses yeux lançaient des éclairs. Il ne ferait pas bon se mesurer à lui. On sent que c'est un être capable de tout, étrange et sauvage. Un vrai primitif, avec des façons parfois de civilisé qui surprennent.

— Oui, on pense à l'enchanteur Merlin en le voyant, fit Jocelyne, je me le suis dit plusieurs fois.

— Si je le renvoie, ce sera très fâcheux pour les coupes. Il faut qu'elles se terminent avant la mauvaise saison. Alors, j'ai compté sur toi pour le raisonner. Tu as de l'influence sur nos hommes, ce Russe se montre toujours très déferent envers toi, je l'ai remarqué : lorsque nous passons près de lui, il interrompt son travail pour te saluer avec respect.

« Tu pourrais lui faire comprendre que, dans nos pays, la brutalité est punie sévèrement et qu'il pourrait, avec de l'autorité plus douce, prendre de l'empire sur les ouvriers.

— Je ne sais si j'aurai quelque influence sur lui, répliqua la jeune fille en souriant, mais je ne demande qu'à essayer. Où le verrai-je, père ?

— J'ai envie de te l'envoyer ici; nos gens sont à côté, si tu en as besoin. Il me semble que ta persuasion sera plus puissante que mes reproches. Il les a pris très mal. Les bras croisés, il m'a toisé avec un tel air, en murmurant : « Je n'ai d'ordre à recevoir de personne. » Quel drôle de type incompréhensible ! Enfin, tu tâcheras d'en tirer quelque chose, de le raisonner.

— J'essaierai, fit pensivement Jocelyne.

M. Gallo sortit.

La jeune fille se remit à composer son album dans l'attente du bûcheron Serge. C'était vrai qu'il était énigmatique. Elle se sentait embarrassée pour faire appel aux meilleurs sentiments de cet homme.

Il était loin de son pays, sans famille, et sa condition d'exilé excitait la pitié de Jocelyne.

De longs instants, elle demeura plongée dans ses réflexions successives, tout en continuant l'artistique collection commencée par elle depuis plusieurs mois déjà, lorsqu'en se détournant pour atteindre une gravure posée sur la table, elle fit choir un livre récemment relié par elle et placé sur un guéridon un peu derrière sa chaise.

Elle se baissa pour le ramasser, lorsque, brusquement, une main faillit rencontrer la sienne pour atteindre l'objet et le lui tendre, la main du Russe auquel elle songeait !

Était-il donc entré dans l'atelier sans qu'elle l'entendît ? cela était possible, après tout, car il n'y avait qu'à soulever la portière, mais elle s'étonnait qu'il eût marché sans faire résonner le parquet de ce pas sonore habituel aux forestiers.

Interdite, elle prit le livre que le bûcheron avait considéré une seconde avant de le lui remettre. Le visage de celui-ci avait eu une contraction en apercevant le titre : *René*, par Chateaubriand, avec la silhouette grave et hautaine du grand Bé que la jeune fille avait ciselée dans le

cuir fauve, doré, semblait-il, par un suprême reflet de couchant.

Une fois de plus, elle se sentait intriguée par le mystère de l'être bizarre qu'elle avait devant elle.

Au lieu de le laisser debout, elle le pria de s'asseoir, surveillant avec curiosité ses moindres gestes, étonnée de l'aisance de l'étranger, qui semblait attentif pourtant à ne rien révéler de lui-même.

— Cet homme a souffert, pensa-t-elle, peut-être souffre-t-il encore, c'est ce qui le rend méchant et cruel pour autrui.

— J'ai appris des choses que je ne veux pas croire, fit Jocelyne tout haut, s'efforçant de donner à sa voix une légèreté joyeuse, afin de ménager la susceptibilité de l'étranger.

« Il paraît que vous ne vivez pas en très bonne harmonie avec vos compagnons. Est-ce la présence invisible de quelques mauvais génies de la forêt qui vous rend pour ces gens si irritable? Voulez-vous que je vous donne plutôt le secret de vous rendre plus maître de ces Bretons?

Serge eut un hautain sourire :

— Je les connais mieux que vous, Mademoiselle : ils sont bornés, têtus et sots.

— Ne dites pas cela, répliqua-t-elle vivement, vous ne pouvez comprendre le caractère des Celtes, mais il y a en eux des forces souterraines d'une extraordinaire puissance. Quand ils livrent leur cœur, ils ne le reprennent pas; seulement, leur nature est farouche, un peu sauvage, on la blesse aisément.

— Ils sont pareils à des moujiks qu'il faut dompter par le fouet et la cravache, murmura sourdement le Russe, ce sont des imbéciles enlisés dans leurs traditions. Ils ont une façon de couper les arbres qui remonte presque aux Gaulois.

— Les arbres les connaissent, fit doucement Jocelyne, et si le travail est un peu lent, qu'importe! Je vous avoue que toutes ces coupes me causent toujours de grandes peines.

— M. Gallo ne déboisera pas toute la forêt, Mademoiselle, soyez sans crainte; d'ailleurs, l'hiver viendra bientôt, il faudra cesser le travail là-bas.

Une question montait aux lèvres de la jeune

filles. Elle ne put la retenir. Une obscure sympathie s'éveillait en elle pour le géant barbare, dont on redoutait les violences dans la clairière.

— Et que ferez-vous alors ? Demanderez-vous à mon père de vous garder pour le domaine ?

Il fit un grand geste vague :

— Je ne sais. Le labeur au grand air me plaît davantage. J'irai peut-être plus loin...

Elle eût voulu l'interroger sur son existence passée, sur les affections qui pouvaient lui être restées, mais le Russe semblait regretter déjà d'en avoir trop dit.

— Ne soyez pas trop vif, n'est-ce pas, avec nos braves Bretons, reprit-elle de sa voix persuasive dans laquelle frémissait toujours un adorable son d'âme.

— Il faut me prendre comme je suis, je ne me suis pas engagé à devenir doux comme un mouton et mes querelles ne regardent que moi-même, fit-il presque durement. Je ne tolérerai aucune insulte de la part de ces êtres maladroits et sots.

— Si vous avez reçu plus d'intelligence qu'eux, ce n'est point justement par la force brutale qu'il faut les soumettre. Ils ne sont pas instruits, c'est vrai, mais je vous assure qu'avec un mot de bonté, d'intérêt seulement, mon père en obtient tout ce qu'il désire. Essayez.

Serge ne répondit point. Les bras croisés, il semblait attendre que l'entretien prît fin.

La jeune fille sentit qu'elle n'avait pu le convaincre.

« Si ces disputes recommencent, songea-t-elle, mon père sera forcé de renoncer à son adresse précieuse. Il s'en ira avec sa hache sur l'épaule, énigmatique comme il est venu; puis, un jour, à la suite d'une rixe plus sanglante, il sera jeté en prison; et voici un homme qui descendra peut-être d'étage en étage jusqu'au rang des criminels, dont on lit à chaque instant les noms dans les faits divers. Il vaut mieux que cela, cependant. Il y a, malgré tout, dans sa personne et son regard, une fierté qui n'est pas sans noblesse.

— Allons, dit-elle doucement en se levant, faites cela pour nous qui souhaitons que vous trouviez ici la paix et le bonheur.

Une lueur sinistre flamba dans les yeux de

l'étranger pendant l'espace d'une seconde, puis ses prunelles reprirent leur fixité volontaire.

— Adieu, Mademoiselle, murmura-t-il en la saluant.

Elle le regarda sortir de la pièce, de son grand pas silencieux et rythmé d'être robuste, assoupli à toutes les adresses.

La portière retomba sur lui, et Jocelyne, demeurée debout au milieu de la salle, se prit à murmurer encore :

— C'est mieux qu'un ouvrier, mais quel est-il ?

Une fois dehors, le Russe s'empressa de s'éloigner d'une allure plus pressée, afin d'échapper aux regards qui eussent pu le suivre. Il traversa le parc et se dirigea vers les huttes, car le soir commençait à tomber et les coups meurtriers des haches ne retentissaient plus à travers l'espace. Le travail du jour était fini.

Il allait retourner vers son logis de fortune, au milieu des bois, au lieu de gagner le village le plus proche, comme la plupart des anciens forestiers, et, rentré dans sa maison rustique, il sentirait de nouveau l'afflux des souvenirs gronder dans son cœur.

Alors, il serait pris d'une telle haine envers les hommes qu'il rêverait de se battre à l'aube prochaine contre le premier persifleur venu qui viendrait l'accabler de ses quolibets, l'accuser de magie, parce qu'il vivait seul, pareil à ces génies farouches des légendes les plus reculées.

Comme il traversait un sentier afin de gagner sa hutte par le plus court, il aperçut un ouvrier qui s'en revenait de la clairière.

— Eh ! le roux, ricana l'homme, mélangeant son patois breton à des mots français, tu as été chercher ton congé là-bas, à Brocéliande ? On t'a bien prévenu que ta méchante humeur ne serait pas du goût de celui qui t'a pris ?

Les yeux de Serge flambèrent de colère. Il allait s'élancer sur l'homme et le terrasser, lorsque tout à coup, et au grand étonnement de l'autre, il eut un dédaigneux haussement d'épaules et passa...

Le charme de la fée Viviane opérait-il déjà ?

.

A cette heure, Maurice Destray rentrait des champs. Sa journée semblait avoir été rude aussi.

car il marchait d'un pas pesant, et son front gardait le pli d'un souci.

Deux jours auparavant, à Dinard, il s'était laissé entraîner à jouer gros jeu chez les amis de Pedro. On avait bu du champagne; des jeunes femmes avaient mimé des danses espagnoles, accompagnées à la guitare par le jeune de la Rochebella.

Cette fois, Maurice devait plus de trois mille francs à son cousin; on l'avait reconduit en auto jusqu'à la ferme des Korrigon, mais il avait gardé de ces heures de fête la tête bourdonnante et tracassée.

Comment s'acquitterait-il de sa dette? Il regrettait déjà d'avoir cédé à l'entraînement de Pedro. Sa mère ignorait tout. Il savait qu'elle eût été fort gênée pour trouver cette somme et, comme Pedro ne semblait pas en être très pressé, il tenait à gagner du temps jusqu'à ce que sa fortune changeât.

Le matin même, il avait reçu une lettre de M^{me} Destray, toute remplie d'affectueux encouragements et d'espoir.

J'ai parlé à notre petite Jocelyne, lui disait-elle, il me semble que son indécision n'est due qu'à une émotion bien légitime.

Il faudra que tu ailles les voir bientôt à Brocéliande. M^{lle} Gallo suit avec une paternelle sollicitude tes débuts dans la voie intéressante que tu veux suivre. Ton avenir est tout tracé, et notre chère Bretagne te gardera.

Quelle joie ce sera, pour le père de Jocelyne et pour moi, d'avoir nos enfants tout près de nous, occupés de la prospérité de cette terre, si riche de passé.

C'est à toi de vaincre les dernières résistances de celle que tu aimes; elle est si jeune encore, mon enfant, si sentimentale, si pure et si tendre. Trouve les mots qui achèveront de gagner son cœur...

Et, plus bas encore, Hélène ajoutait :

Tu ne peux trouver non plus de meilleur parti.

C'était le cri suprême de la sollicitude maternelle.

Comme Maurice entrait dans la cour de la métairie, il aperçut Gaud qui s'en revenait du

verger avec un panier tout rempli des pommes de l'arrière-saison.

Il courut vers elle pour le lui prendre des mains. Elle balbutia un merci confus, mais Maurice, tout à sa pensée, ne s'aperçut point de son émoi.

— Puis-je vous être utile à autre chose, mademoiselle Gaud ?

— Il y a encore des pommes à ramasser, et je crains de n'avoir pas fini avant le dîner; mais votre journée est faite et vous devez avoir besoin de vous reposer. Le labeur des champs est rude.

— Je ne fais que le surveiller, fit Maurice.

— Cependant, l'autre fois, vous avez conduit la charrue, et quand l'une de nos bêtes a été malade, la nuit, vous vous êtes levé plusieurs fois pour lui donner vos soins.

— Bah! un peu de pratique ne fait pas de mal aux membres, vous savez. Je ne rougis pas d'acquiescer quelque adresse de plus.

— Mon père vous approuverait, monsieur Maurice.

— Allons ramasser vos pommes, voulez-vous, ce serait dommage de laisser pourrir une aussi belle récolte.

Gaud accepta joyeusement. Maintenant, sa confusion s'était dissipée devant la franche simplicité du jeune Destray.

Ils s'en furent ensemble dans le verger. La lumière, imprégnant de tiédeur les fruits tout le jour, en avait dégagé le parfum qui flottait à présent dans l'air, aromatique et doux. Les sucres généreux du sol avaient jailli jusqu'aux faltes des branches dans les belles pulpes juteuses, et l'automne avait fait rougir les pommes, pareilles à des joues de brunes mordues par la brise.

Silencieusement, ils se mirent à remplir le panier qu'ils avaient rapporté dans le clos, et, tout en accomplissant machinalement sa besogne, Maurice se disait :

— J'irai dimanche à Brocéliande et je parlerai à Jocelyne.

Il évoquait le doux et gracieux visage de celle-ci, sa voix aux sonorités si justes et si nuancées qui avait tant de pouvoir sur lui.

— C'est vrai qu'elle m'est très nécessaire, songeait-il, et toujours je l'ai aimée. Elle est entrée dans ma vie depuis notre petite enfance. Qu'elle ne se doute pas surtout de mes folles parties à

Dinard, elle se méfierait de moi. Une fois marié, je ne serai plus aussi mondain, Pedro a beau dire, je ne sortirai qu'avec Jocelyne, elle sera ma sauvegarde et mon amie, ma compagne enfin, très charmante et très chère.

En relevant les yeux, il aperçut un restant d'azur entre deux rameaux, il pensa aux yeux de la jeune fille.

— Non, fit-il, ils sont plutôt profonds comme la mer. Au fait, il est difficile de définir leur couleur exacte...

Il ne restait plus une pomme au pied des arbres.

— Je crois que nous avons fini, murmura Gaud.

La voix de celle-ci tout à coup était devenue plus lasse. Maurice ne lui avait rien dit en l'aidant. Elle avait deviné que sa pensée était loin.

— Près de la demoiselle de Brocéliande, avait-elle songé.

Tout à coup, une tête surgit d'une haie. Les jeunes gens reconnurent Dodinel.

— J'aurais fait la besogne plus vite que vous, dit-il à Maurice en feignant de ne point le regarder. Il fallait m'appeler, mademoiselle Gaud.

— C'est vrai, dit-elle mélancoliquement.

Dodinel surprit l'ombre de tristesse qui s'était répandue sur le visage de M^{lle} Korrigon. Et comme Maurice, distraitement, s'en allait sans rien dire, il lui jeta à la dérobée un mauvais coup d'œil.

Puis soulevant avec une force qu'on n'eût pu soupçonner en lui, le panier rempli de fruits :

— Laissez-moi vous porter cela, Mademoiselle.

Il la regardait avec des yeux éloquents, beaux à force d'expression. Mais elle ne le vit pas, tant son cœur battait à grands coups sous son corsage de laine fine.

Brusquement, il lui semblait que dans le clos les arômes s'étaient évaporés pour laisser monter la froide humidité de la terre.

VII

— Monsieur Korrigon, vous êtes un chic éleveur ! s'exclama Pedro de la Rochebella en frappant sur l'épaule du régisseur-fermier.

• Voici les plus belles bêtes que j'aie jamais vues,

elles enfonceront toutes les autres au concours agricole. Vous savez, nous avons des cousins qui font de l'élevage en Argentine, je parie qu'ils n'arrivent pas à des résultats pareils.

M. Korrigon eut un bon rire. Sa face loyale respirait la satisfaction la plus vive et ses yeux pétillaient d'orgueil.

C'était vrai que personne dans la région ne pouvait rivaliser avec lui pour l'élevage.

Le jeune la Rochebella avait su ainsi, depuis quelque temps, attirer la sympathie confiante du Breton en le flattant avec habileté.

Le séjour de ses parents s'étant prolongé à Dinard dont le climat était favorable à la belle-sœur d'Hélène, Pedro ne manquait pas de venir chaque quinzaine, parfois davantage, voir son cousin et gagner l'amitié des Korrigon.

Seule, Gaud, pareille à Jocelyne, semblait se défier de l'Espagnol.

M. Korrigon était très fier d'avoir Maurice Destray à la ferme « si bien apparenté », disait-il souvent à sa femme, sans oser lui avouer l'espoir qui s'était mis à germer en lui : Maurice ou son cousin pouvait un jour s'éprendre de Gaud et l'épouser.

Le Breton tenait du comte de Penmarch le goût des alliances relevées. Il avait fait donner à sa fille une instruction soignée, afin qu'elle pût devenir justement la compagne d'un vrai monsieur et non d'un paysan fruste et simple.

M. Korrigon possédait d'ailleurs un solide fonds d'instruction primaire et d'excellentes façons d'honnête homme, ayant gardé cette civilité d'autrefois qui s'est maintenue en certains milieux dits « moyens », alors qu'elle s'effaçait peu à peu dans la société plus mondaine.

Il avait vu, avec un secret plaisir, l'ardeur que Maurice mettait à son ouvrage. Sans doute, il était au courant des relations d'amitié qui unissaient le jeune homme aux propriétaires de Brocéliande, mais le jeune Destray s'éprendrait plus aisément de celle qui était proche, au détriment de l'autre, et la grâce brune de Gaud saurait effacer le charme de la demoiselle du domaine.

Il ne manquait jamais d'ailleurs de dire devant les deux cousins que sa situation était des plus enviables. Si le comte de Penmarch continuait ainsi à mener à Paris une folle vie, lui, Korrigon,

se ferait fort d'acquérir l'exploitation et de s'en rendre un jour le maître.

Pedro l'écoutait toujours avec intérêt. Sans en avoir l'air, il posait des questions au Breton.

Sans doute, il n'était guère disposé, lui, le descendant d'une noble famille espagnole, à devenir l'époux d'une fille de fermier, si jolie fût-elle, mais Korrigon pouvait lui être utile par la suite.

Il lui vantait ses brillantes affaires financières, se posait en travailleur, en garçon sérieux. Et Maurice n'osait rien dire contre Pedro, étant lié par sa dette d'honneur et craignant que celui-ci ne parlât à son tour.

Chacune de ses visites à Brocéliande le rendait plus épris de Jocelyne. Cependant la jeune fille tardait à répondre aux aveux qu'il lui avait faits.

Ce jour-là, M. Korrigon, devant mener ses animaux à Rennes, passait une dernière fois leur inspection, et Pedro semblait y prendre, lui aussi, le plus vif intérêt.

Maurice et Pedro avaient projeté de faire ensemble une promenade aux environs, et comme la femme du régisseur avec sa fille étaient parties depuis le matin chez des parents de Quimper, afin d'y passer quelques jours, la ferme demeurerait sous la garde de Dodinel.

Les deux cousins assistèrent au départ du régisseur-fermier qui monta dans sa petite auto, tandis que les valets attachaient les bêtes derrière les carrioles qu'ils conduiraient jusqu'à Rennes, où M. Korrigon les attendrait à tel endroit désigné.

Après que les divers véhicules se furent éloignés sur la route, Pedro posa la main sur le bras de Maurice :

— Écoute, j'ai à te parler.

Le jeune Destray le regarda avec un peu d'inquiétude. Maintenant qu'il avait subi le joug de son cousin, il comprenait combien il lui serait difficile de s'en libérer. Les rêts de l'emprise s'étaient resserrés autour de lui depuis, surtout, la dernière dette qu'il avait contractée. C'est ainsi qu'au lieu de se rendre à Brocéliande il avait dû accepter la proposition de Pedro pour cette promenade projetée.

— Entrons dans la salle, répliqua le jeune Destray; le gars Dodinel est dans le verger, étendu sous un pommier en train de dormir.

Pedro, sans répondre, suivit son cousin.

— Voici, dit-il, lorsqu'ils furent dans la salle. Je suis gêné en ce moment, j'espérais ne pas devoir te réclamer tout de suite l'argent que je t'ai avancé pour nos parties de jeunesse, mais voici qu'il me les faut absolument. Ne peux-tu demander à M. Gallo ou à M. Korrigon de te les avancer ?

— Impossible, fit vivement le jeune Destray, à quoi songes-tu ; mais, si l'un et l'autre savaient que j'ai joué aussi follement, entraîné par toi, ils me retireraient leur confiance.

— Et le riche mariage serait dans l'eau. Voici ce que tu crains, ricana la Rochebella.

— J'aime Jocelyne sincèrement, riposta gravement Maurice, tu m'attribues une âme bien vile. Il est certain que je ne la mérite pas, mais je veux me rendre digne d'elle. J'ai juré de ne plus remettre les pieds dans ces lieux où l'on perd son honneur, en s'abandonnant à l'attrait dangereux du jeu. Tes amis ont de la fortune, ils peuvent se permettre de risquer de grosses sommes, mais ce n'est pas mon cas, ni le tien ; Pedro, tu as tort de les fréquenter, crois-moi.

— Vas-tu me prêcher, à présent ?... Si tu préfères la vie étroite, sans plaisirs, à l'existence mondaine, brillante, enivrante, libre à toi, mon petit. Tu n'es qu'un bourgeois et tu le resteras.

— Et toi tu représentes la race de ces oisifs qui dédaignent le travail, mais qui peuvent s'endetter sans scrupule de conscience. Les plaisirs dont tu parles sont à la portée du premier enrichi venu, tandis qu'il est des joies plus délicates, moins accessibles à tous, réclamant un goût plus élevé. Je commence seulement à les comprendre : satisfaction de remplir une tâche utile et noble, d'acquiescer chaque jour une connaissance nouvelle, de mieux pénétrer les secrets et l'âme de la nature enfin. Cette grande poésie, vivante, éternelle des sillons qu'on entr'ouvre avec le soc, ou des champs sur lesquels la main sème le blé, tu ne peux la sentir. Mais, peu à peu, elle s'infiltre en moi, elle me détourne des plaisirs creux et faciles, de tes dédains et de tes distractions frivoles.

— Ah ! ça, on t'a changé ici. Tu es mûr pour épouser une fille de paysan. Si M^{lle} Gallo refuse de te donner sa main, le père Korrigon serait peut-être bien aise de t'accorder la petite Gaud.

Maurice leva les épaules et ne répondit point.

— En attendant, reprit Pedro, il me faut ces

milliers de francs que je t'ai avancés, mon cher, sur parole seulement. Tu parles d'honneur, il est temps de me prouver que pour toi ce mot n'a pas un sens vide.

— Tu m'avais accordé un délai de plusieurs mois. J'avais l'intention d'économiser sur mes appointements ce que je te dois, mais voici que tu me prends au dépourvu.

« Il est inutile que je m'adresse à ma mère. Elle a juste de quoi vivre et n'a rien à vendre. A la mort de mon père, elle a dû se défaire des objets qu'il avait achetés en se ruinant peu à peu, afin de pouvoir achever de nous élever et ajouter à ses petites rentes.

« M. Gallo lui envoie sans cesse des fruits, du gibier, il a mille attentions délicates pour elle, mais il répugnerait à ma mère, comme à moi, de demander à M. Gallo une avance d'argent.

— Pourquoi? Est-ce que ta mère n'a pas donné son sang pour la mère de Jocelyne? Donnant, donnant.

— Tais-toi, fit vivement Maurice, qui rougit en pensant qu'il eût pu aussi, quelque temps auparavant, tenir un raisonnement presque semblable.

A présent, un sentiment sincère et vif avait pénétré dans son cœur. Il ne souhaitait plus qu'une chose : se faire aimer vraiment de sa compagne d'enfance, devenir digne d'elle.

— Le temps presse, reprit Pedro, il faut trouver une solution. J'ai reçu les confidences de Korrigon. Tu ignores peut-être l'endroit où il range l'argent courant du logis? Mais moi, je le connais.

— Cela ne m'intéresse pas, dit Maurice froidement.

— Tu comprends difficilement les choses, répliqua cyniquement Pedro. Dans la chambre du haut, M. Korrigon a déposé trois mille francs à peu près, disait-il l'autre jour à sa femme devant moi. Tu n'as qu'à me les donner, tu rendras cet argent peu à peu sur tes appointements.

— Tu me proposes de voler, s'exclama d'une voix sourde le jeune Destray, absolument stupéfait.

— Si je n'ai pas cet argent demain, je suis perdu, j'ai des dettes, moi aussi, et mes créanciers n'attendent pas. Je suis obligé de faire de même.

« On pensera qu'un chemineau a volé cet argent, voilà tout. Le père Korrigon est assez riche pour endurer cette perte.

— Mais c'est abominable, balbutia Maurice très pâle. Tu plaisantes, n'est-ce pas, ce n'est pas possible ?

— Non, je te donne le moyen de me tirer de là.

— Jamais ! dit avec force le jeune Destray en toisant Pedro avec dédain.

— Eh bien, je me passerai de toi ; c'est moi qui ferai le coup, puisque tu trembles. Il n'y a pas de danger qu'on nous soupçonne.

— Non, mais on accusera Dodinel.

— Lui non plus, il a toute la confiance. Les valets sont partis. Il passe aujourd'hui des gens sur la route, ce sont eux qu'on accusera.

— Des innocents, et tu pourrais supporter un tel remords ?

— Je pense d'abord à me sauver, tu te débrouilleras ensuite.

— Pedro !

— Je te dis qu'il n'y a pas autre chose à faire et je vais de ce pas...

Maurice se jeta devant son cousin qui s'apprêtait à escalader l'escalier, un mauvais sourire aux lèvres...

Mais l'Espagnol le repoussa. Maurice parvint à le saisir par les épaules, tout en répétant sourdement :

— Mais tu es fou, tu es fou...

Pedro réussit enfin à se dégager de l'étreinte de Maurice, puis il bondit sur les marches, suivi par l'autre, qui comprit pourtant que toute lutte serait vaine.

— Si tu tiens à laisser tes empreintes, ricana Pedro, aide-moi, ou alors laisse-moi faire, j'ai des gants.

Il ouvrit une porte, pénétra dans la chambre du régisseur et de sa femme.

Il avait entendu celui-ci parler de l'armoire à glace à propos de l'argent laissé là toujours... Tout de suite, elle lui apparut, en anjou, avec son honnête aspect, s'accordant bien avec le reste du mobilier Louis-Philippe. Il n'y avait pas de clef.

— Pedro, tu es un misérable...

Maurice, suffoqué, le regardait, n'osant même point pénétrer dans la pièce, redoutant à présent d'y laisser des empreintes de pas. L'Espagnol avait enfilé par-dessus ses souliers, de gros chaussons trouvés devant une chaise. Il tira son cou-

teau de poche, glissa la lame dans la fente de l'armoire et fit jouer la serrure d'une main habile.

— Quand j'étais enfant, c'était un de mes jeux favoris d'ouvrir des portes et des placards fermés, rien qu'avec un couteau, plaisanta-t-il d'une voix fausse et sourde.

Maurice, livide, le regardait avec des yeux d'épouvante sans pouvoir à présent proférer un seul mot.

Rapidement, Pedro venait d'aviser sous une pile de linge les billets convoités. Il les prit, les glissa dans son portefeuille et referma l'armoire.

— A présent, vite dehors, souffla-t-il, à moins que tu ne préfères rester ici...

Sans perdre la tête, il se baissa pour ramasser un petit tapis de laine rond qui s'étalait devant la cheminée et se mit à effacer les moindres traces que ses pas et ceux de son cousin avaient pu laisser sur le palier. Il en fit autant sur chacune des marches de l'escalier, après avoir fait passer Maurice devant lui.

Celui-ci, incapable de penser, agissait comme un somnambule, sous l'empire du plus terrible effroi.

Il n'avait pu, par la force, empêcher son cousin d'accomplir sa vilenie, allait-il le livrer à présent, appeler Dodinel.

Mais ce serait la honte, le déshonneur pour sa famille. M. Gallo lui refuserait Jocelyne, Jocelyne qu'il aimait maintenant d'un cœur un peu inquiet, ayant conscience de ne point la mériter et désirant cependant se hausser jusqu'à elle.

— Fuyons, dit Pedro d'un ton bref. Nos bicyclettes sont dehors, on croira que des chemineaux ont fait le coup. Dodinel dort toujours dans le verger. J'ai de la veine. Bah! au besoin j'avais une réponse prête. Je n'étais pas à court d'arguments. Jamais le père Korrigon, ce balourd breton, ne pourra accuser d'un vol le fils d'un marquis de la Rochebella, ni son cousin!

Maurice, horrifié, se demanda s'il devait obéir à l'ordre de celui qu'il méprisait à présent de toute sa conscience en révolte. Mais, s'il demeurait à la ferme, qu'advierait-il? Si Dodinel s'apercevait?... S'il était interrogé, que dirait-il?... Un grand affolement le prenait. Fuir, oui, il n'y avait pas autre chose à faire, maintenant qu'il avait été le témoin d'un pareil acte et que le voleur le touchait d'aussi près.

Il imita donc Pedro, qui, sautant sur sa bicyclette, s'empressait de sortir sans bruit de la cour...

Peu d'instants après, tous deux filaient dans la direction qu'ils avaient arrêtée pour leur promenade.

.....

Les yeux hagards, Dodinel était revenu dans le verger. Ce qu'il venait de voir dépassait tellement les limites du possible, qu'il se croyait en proie à un cauchemar ou bien hanté par un mauvais génie.

Il se laissa tomber sous le pommier qu'il avait quitté un quart d'heure auparavant, et ses yeux vacillèrent, tandis que ses mâchoires se mettaient à claquer de peur.

Qu'allait-il faire... ? Sa voix s'arrêtait dans son gosier... Il se sentait un froid mortel dans les membres. Il passa la main sur son front, essayant de rassembler ses pensées, de se faire une idée plus nette de la vision qu'il venait d'avoir.

— Sainte Anne, murmura-t-il, sainte Anne... suis-je fou ou non.

Tout à l'heure, il était revenu vers la maison afin de chercher un livre que M. Korrigon avait mis à sa disposition, lorsqu'un bruit de voix l'avait arrêté...

Il avait alors entendu nettement M. Destray prononcer ces mots :

— C'est épouvantable, Pedro, ce que tu as fait...

Et l'Espagnol répondre :

— Il faut fuir à présent, si nous ne voulons pas être pris... Dodinel était demeuré immobilisé derrière le mur de la ferme... Le bruit du dialogue s'était élevé plus haut... Avec une indicible surprise, l'infirmier avait alors compris que les deux cousins venaient de commettre un vol dans la maison même. Cependant, le jeune Destray semblait avoir voulu s'y opposer, Pedro de la Rochembella avait fait le coup, le fils du comte espagnol !

Anéanti, Dodinel s'était cru, tout d'abord, sous l'empire d'une hallucination, puis, épouvanté, il s'était demandé s'il devait sortir de sa cachette, bondir sur les misérables. Mais il n'était pas de taille à lutter contre Pedro. Celui-ci avait tout pour lui, l'agilité et l'audace, l'assurance de son nom et de son rang.

L'infirme aurait beau les trahir, on ne le croirait point, on l'accuserait peut-être et ce serait terrible. Gaud qu'il aimait serait à jamais perdue pour lui, Gaud que l'autre convoitait peut-être...

Il avait entendu les deux jeunes gens s'éloigner alors sur la route, et, lentement, la tête bourdonnante, il était revenu vers le verger.

Échapper à toute accusation, voilà ce qui importait maintenant. Mieux valait feindre de n'avoir rien vu, d'avoir dormi et lu sous le pommier une partie de l'après-midi jusqu'au retour des Korrigon.

On accuserait des gens de passage, à moins qu'un indice n'allât révéler les vrais auteurs du vol. Mais lui ne déposerait point, il redoutait tellement que cela ne se retournât contre lui.

Pendant des heures, l'infirme était demeuré sous le pommier, attendant avec une mortelle angoisse le retour de M. Korrigon. Il jouerait celui qui n'a rien vu, rien entendu; il feindrait l'ébahissement, la colère, la révolte.

Il avait la confiance de tous, on le croirait. N'était-il pas né à la ferme? Son père avait travaillé pour les parents du régisseur. Il était un peu de la famille; il avait joué, étant petit, avec Gaud, et son amour pour elle remontait à très longtemps.

Les secondes passaient, effroyablement lourdes pour lui, il sentait se rapprocher d'instant en instant la minute angoissante du retour.

Il eut lieu à la nuit. Il bénit les ténèbres qui dérobaient la pâleur de son visage.

Ayant entendu la trompe de l'auto, il fit un grand signe de croix pour affermir son courage, puis il s'en fût au-devant du cultivateur.

Celui-ci eut une exclamation de joie en descendant de la voiture. Puis, avec force, serrant la main de Dodelin :

— Quelle journée, mon cher, un triomphe! Un peu plus, on menait les bêtes en cortège à travers la ville. Il n'y en a pas de semblables dans tout le département, dans toute la Bretagne, peut-être même dans toute la France. J'aurai sûrement cette fois le mérite agricole, si difficile à décrocher. Le préfet m'a félicité. Il me présentera la prochaine fois au ministre de l'Agriculture qui doit venir le voir, c'est son ami. Il m'a dit : « Vous devriez vous proposer comme conseiller général, puis en-

suite député. La France n'a pas besoin de gens à parlotte creuse, mais de représentants capables d'augmenter sa production, de l'amplifier, de défendre sa vie économique.

« Si ma femme et ma fille avaient été là ! Non, mais me vois-tu député un jour, Dodinel !

— Monsieur Korrigon, je suis bien ému...

Sa voix tremblait.

— Tu es un brave petit, c'est bien, tu partages ma joie, ton père aurait eu de l'émotion aussi. Une journée pareille, je ne la donnerais pas pour deux mille, trois mille, cinq mille francs !...

Tandis que Dodinel s'empressait maintenant autour de l'auto, le régisseur traversant la cour s'en fut jusqu'à la maison, tout en fredonnant des airs de Botrel.

Les minutes qui suivirent furent torturantes pour l'infirmes. Il suivait en pensée le régisseur, tout en accomplissant machinalement sa besogne autour de la voiture.

— Le voici qui monte l'escalier... Il s'en va vers la chambre... que voit-il...

Ses dents se mirent à claquer. Il refit un signe de croix en invoquant sainte Anne, afin de reprendre du sang-froid.

Soudain, une des fenêtres de la ferme s'ouvrit avec fracas. Un cri formidable retentit dans la cour. De nouveau, Dodinel bénit l'ombre dissimulatrice de son angoisse innocente.

Un juron, puis deux, puis trois jaillirent à travers le soir tout à fait tombé. Puis, cette exclamation :

— Dodinel !

— Monsieur Korrigon.

— Sais-tu ce qui est arrivé ?...

Les mots s'étranglaient dans la gorge du régisseur.

L'infirmes n'eut pas le temps de répondre, l'autre continua :

— On m'a volé ! Trois mille francs, en beaux et bons billets, pendant que j'étais à Rennes. Tu n'as donc rien entendu ?

— Rien ! s'écria Dodinel suffoqué.

— Hein ! ça te remue comme moi. Personne n'est venu ici après le départ de ces messieurs ?

— Personne à ma connaissance.

— Non, mais il a dû passer pas mal de monde... Il y a tant de bandits, de misérables, de canailles

qu'on ne connaît pas. On a ouvert mon armoire, on a pris l'argent que j'avais mis là.

— C'est épouvantable! murmura l'infirmière. Et dire que j'étais dans le verger. Je ne l'ai pas quitté de la journée. J'ai dormi, j'ai lu.

— Et pendant ce temps il a fait le coup, le voleur.

— Monsieur Korrigon, vous n'allez pas me soupçonner, n'est-ce pas...

— Es-tu fou? Je te répète que je vois la chose très clairement. Des trainards, des rôdeurs. On parle sans cesse de cela dans les journaux.

« Et moi qui disais tout à l'heure que je ne donnerais pas ma journée pour des milliers de francs, je ne croyais pas si bien dire!

« On fera une enquête, je déposerai une plainte, la justice va s'en mêler. On va venir ici, ce sera ennuyeux comme tout, j'aime si peu qu'on se mêle de mes affaires. Cependant il faut que la justice suive son cours... Enfin, je réfléchirai à ça. Ma femme avait raison. Je n'aurais pas dû laisser cette somme là. Il est vrai que je l'ai bien rattrapée aujourd'hui. Mais enfin, quel retour! Cela vous jette une douche d'eau froide. Monte voir cela. Et pas de désordre, tu sais, on a été droit à l'armoire. Dame, c'est ce qui peut tenter un voleur. Monte, Dodinel.

— Monsieur Korrigon, je n'ai plus de jambes.

— Il y a de quoi. Eh bien, ne monte pas. Ah! quel retour, quel retour!

La fenêtre se referma avec fracas.

L'infirmière respira plus largement. Maintenant qu'il s'était engagé dans la voie du silence, il se sentait plus fort.

Un télégramme vint ajouter encore à l'émoi de M. Korrigon le lendemain.

Comme il s'étonnait de ne pas voir Maurice Destray, il apprit par le bleu que le jeune homme avait fait une chute en bicyclette. Il s'était cassé la jambe, et son cousin l'avait fait transporter à Saint-Malo chez sa mère. Celle-ci avait immédiatement prévenu le cultivateur.

— Tous les malheurs à la fois! s'écria ce dernier. Il ne manquait plus que cela.

Dodinel songea :

— C'est un mensonge qu'ils ont conté à M. Korrigon.

Mais il dut bien se rendre à l'évidence. Le jeune

Destray, au cours de sa promenade, était en effet tombé en voulant éviter une auto qui arrivait sur lui et s'était bel et bien fêlé un des os de la jambe.

Il avait presque béni intérieurement son accident. Ainsi, il ne reparaitrait pas à la ferme avant quelque temps, il n'aurait pas besoin de donner des explications sur le vol.

M. Korrigon, après avoir déposé sa plainte, commença bientôt à s'en repentir. A chaque instant, il était dérangé par les gendarmes. Il fallait aller chercher Dodinel toujours occupé, afin d'obtenir des renseignements sur la fameuse et infortunée journée. Il répondait invariablement :

— J'étais dans le verger, je n'ai rien entendu.

A la fin, M. Korrigon demanda qu'on arrêtât l'enquête. Cela aurait fini par déranger le travail et le cours paisible et heureux de ses pensées.

Il se voyait déjà conseiller d'arrondissement, député; il n'en était pas à quelques mille francs près et désirait, avant tout, ménager sa tranquillité, afin de poursuivre ses essais d'élevage et ses ambitions politiques.

VIII

Dodinel profita de son premier dimanche libre pour aller voir le bûcheron Serge. Depuis que celui-ci l'avait défendu contre un des forestiers, il gardait au Russe une profonde reconnaissance, qui se traduisait en attachement dévoué.

Il trouva le bûcheron dans sa cabane. Il faisait un temps gris d'automne. La forêt se dépoillait lentement des trophées de feuillage dont l'été l'avait parée. Elle offrait à présent l'embrasement de ses tons qui flambaient dans une apothéose dernière, et, chaque jour, c'était une chute nouvelle de rameaux et de feuilles sous l'âpre vent qui commençait à s'élever, annonciateur de l'hiver.

Serge devenait de plus en plus épris d'elle. Il aimait ses solitudes profondes qui lui avaient versé la paix. Il était tout imprégné maintenant de ses légendes, il connaissait ses arômes et ses bruits, les cris de ses oiseaux; il en démêlait le sens presque humain; il se sentait tout proche du sol,

plus farouche que jamais, plus éloigné du monde et de son propre passé.

Parfois, il apercevait la fée Viviane : Jocelyne. Elle savait qu'il avait dompté ses violences pour lui plaire et elle ne manquait pas de lui adresser un sourire amical lorsqu'elle le rencontrait, grave et hautain, avec sa hache sur l'épaule.

Les autres forestiers s'étaient mis à entourer Serge de plus de respect. Il devenait chaque jour davantage le roi de la clairière.

Les coupes étaient terminées, mais il restait bien des travaux à faire. Il donnait des avis qui devenaient des ordres, il suggérait des idées pour reboiser certains lieux. M. Gallo lui avait remis la direction de tout ce qui regardait la partie forestière lui appartenant jusqu'à la lisière des biens de l'Etat.

Serge eut un regard bienveillant pour l'infirme auquel il en imposait beaucoup, mais le visage bouleversé de Dodinel le frappant aussitôt :

— Qu'as-tu ? dit-il.

L'infirme jeta des regards anxieux autour de lui.

— Il se passe des choses graves à la ferme. Il faut que je vous les conte, rien qu'à vous, parce qu'autrement ce serait épouvantable pour moi.

Serge le pria de s'asseoir dans la cabane :

— Nous serons mieux pour que tu me fasses tes confidences. Aie confiance en moi, parle...

Dodinel réfléchit un long moment. Son visage souffreteux se contracta. Il évoqua Gaud, soucieuse et triste depuis l'accident survenu à Maurice Destray. Était-il donc possible qu'elle se soit mise à l'aimer à ce point, elle si raisonnable et si sage.

— On a volé chez les Korrigon, murmura-t-il, d'une voix rauque et je connais les voleurs. Mais je n'ai pu rien dire, on m'aurait soupçonné. Seulement, cela m'étouffait, il fallait que je le crie à quelqu'un.

Il fit alors à Serge, absolument stupéfait, le récit de la scène dont il avait été le témoin ; mais, au lieu de décharger Maurice, il le montra complice de son cousin, faisant avec lui le coup.

— M. Korrigon en a assez des enquêtes, conclut-il, il a fini par chasser les gendarmes de chez lui, il est convaincu qu'un truand de la route a opéré le cambriolage et qu'on ne pourra le retrouver.

Les deux complices doivent respirer, mais j'ai voulu tout vous dire; leurs noms les couvrent, tandis qu'un pauvre diable comme moi serait bien vite accusé.

— Tu as bien fait de garder le silence, en effet, fit le Russe après avoir réfléchi quelques instants. Les soupçons seraient retombés certainement sur toi et comment aurais-tu pu te défendre? On t'aurait accusé d'avoir enfoui l'argent dérobé dans la terre, que sais-je, tandis que jamais la moindre méfiance n'effleurera les véritables voleurs.

— Je suis moins malheureux depuis que je vous ai confié tout cela, monsieur Serge, reprit Dodinel en hochant la tête. Justice ne pourra se faire, mais qui sait si vous ne trouverez pas le moyen de les faire prendre un jour. Oh! ce Maurice Destray, je le hais, voyez-vous, parce qu'il est joli garçon; les filles le regardent avec complaisance, et moi je dois ronger ma peine en vain.

— Tu souffres? demanda le Russe avec intérêt en posant la main sur l'épaule de l'infirm.

— Oui, fit sourdement celui-ci.

— Souffrir, c'est toute la vie, murmura Serge. Je m'y connais en souffrance. J'ai vu mettre à mort devant moi tous les miens, ceux que j'adorais. Je les ai vus torturer sans pouvoir leur porter secours. J'ai cru mourir de souffrance, mais on ne meurt pas. Dodinel, on revit malgré tout, pour souffrir encore à certaines heures.

« Les méchants nous rendraient méchants, révoltés. Mais je crois à une justice immanente, oui, j'y crois à présent...

Il s'arrêta. L'image de Jocelyne venait de surgir devant ses yeux. Il croyait entendre la voix de la jeune fille, ses limpides paroles :

— Il faut être bon, Dieu le veut. Il faut aimer nos frères, c'est si doux, c'est si bon de se faire aimer.

Au moment où il allait devenir une brute, où il allait s'abandonner aux instincts de cruauté que la souffrance avait déchaînés en lui, voici qu'elle était venue l'apaiser. Et lui, que rien n'avait pu dompter, s'était soumis à sa grâce éloquente, à sa fragilité; il avait vu en elle l'âme de la nature, la poésie du sol celtique, la fée enchanteresse et douce aux innocents sortilèges.

— La justice, fit Dodinel d'une voix rauque, je n'y crois plus, moi. Je hais l'humanité, le sort qui

m'a fait tel que je suis, avec un cœur d'amant et un corps de sot.

— Pauvre enfant, murmura Serge en caressant d'une main attendrie la tête hirsute soulevée par des sanglots.

Mais, brusquement, l'infirmes essuya ses larmes.

— Je vous en ai dit assez. Maintenant, il me faut retourner là-bas. M^{me} Korrignon et M^{lle} Gaud ont été « le » voir à Saint-Malo. Il a eu un accident de bicyclette et sa mère le soigne. Il a une mère, il a trop de chance, le scélérat. Je le hais, je vous dis, je le hais.

— Il ne faut haïr personne. Va, retourne là-bas, Dodinel, efforce-toi de mettre du calme dans tes pensées.

L'infirmes le quitta sans répondre. Demeuré seul, le Russe se mit à réfléchir.

N'avait-il pas entendu vaguement parler, par les forestiers, de fiançailles prochaines entre M^{lle} Gallo et Maurice Destray? Si Dodinel avait dit vrai, Jocelyne ne devait-elle pas être avertie?

Mais de quel droit le bûcheron Serge l'adjurerait-il de renoncer au jeune homme indigne d'elle?

— Je ne suis qu'un ouvrier, un manœuvre pour elle, songea-t-il, elle ignore ma vraie personnalité.

Son ancienne fierté se réveillait. Il lui déplaisait brusquement de passer vis-à-vis de Jocelyne pour un homme de basse condition. Et cependant n'avait-il pas eu le désir, en entrant dans l'exploitation Gallo, de demeurer tout à fait obscur, oublié du monde et ne demandant que la paix?

— On me croit mort; le prince Serge Novarov est mort, dit-il tout haut.

Il s'étonna du son de sa voix. Elle était moins assurée que de coutume. Quel trouble venait de le prendre tout à coup.

Jocelyne, la fée Viviane, était passée sur son chemin, et lui, l'enchanteur mystérieux, venu des contrées lointaines, voici qu'il avait subi l'ascendant impérieux et doux de la jeune fille.

La délivrer de Maurice Destray, la soustraire à ce promis futur, n'était-ce pas à présent sa tâche? Elle s'imposait à lui, il lui livrerait au besoin le secret de son nom et de sa naissance pour se faire écouter par elle. Mais le croirait-elle? Le prince Serge Novarov était mort là-bas, disait-on, durant la grande tourmente révolutionnaire de Russie. Quelles preuves avait-il de sa naissance? Quelques

papiers, des photographies, des lettres du tsar son parent et des grands-ducs, c'était tout.

A présent il avait hâte de la voir. Mais où ? Elle se rendait souvent, le matin, à la chapelle proche de la forêt. C'était là qu'il irait la rejoindre.

Le lendemain, de bonne heure, il se mit en route. Le temps était redevenu clair. Il se rendait, au-devant de Jocelyne, avec une allégresse de la vingtième année. Il était pressé de la défendre contre le danger qui rôdait autour d'elle. Il la savait sensible à la pitié, il redoutait qu'elle ne se laissât aller à promettre sa main à Maurice Des-tray en allant voir le blessé à Saint-Malo.

Peut-être l'avait-elle fait déjà ! Une grande révolte grondait dans le cœur de Serge. L'écouterait-elle, le croirait-elle ?

Il sentait son assurance tomber en approchant de la chapelle. Serait-elle seule ? pourrait-il, oserait-il l'aborder ?

Arrivé devant l'étroit sanctuaire dédié à l'un des saints de la région, il en poussa la porte, le cœur battant.

Et brusquement il l'aperçut agenouillée dans sa cape brune, la tête un peu relevée sous le rayon qui tombait d'un naïf vitrail.

Ce n'était plus la fée Viviane, la promeneuse des bois, la demoiselle de Brocéliande, elle avait l'air d'une enfant avec ses beaux cheveux en couronne débordant du petit feutre qui la coiffait.

Il fut tout attendri par cette vision. Il n'avait jamais rien vu d'aussi joli que cette jeune fille descendant des druidesses anciennes, d'une âme si droite et si claire, sœur des sources et des ciels d'été, des frais aubiers et des fleurs, sœur des saisons et filleule des chênes.

Alors, lui qui n'avait jamais prié, lui qui, par dilettantisme autrefois, avait versé dans le nihilisme ou les croyances les plus païennes, courba sa haute taille devant le saint de bois aux mains étendues miséricordieusement et l'enfant en oraison qui lui avait montré sa route.

Ayant achevé sa prière, Jocelyne se releva ; puis, se retournant, elle aperçut Serge, le bûcheron, debout à quelques pas d'elle.

Une émotion heureuse colora le visage de la jeune fille. On lui avait dit que le Russe ne croyait à rien : l'avait-elle amené à espérer en un Dieu secourable ?

Elle s'avança vers lui :

— Comme j'ai de la joie à vous voir ici, monsieur Serge.

Elle levait vers lui son confiant visage, ses yeux purs. Il sentit son cœur battre plus fort.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant très bas, j'ai besoin de vous voir quelques instants.

Elle le regarda avec étonnement. Il parlait d'une voix changée. Ses façons s'étaient transformées, elle ne pouvait en croire ses yeux, en découvrant dans l'être farouche et sauvage, qu'elle avait aperçu quelquefois, un civilisé aux gestes élégants, remplis d'aisance.

— Sortons, répliqua-t-elle, un peu interloquée.

Le lieu n'était pas tout à fait désert, sans quoi jamais M. Gallo n'eût consenti à la laisser aller seule jusqu'à la chapelle. Des maisons s'élevaient plus loin. Les gens connaissaient Jocelyne, amie des simples et des pauvres, et ne pouvaient s'étonner de la voir en conversation avec l'un des forestiers, sachant quelle bonté et quelle sollicitude elle témoignait à tous et de quel respect on l'entourait.

Mais, à cette heure, il n'y avait personne sur le chemin et les gens venaient aux travaux du ménage à l'intérieur des logis.

Jocelyne fit quelques pas dans le sentier, Serge la suivit.

— Mademoiselle, murmura-t-il, je veux confier mon secret à votre honneur. C'est pourquoi je suis venu vous trouver ce matin.

— Vous avez un secret, dit-elle, surprise.

— Oui. Mon vrai nom, je l'ai caché à monsieur votre père, et, si je sors un instant de la tombe où le monde entier m'a enseveli, c'est uniquement afin de vous être utile.

Elle le regarda, stupéfaite cette fois.

— Ne me croyez pas fou, reprit Serge d'une voix grave avec un triste sourire, j'ai beaucoup souffert et mieux eût valu que je meure là-bas, dans mon pays, avec les miens. Mais le destin ne l'a pas voulu.

— Dieu, rectifia la jeune fille, plus émue qu'elle ne voulait le paraître.

Ils firent quelques pas encore, puis il reprit :

— Le prince Serge Novaros n'est pas mort. Il a vu périr sa famille sous ses yeux, enchaîné par les misérables qui auraient voulu le tuer à son tour.

Mais un d'eux le délivra, lui permit de s'enfuir jusqu'en France. Le prince Novarof, c'est moi.

Jocelyne fit un mouvement de surprise.

— Il me fallait vivre, travailler, continua-t-il. Le monde me faisait horreur. La neurasthénie la plus affreuse s'était emparée de moi. Vingt fois, ma main s'est armée d'un revolver, puis je laissai retomber l'arme, poussé par une force invincible qui me retenait au bord de l'abîme.

« Me croyez-vous, Mademoiselle ? Tout ceci doit vous sembler un roman si sombre et si prodigieux.

— Je vous crois, dit-elle lentement après un long silence.

— Merci. J'ai lu dans un journal l'annonce de M. Gallo. Je suis venu m'offrir. Il m'a embauché. Jadis, sur mes terres, je me suis amusé à prendre la hache de mes gens pour abattre des arbres. Mon corps assoupli par tous les sports avait conservé sa force musculaire. Vous avez vu que j'étais digne de mon ouvrage. Les jours ont passé. La vie simple que j'ai menée ici, la paix des bois m'ont rendu un peu de calme et d'oubli. Je n'étais plus que Serge le bûcheron, Serge le révolté, lorsqu'on le traitait de bolcheviste infâme, quand un fait s'est produit...

Il s'arrêta, puis reprit au bout d'une seconde de silence :

— Pour vous le faire connaître, il me fallait reprendre mon vrai rang.

— Un fait, quel fait, demanda vivement Jocelyne.

— J'ai peur de vous peiner, et cela m'arrête. Ai-je raison ? Mais ma conscience me commande de tout vous dire.

« Mademoiselle, est-il vrai que vous soyez fiancée à M. Maurice Destray, comme les forestiers me l'assurent ?

— Qu'en savent-ils ? Non, je n'ai encore promis ma main à personne. Je suis libre et maîtresse de ma destinée.

Un profond soupir souleva la poitrine de Serge.

— Il ne faut pas l'aimer, dit-il sourdement, il ne vous mérite pas.

— Qu'en savez-vous, Monsieur...

Elle hésitait. S'il était vraiment le prince Novarof, il avait droit à son titre, mais cette révélation venait d'être si foudroyante qu'elle en demeurait atterrée,

— Je sais, reprit-il, ce qui vient de se passer au domaine du comte de Penmarch...

Et, doucement, avec des ménagements, il lui fit part de tout ce que Dodinel lui avait raconté.

Jocelyne avait pâli dès les premiers mots. L'infirme pouvait avoir menti. Qui prouvait la véracité de ses paroles? Il devait être jaloux des jeunes gens. Elle frémissait d'indignation.

— Dodinel est incapable d'un tel mensonge, reprit Serge, il doit y avoir bien de la vérité dans ce qu'il m'a dit. En tout cas, ce jeune homme n'a rien fait pour mériter votre amour...

Il s'interrompit brusquement. Elle le regarda avec surprise.

— Pardonnez-moi, fit-il, j'oublie qu'il y a quelques instants encore vous me preniez pour un homme de basse condition, je me permets à présent de vous parler en ami.

« C'est que je vous dois tant de gratitude, Mademoiselle. J'étais venu ici haineux, amer, révolté, capable de crimes peut-être, oui, j'avais envie de me laisser aller aux pires brutalités, pour me venger de l'humanité et du sort. Une bête sauvage grondait en moi. Et voici que vous êtes venue vers moi, j'ai senti votre regard de pitié. Vous avez fait luire dans mon âme un rayon d'espoir, de vie meilleure. J'ai doublement aimé ma tâche saine et libre au grand air. Votre domaine, qui me rappelait le mien, à jamais perdu là-bas...

— Qu'en savez-vous, Dieu seul tient entre ses mains la destinée des empires.

— Je n'ai plus d'affections dans mon pays, rien ne me rappelle sur cette terre d'effroi, de désolation et de douleur, où l'horreur règne toujours. L'exil m'est devenu doux depuis que vous m'avez parlé.

— C'est vrai? murmura-t-elle, émue jusqu'au fond de l'âme.

— J'ai aimé mes frères plus humbles, je m'efforce de développer en eux l'intelligence, les forces nobles de leur être. Tout cela est votre œuvre, je vous dois la vie et le goût de la vie, ce qui est bien davantage encore.

« Aussi, voudrais-je devenir votre serviteur, votre chevalier le plus dévoué; votre cœur est libre, je ne suis pas venu trop tard pour vous avertir de vous méfier de celui auquel vous alliez peut-être

confier votre existence. Réfléchissez, Mademoiselle, réfléchissez à tout cela.

— Me permettez-vous de dire à mon père votre nom véritable ?

Il hésita quelques instants, puis enfin :

— Oui, dit-il, mais à une condition, c'est qu'il me laissera mener mon existence forestière comme auparavant. J'ai juré de ne point remettre les pieds dans le monde, à moins d'une circonstance absolument nécessaire.

« J'ai pu sauver des papiers, des parchemins et des portraits qui prouveront à M. Gallo que je ne lui mens pas. Mais surtout ne révélez à personne ce que Dodinel m'a confié, c'est une chose trop grave; on pourrait l'accuser de calomnier M. de la Rochebella et son cousin. Cela lui attirerait des ennuis.

— Et quelle peine pour M^{me} Destray, elle à laquelle nous devons tant de reconnaissance! Ma pauvre maman n'a pas vécu, je viens ici souvent prier pour elle, mais nous n'oublions pas que la mère de Maurice a tout tenté pour la sauver.

« A bientôt, ajouta Jocelyne en tendant sa main à Serge, une petite main qui tremblait d'émotion, à bientôt, prince...

Elle avait prononcé ce dernier mot très bas, très vite, mais pleine de confiance pourtant. Serge ne pouvait lui avoir menti.

Tandis qu'elle s'éloignait, il la regarda et, tout à coup, il se mit à penser :

— Est-ce que je l'aime, c'est impossible, je suis fou... Un exilé, un misérable comme moi, un dépossédé de tout. Elle, la riche héritière de Brocéliande, la filleule des fées et des génies... Allons, je suis fou, je crois revivre sur une autre planète, au temps de l'âge d'or. Vais-je souffrir encore, vais-je souffrir...

Tandis qu'il s'abîmait ainsi en ses troublantes réflexions, la jeune fille avait poursuivi son chemin, très occupée, elle aussi, à mettre de l'ordre dans ses bourdonnantes pensées.

— C'est donc pourquoi je le trouvais si différent des autres, se disait-elle. Il avait beau jouer la comédie, il ne parvenait pas à dissimuler son éducation. Sa brusquerie n'empêchait pas qu'il ne me saluât avec respect; ses intonations, malgré sa rudesse, avaient un charme qui ne m'échappait pas. Père ne comprenait rien à cette personnalité étrange.

« Il dit qu'il a souffert, qu'il a perdu les siens et qu'ici il a retrouvé la paix et l'espoir.

Son cœur compatissant éprouvait de la douceur à cette pensée. Mais aussitôt le récit de Dodinel, rapporté par Serge, venait interrompre son élan de joie :

— Est-ce possible : Pedro de la Rochebella un voleur, et Maurice qui aurait trempé dans cela ! Ce pauvre Korrigon ne se doute de rien, M^{me} Destray non plus. Qu'elle ne sache pas, qu'elle ignore toujours, M. Novarof a raison. C'est épouvantable...

Quelques jours auparavant, elle s'était rendue à Saint-Malo pour voir le jeune homme. Il lui avait paru triste, préoccupé.

— Il redoute sans doute de hoster, s'était-elle dit. Mais les docteurs avaient donné le meilleur espoir. Il ne resterait aucune trace de la fracture. Elle l'avait répété à Maurice.

A dessein cependant elle avait écourté sa visite, ne voulant pas lui donner la réponse qu'il souhaitait et qu'il n'avait pas sollicitée cette fois.

— Il n'a pas osé sans doute, pensa-t-elle. Cela serait-il donc vrai ?...

Elle arrivait au château.

— Père sera joliment surpris quand je lui dirai le véritable nom du bûcheron Serge. Sa voix était si sincère que je l'ai cru tout de suite. Il ne doit pas être vieux, mais il a souffert. Ce que les journaux ont raconté est horrible. Dire qu'il a vécu ce drame. C'est un miracle qu'il ait pu s'échapper.

Sitôt rentrée, elle monta jusqu'au bureau-bibliothèque de M. Gallo. Il avait réuni dans cette pièce diverses curiosités du pays, avec les ouvrages des meilleurs auteurs.

Sa fille le surprit au milieu d'une lecture qui paraissait fort intéressante, car il n'entendit pas Jocelyne entrer.

— Père, écoutez-moi. J'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

M. Gallo l'interrogea du regard. La pensée que Jocelyne avait pris une décision, quant à son projet de mariage avec Maurice, l'effleura. Depuis plusieurs semaines déjà, cette idée le rendait fort soucieux. Le jeune homme était-il digne de recevoir un tel trésor, de devenir le protecteur de cette jeune existence. Depuis quelque temps, M. Gallo se sentait vieillir. La mort de sa chère Monique

avait ébranlé sa santé, sa vitalité morale. Et souvent, au cours de ses lectures, il se mettait à réfléchir à l'avenir de son enfant. C'est ainsi que Jocelyne l'avait surpris.

La jeune fille reprit :

— Le bûcheron Serge ne vous a pas donné son nom véritable. Nous avions raison, père, de nous étonner de ses façons parfois recherchées, de son élégance naturelle en dépit de son modeste labeur, de sa distinction enfin. Il est en mesure de vous prouver sa personnalité réelle, authentique. Le chef de l'exploitation et des équipes forestières est le prince Serge Novarof, le malheureux prince dont les journaux du monde entier ont plusieurs fois relaté la mort, qui a vu mourir tous les siens dans les plus affreuses tortures et qui réussit à s'échapper de Russie, grâce à la complicité d'un de ses bourreaux atteint de remords.

— Que me racontes-tu là ? s'écria M. Gallo en se levant.

— La vérité, père, cet homme ne ment pas, ses yeux brillaient de loyauté et d'assurance fière. Il m'est reconnaissant de l'avoir ramené à des sentiments plus doux, de lui avoir parlé de Dieu, il a cru qu'il ne devait pas plus longtemps nous taire sa véritable histoire.

— Mais c'est inouï, romanesque en diable ; il a des papiers, j'espère, pour affirmer ce qu'il avance là ; que compte-t-il faire ?

— Il vous montrera ses parchemins, des lettres, des papiers de famille, des portraits. Il tient à garder son emploi malgré tout, cette vie au grand air lui plaît. Il ne méprise pas le travail manuel. Et puis, dépouillé de tous ses biens, il lui faut bien gagner sa vie.

— Il faut qu'il vienne immédiatement ici, s'écria vivement M. Gallo. S'il est vrai qu'il est le prince Novarof, un des membres les plus connus et les plus regrettés de la société russe, il ne peut demeurer simple bûcheron. Sa place est ici en attendant qu'il reprenne son rang dans le monde. Il ne sera pas dit qu'à Brocéliande on n'a pas eu d'égard pour l'infortune. Je déplore de n'avoir rien su jusqu'ici.

— Il n'acceptera point, père, il est attaché à sa cabane, c'est un original et un mystique à sa façon, fit rêveusement Jocelyne. C'est une âme bi-

zarre, nous l'avions bien jugée, mais capable de courage, d'audace.

— C'est exact. Je vais donner l'ordre qu'on le prévienne de venir me trouver, nous parlerons. Le prince Serge Novarof... Mais c'est vrai... les traits, les yeux... Cela ne m'avait pas frappé tout d'abord. J'avais vu son portrait dans les journaux cependant. Il était bien connu dans les salons. Il devait être fêté, recherché dans le grand monde de Pétersbourg et de Paris. Quelle destinée de venir échouer ici ! Cette forêt de l'aimpont demeurera donc toujours un lieu de légende et de mystère !

— L'enchanteur Merlin, songea Jocelyne, et, tout bas, elle se rappela ce qu'il est dit dans l'ancien fabliau : « Il avait le pouvoir de prendre telle semblance qui lui plût »...

IX

M. Gallo et Jocelyne, assis l'un en face de l'autre dans le salon de Brocéliande, attendaient avec une curieuse impatience l'arrivée du prince Novarof.

M. Gallo, après une entrevue avec celui-ci, quelques jours auparavant, avait acquis la certitude que le bûcheron Serge avait dit vrai en révélant sa personnalité à la jeune fille.

M. Gallo était un Breton finement érudit, il lui avait suffi d'examiner les documents soumis à lui par l'exilé pour reconnaître qu'il se trouvait bien en présence d'un des membres les plus en vue de l'ancienne société russe. Le prince s'était, de plus, héroïquement battu pendant la guerre avec les siens.

Le père de Jocelyne avait longuement insisté pour que celui qu'il avait accueilli quelques semaines auparavant en qualité de manœuvre forestier reprît sa place et qu'il acceptât l'hospitalité au manoir. Mais Serge, quoique touché par cette offre, avait cru devoir la décliner.

— La vie simple et fruste des bois me plaît après ces atroces tourmentes ; l'obscurité, c'est tout ce que je cherche, avait-il répondu. Les hommes avec lesquels je me trouve en contact se révèlent chaque jour davantage à moi, et je comprends combien

sont vaines parfois les inégalités sociales, quelle poésie hante l'âme des primitifs, et combien ils sont souvent plus proches que nous des grandes et des seules vérités.

M. Gallo n'avait pas cru devoir insister.

— Vous êtes libre, mon cher prince, mais j'espère, du moins, que vous consentirez à venir ici en ami. Nous vivons, nous aussi, une existence assez retirée, surtout depuis la mort de ma regrettée femme.

« Mais il est entendu, n'est-ce pas, que vous devenez le chef de l'exploitation. Ma mauvaise santé ne me permet plus d'assumer les mêmes responsabilités et les mêmes directions qu'autrefois. A ce titre, vos appointements seront changés, puisque vous n'êtes pas de ceux qui méprisent le travail.

Serge avait réfléchi quelques instants, le front barré d'un pli soucieux.

— Je ne sais si je pourrai demeurer toujours ici, avait-il dit enfin d'une voix un peu sourde.

— Passez du moins l'hiver et le printemps à Brocéliande.

M. Gallo, après ces paroles, n'avait rien ajouté, comprenant qu'il ne fallait pas effaroucher cette âme slave, originale et fière, marquée par la douleur.

Serge n'avait presque rien changé à sa vie; seulement, on le voyait apparaître quelquefois au manoir.

Ce jour-là, on l'attendait pour la première fois à déjeuner.

Midi venait de sonner à la vieille horloge du hall, lorsque la portière de tapisserie du salon se souleva et le prince Novaros parut.

Au premier coup d'œil jeté sur lui, Jocelyne et son père s'aperçurent de la transformation de leur hôte.

Serge était élégamment vêtu d'un costume sportif en gros drap d'Ecosse. Il avait été trouver le juif qui avait reçu en dépôt ses malles, et lui avait repris plusieurs objets dont il pensait avoir besoin.

Ainsi redevenu homme du monde, l'exilé bûcheron affirmait plus nettement encore sa ressemblance avec les portraits qu'il avait montrés à M. Gallo.

Celui-ci se leva en voyant entrer le Russe. Il lui tendit cordialement la main :

— Nous sommes heureux de vous voir, mon cher ami.

— Je demeure touché de l'accueil que vous faites au proscrit que je suis.

— Exilé seulement, reprit vivement la jeune fille.

— Non, proscrit, Mademoiselle, mon pays ne me reconnaît plus à cause du passé que je représente et de la cause que j'ai servie. Mais votre beau pays et votre émouvante province m'ont pénétré l'âme d'une douceur que je n'espérais plus. Les Bretons, les Celtes aiment aussi les choses mystérieuses, les mythes anciens...

— Je vous initierai plus complètement à toutes nos légendes, si elles vous intéressent, reprit M. Gallo. Leurs sources sont nombreuses et variées.

Il s'interrompit, car la domestique venait d'annoncer le déjeuner.

— Vous voyez, nous menons ici une existence très simple; pas de train, seulement nos occupations et de bons livres.

— Cela suffit pour être heureux, fit le prince gravement. J'ai longtemps ignoré cela.

Ils passèrent dans la salle à manger. Jocelyne avait veillé elle-même à ce que chaque détail du service fût délicatement soigné, elle tenait à donner à l'étranger une bonne impression des maisons françaises.

Le prince Novarof était placé en face d'elle; au-dessus des derniers feuillages d'automne qui garnissaient la table avec les roses attardées, il apercevait l'expressif visage de M^{lle} Gallo, ses yeux aux prunelles larges, remplies d'âme, et la douce atmosphère de la maison amie s'infiltrait peu à peu dans son cœur.

Pendant le repas, M. Gallo parla de la Bretagne, afin de chasser les mauvais souvenirs de l'esprit de son invité. Puis Serge lui suggéra plusieurs idées excellentes pour le domaine. Parfois, Jocelyne jetait dans la conversation un mot juste ou charmant, un aperçu plein de jugement qui frappait le prince, habitué à ne voir dans les Françaises que des femmes frivoles et légères.

— Heureux celui qui deviendra l'époux de cette délicieuse créature, se disait-il. J'ai bien fait de la mettre en garde contre Maurice Destray et son cousin.

Il éprouvait une autipathie particulière pour le premier, sachant que de vagues projets d'accordailles avaient eu lieu entre le jeune Malouin et Jocelyne.

Après le déjeuner, comme la jeune fille était en train de servir le café et les liqueurs dans le jardin d'hiver vitré qui donnait sur la magnifique pièce d'eau du parc, on vint chercher M. Gallo. Un agent d'assurances, de passage au manoir, désirait l'entretenir au sujet d'un contrat prochain.

Le prince et la jeune fille restèrent seuls.

— Je me crois vraiment au pays des fées, murmura-t-il. Voyez quelle métamorphose vous avez opérée en moi. J'étais un sauvage, un brutal, un révolté, et voici que vous m'avez rendu à la civilisation, aux sentiments humanitaires.

Elle le regarda en souriant. C'était bien toujours l'enchanteur Merlin, avec sa barbe un peu longue et roussie comme les feuillages d'automne, ses yeux étranges, énigmatiques, sa bouche grave et sa stature hautaine.

— J'avais bien deviné que vous n'étiez pas comme les autres, en dépit du mal que vous vous donniez pour ne point passer pour un monsieur, dit-elle, avec une lueur malicieuse dans le regard.

— Je vois que la fée Viviane est pleine de perspicacité. Hélas ! Vous m'avez rendu ce pays trop charmant, vous me l'avez fait trop aimer, et ce sera pour moi une souffrance nouvelle lorsqu'il faudra que je le quitte.

— Pourquoi partir ? Les bolchevistes n'auraient qu'à vous retrouver, qu'à vous faire du mal, reprit-elle avec effroi ; ici, du moins, les bois vous gardent. Dans les villes, il y a de ces conspirateurs dangereux qui ont allumé l'incendie chez vous et qui voudraient aussi le déchaîner en France.

— Je ne crains rien, fit le prince avec un sourire d'orgueil. S'ils pouvaient, en effet, me découvrir, ils s'efforceraient de me tuer lâchement comme ils l'ont fait pour les autres, mais j'ai perdu tant d'affections, les plus chères, que je ne redoute pas la mort. Et puis ceux qui ont fait la guerre, Mademoiselle, ont toisé l'existence de si haut.

— Il faut aimer encore la vie, dit-elle doucement. Et puis, il faut me parler quelquefois de vos sœurs, de vos frères, des êtres chers que vous pleurez. Ce sera le meilleur moyen de reconnaître le peu de bien que j'ai pu vous faire.

Il prit la main de Jocelyne et la baisa doucement.

— Vous êtes pitoyable, Mademoiselle, mais il serait mal à moi d'assombrir une âme lumineuse comme la vôtre.

— J'ai souffert aussi, murmura-t-elle, le deuil est entré dans cette maison.

— Oui, mais vous êtes si jeune. L'avenir vous réserve tant de choses. Croyez-en le pauvre exilé que je suis.

Elle ne répondit point, mais sa pensée s'en fut vers Maurice.

En allant le voir avec M. Gallo, elle n'avait pas été sans remarquer sa préoccupation et sa tristesse. Elle n'avait pu l'interroger, car M^{me} Destray était demeurée avec eux, mais, souvent, ce point d'interrogation se posait devant Jocelyne :

— Maurice est-il coupable, Dodinel a-t-il dit vrai ?

Il lui venait des remords, parfois en se souvenant des dernières paroles de M^{me} Gallo, unissant les noms des deux jeunes gens. Pourquoi Jocelyne hésitait-elle, pourquoi ne cédait-elle pas à cette disposition qui était en elle de se faire le soutien d'une âme d'homme, incertaine parfois ?

M^{me} Destray ne lui disait plus rien, mais Jocelyne sentait le reproche de ses yeux. Pourquoi reculait-elle devant cette tendre dette de gratitude qu'elle devait respecter ?

— Aimer, se disait-elle, je n'aime personne.

Et la légende de Diane, réfugiée en la forêt de Paimpont, lui revenait à la mémoire.

M. Gallo rejoignit bientôt son convive. Il s'excusa de l'avoir quitté pendant quelques instants. Mais, Serge, à son tour, voulut prendre congé du Breton et de sa fille; il tenait à garder strictement ses heures de travail, à donner le bon exemple aux ouvriers, quoiqu'on commençât déjà à soupçonner en lui un homme de rang élevé tombé dans l'infortune.

— L'activité, se dit-il, cela m'empêchera de commettre des folies.

Lui, qui n'avait jamais connu jusqu'alors de discipline, il comprenait la nécessité de la règle, des journées ordonnées, de la tâche commencée dès l'aube et poursuivie jusqu'au soir.

Dans l'atmosphère douce de Brocéliande, il venait de respirer trop de rêve, et cela ne pouvait devenir des réalités.

Tout en s'éloignant du manoir, après avoir exprimé toute sa gratitude à ses hôtes pour leur accueil, il se sentait en proie à une mélancolie nouvelle. Le visage de Jocelyne le poursuivait, il lui semblait voir flotter devant lui la fée Viviane, insaisissable et mystérieuse.

— Allons, c'est fou, murmura-t-il, est-ce que je me mettrais réellement à l'aimer.

Une autre physionomie de femme passa devant ses yeux. Sonia Novarof, sa belle cousine, avait été sa fiancée; il avait appris qu'elle avait été sacrée, elle aussi.

— Sonia était plus jolie, dit-il tout haut, sans y prendre garde. Mais aussitôt il eut conscience qu'il ne traduisait pas là son exact sentiment. M^{lle} Gallo était plus rare, ses yeux avaient la profondeur de la mer et passaient par toutes les nuances de l'âme, tandis que ceux de Sonia, aux reflets de myosotis, avaient été pareils à deux fleurs immuablement fraîches.

Si les cheveux de celle-ci avaient possédé le blond le plus suave et le plus délicat, ceux de Jocelyne semblaient répandre les rayons les plus divers, l'or attardé des automnes et la lumière tiède de l'été, glissant au long des meules et des treilles.

— Je suis fou, répéta-t-il, je suis fou. Encore, s'il m'était resté de la fortune, mais je n'ai rien que cet emploi de régisseur. Et M^{lle} Gallo est riche, jeune, charmante, elle peut prétendre à autre chose qu'à un désabusé comme moi.

Il avait toujours traité les femmes un peu de haut, sauf sa fiancée, égale par le rang à lui-même et recherchée par nombre de grands seigneurs d'Europe. Il avait mis une sorte d'orgueil à faire sa conquête et la nouvelle de sa mort l'avait rempli d'une profonde émotion. Il s'était senti le cœur vide, comme un naufragé qui s'étonne de revoir la lumière et sur qui pèse l'accablement de se retrouver seul.

— Elle m'a redonné le goût des choses, de la nature, murmura-t-il. Si j'étais sage, je n'hésiterais pas à m'éloigner. Mais, après tout, cette petite fille ne peut me faire perdre l'esprit. Cela ne se serait jamais vu, un Novarof n'a que son honneur, dit-on, et ne connaît point les faiblesses de l'amour.

* En échange de cette douceur attendrie qu'elle

a jetée en moi, de tout le bien qu'elle m'a fait à l'âme, je m'efforcerai de rendre son domaine plus riche, plus prospère et plus vaste. Voilà tout et puis je m'en irai...

Ce vieil homme, servent des livres et profondément touché de son deuil, cette enfant ingénue ne sont pas de force à soutenir l'organisation que leur belle et noble terre celtique réclame. Je ne m'éloignerai d'ici que lorsque tout sera en pleine prospérité, lorsque les équipes de travailleurs seront solidement formées. On m'a craint jusqu'alors, mais je leur en impose à présent. Les Bretons ne sont pas indifférents au mystère, et celui qui rôde autour de moi n'est pas sans les influencer.

Ayant pris ces diverses résolutions, Serge se sentit le cœur plus calme. Pour le moment, il avait écarté de Jocelyne le danger de toute union avec Maurice Destray, et, sans qu'il voulût se l'avouer vraiment, cela le remplissait plus que toute autre chose d'une satisfaction indicible.

Ainsi passèrent les semaines et les mois, puis vint à tomber la première neige. La forêt de Brocéliande devint, en un seul matin, féerique. Un glacis d'argent mit sur le lac les reflets les plus irisés et les flocons jetèrent comme le duvet de cygnes célestes sur le toit du manoir habité par la fée.

Le changement de décor fut rapide et l'apothéose des blancheurs virginales fut complète lorsque approcha Noël. Les arbres avec leurs silhouettes étranges semblèrent devenir plus vivants encore. Tous les génies anciens semblaient avoir élu domicile pour l'hiver dans les écorces et les racines. Les uns paraissaient pétrifiés dans leur vêtue immaculée; les autres, pris de sommeil, descendaient lentement dans la terre avec les sèves refroidies.

On ne vit plus Jocelyne errer aussi souvent dans les allées du parc et les clairières. Parfois, elle demeurait de longues journées penchée sur ses livres et ses travaux, silencieuse, absorbée.

Maurice évitait de se trouver seul avec elle lorsqu'elle allait lui faire visite.

La tristesse du jeune homme s'accroissait, quoiqu'il fût à présent complètement remis de son accident.

Pedro avait suivi ses parents dans le Midi, mais

le comte et sa famille comptaient revenir passer les fêtes de fin d'année à Saint-Malo, avec Hélène.

A la ferme de Korrigon, l'existence se poursuivait laborieuse. Jamais Maurice n'avait mis autant de zèle à exécuter tout ce que le régisseur du comte de Penmarch lui confiait.

Une fois, il avait dit à celui-ci :

— Cela me peine, monsieur Korrigon, de savoir qu'un malandrin vous a dérobé ces trois mille francs. Faites-moi le plaisir de les retenir sur la somme que vous me remettez chaque mois. J'apprends tant de choses intéressantes avec vous, c'est bien le moins que je le reconnaisse autrement qu'en paroles de gratitude.

Mais le fermier n'avait rien voulu entendre. Il était sur le point d'obtenir le mérite agricole et faisait bon marché de l'argent « qu'un traînard de la route », persistait-il à croire, lui avait dérobé.

Pedro écrivait de temps à autre à Maurice avec un cynisme plein de désinvolture. Celui-ci, tout en continuant à le rembourser peu à peu, ne répondait à aucune des lettres de son cousin.

Gaud s'était bien aperçue de l'air soucieux de M. Destray. Plus d'une fois, elle avait soupiré sans tenter de lui parler.

— La demoiselle du manoir ne l'aime point sans doute, se disait-elle, c'est pourquoi il a l'air si absorbé.

Quant à Dodinel, il rongait tout bas sa souffrance. Chaque fois qu'il surprenait un regard de Gaud s'attachant à Maurice, il en éprouvait une profonde et torturante jalousie.

— Si elle savait, se disait-il, avec une sourde irritation mal contenue, si elle savait qu'il a « vu faire le coup », elle ne le regarderait pas avec des yeux pareils.

Mais Dodinel était un Breton qui savait se taire, dût-il en souffrir mille morts, de crainte qu'on ne le soupçonnât, ou qu'on ne devinât la haine qui grandissait chaque jour en lui.

Un matin, M. Gallo annonça à sa fille que la fête du gui était proche; il allait avertir les gens de son domaine de se tenir prêts à la célébrer.

— Quoique je n'aie point le cœur joyeux, ajoutait-il, je ne puis empêcher ces braves êtres de profiter d'une réjouissance que j'ai fondée, afin de maintenir dans notre contrée le culte de nos plus vieilles traditions et de notre histoire.

« Le prince n'a jamais vu cela, il sera certainement très heureux d'assister à ces rites remis en honneur chez nous.

Devant les étrangers et ceux qu'il employait, M. Gallo avait coutume d'appeler le Russe M. Serge tout court. Mais, dans l'intimité, il lui rendait son titre et ne manquait jamais de témoigner à l'exilé les déférences auxquelles son infortune avait droit.

La jeune fille se réjouit de cette nouvelle. Son existence s'écoulait assez monotone, elle n'avait ni sœur, ni compagne, et Maurice, jusqu'à ce jour son meilleur ami, semblait l'éviter.

La fête annoncée allait apporter une heureuse diversité dans le cours recueilli de ses heures.

Parfois, en levant la tête de dessus son ouvrage, elle apercevait une hantaine silhouette fendait les rafales de neige ou marquant de ses pas l'étendue blanche des chemins. La destinée étrange de cet homme hantait sa pensée. Depuis quelque temps, il venait moins au château, repris par ses accès de sauvagerie farouche. Elle eût aimé cependant parler avec lui de ses souvenirs, de son pays, de toute cette existence fastueuse qui avait été la sienne.

— Il n'éprouve point de plaisir, sans doute, en notre compagnie, se disait-elle avec un regret un peu mélancolique.

Et elle n'osait point aller à lui. Parfois, s'échappant de la maison, elle s'amusait à patiner sur le lac; vive comme une monette, elle s'élançait, rasant la glace de ses patins d'argent. Dans ses courbes elle oubliait, grisée par l'espace, l'air vif et la vitesse, ses soucis et ses indécisions à l'égard de Destray, ou l'obscur tourment que lui causait le Russe.

N'allait-elle pas retomber en sa pesante neurasthénie? Elle souhaitait parfois le voir apparaître à l'autre extrémité de l'étang; mais, un seul jour, Serge, l'ayant aperçue, s'enfuit à grands pas sous les arbres aux rameaux pathétiques.

Cependant la date de la fête du gui était toute proche. Le gel se maintenait et, avec lui, la féerie splendide de son décor.

M^{me} Destray et son fils avaient été conviés, avec quelques amis, à cette solennité.

Les paysans et les paysannes préparaient en

grand secret une partie du programme. Le plus vieux du domaine devait représenter le chef des druides, et les jeunes filles de l'endroit les druidesses aux faucilles. Les femmes s'étaient mises à tirer des baluts et des coffres les costumes qui servaient aux figurants depuis plusieurs années déjà. On répétait à la veillée des chœurs dans les fermes et les demeures bretonnes. Les petits, près de l'âtre, écoutaient les contes des aieules; et ceux dont les membres s'étaient roidis avec l'âge et l'hiver se souvenaient, avec une poésie attendrie, des premières années où demoiselle Jocelyne, enfantine et rose sous son capuchon et sa mante de laine blanche, avait été hissée dans les bras des druides jusqu'à la branche du chêne fleurie par le gui. Elle avait étrenné l'arbre choisi entre tous, l'arbre qui portait un nom de preux et que jamais la hache ne profanerait.

Ils étaient encore là, debout, formant comme une assemblée d'ancêtres, tous ceux que les forestiers saluaient avec respect. Eux, du moins, avaient échappé au massacre des coupes nécessaires, et voici qu'ils semblaient les dieux tutélaires du domaine de Brocéliande, où les cultes gaulois étaient religieusement gardés.

Ce fut par une éblouissante journée, où tous les reflets d'un beau soleil d'argent se jouaient sur l'armure de neige revêtue par la terre, que la fête du gui l'an neuf eut lieu, symbolique et prestigieuse.

Au dernier moment, Maurice s'était fait excuser, sous prétexte qu'il était souffrant; mais il avait envoyé sa mère à Brocéliande, avec le comte, la comtesse et Pedro de la Rochemella, revenus de Provence.

Ceux-ci avaient été invités à déjeuner avec d'autres relations chez M. Gallo, par amitié pour Hélène. Jocelyne n'avait rien cru devoir dire à son père au sujet de Pedro. Dodinel pouvait avoir menti; puis elle se sentait toujours redevable de gratitude envers M^{me} Destray, et Pedro était le neveu de celle-ci.

Mais elle se montra assez froide envers le jeune Espagnol, qui en fut très mortifié.

Après le repas, les paysans et paysannes vinrent en cortège chercher M^{lle} Gallo qui, armée d'une faucille à la lame dorée, étincelante, devait couper, la première, les rameaux du gui.

Les convives de Brocéliande, massés sur la terrasse surplombant le lac, virent s'avancer de très loin le cortège : les anciens d'abord, revêtus d'une longue tunique blanche et de barbes argentées, figurant les prêtres gaulois; puis les druidesses aux robes blanches et rouges, au front ceint d'un cercle de métal; les chefs enfin, aux casques ailés, vêtus comme des Vercingétorix et des breunns; les enfants et les femmes, portant des branches de houx et de pins verts.

Et leur marche lente, processionnelle, s'accompagnait de chants retrouvés par M. Gallo, de chants très primitifs, sortes de mélopées et d'hymnes tour à tour où les divinités primitives étaient invoquées et les gestes héroïques des guerriers célébrés avec un accompagnement d'instruments bizarres.

Sur cette nappe de neige que nul n'avait foulée avant eux, ils s'avançaient vers le manoir, symbolisant un autre âge. Et la poésie de ce cortège était si pénétrante, si proche de toute la nature recueillie, que les assistants se turent, remplis d'une émotion celtique, vaste et solennelle.

Seul, Pedro, échappant à ce sentiment général, se mit à tirer des clichés avec l'appareil de photographie qu'il avait apporté.

Cependant Jocelyne avait disparu... Au moment où le cortège arrivait devant le porche, un mouvement se produisit dans la foule qui avait accompagné la procession gauloise. Une rumeur de curiosité s'éleva. Des petits furent hissés dans les bras des femmes pour mieux voir.

M^{lle} Gallo venait d'apparaître, vêtue d'une robe de laine blanche, les cheveux épars sous un bandeau d'argent qui en retenait la masse en arrière, et portant à la main la faucille offerte par son père, arme et outil à la fois, d'une courbe charmante, audacieuse, semblable au croissant de la lune.

Des vivats s'élevèrent. Elle sourit à la foule et ses yeux semblèrent chercher quelqu'un. Tout à coup, elle rougit un peu, ayant aperçu, dominant les autres de sa haute silhouette, le prince Novaros qui la regardait...

Un artiste, il avait assisté avec un vif intérêt à cette reconstitution intéressante des époques les plus reculées, sur un sol de choix où sourdait encore la légende; mais, à la vue de Jocelyne, il sentit un trouble profond l'envahir.



Il avait connu les plus grandes beautés de l'Europe, les actrices les plus renommées, les femmes les plus recherchées, les plus courtisées; il connaissait tout ce que l'art et la grâce peuvent produire d'exquis et d'achevé; il avait fait partie des cortèges officiels aux âges les plus brillants du tsarisme; il avait vu étinceler des bijoux uniques, des brocarts, des étoffes chatoyantes de métal et de pierreries; il avait assisté aux fêtes les plus somptueuses, et jamais ses yeux n'avaient éprouvé pourtant un tel ravissement que devant cette enfant en robe droite et blanche, pareille à un lis sous l'ogive de pierre qui faisait ressortir l'éclat de ses prunelles et de ses cheveux.

Jocelyne prit sa place à la tête du cortège des druidesses, portant le voile immaculé sur lequel devait tomber le gui. Elle mêla sa voix au chœur des femmes, grave et lent, d'une religieuse mélancolie, qui réveillait en elle ses plus lointaines hérédités.

Et la jeune Gauloise marcha, ainsi escortée par ses compagnes et les breuvs, vers la forêt qui l'attendait.

Les oiseaux s'étaient tus ou s'étaient envolés, faisant place à un immense et troublant silence, qui était plus éloquent qu'aucun bruit naturel. C'était le royaume des blancheurs royales; on eût dit qu'un immense essaim de colombes se fût abattu sur les routes et les avenues, que des monceaux de lis eussent été jetés sur le sol, que des duvets de cygnes eussent plu intarissablement pendant des semaines et des semaines sur le domaine celtique.

Jocelyne reprenait possession de chaque parcelle du sol, elle pénétrait dans l'âme même de la Bretagne, et sa rêverie s'accompagnait de tous ces rythmes, de tous ces chants, des obscures prières, mêlées de croyance et de paganisme, que les vieilles marmottaient sur son passage.

Cependant le cortège venait de pénétrer dans la forêt; au milieu de la clairière, s'élevait l'arbre choisi pour inaugurer l'an nouveau, *Roland*, l'un des géants de Brocéliande.

Alors Jocelyne l'invoqua tout bas comme un ancêtre et comme un génie tutélaire qui avait vu grandir son enfance et s'exalter noblement sa jeunesse. Elle lui demanda de lui désigner le

maître qu'avant peu elle devrait élire, que le domaine réclamait impérieusement.

La race celtique devait continuer, forte et robuste, aux mêmes lieux, et Jocelyne se jurait de ne point la désertier, de ne point donner le mouvement des exodes, de demeurer fidèle aux bois, aux halliers, aux lacs, aux sillons qui réclamaient des courages, des bras et des âmes.

Une sorte d'échelle, ornée de houx et de lierre, avait été posée contre l'écorce du géant.

Les jeunes filles portant le voile s'avancèrent sous la maîtresse branche qui portait la touffe symbolique la mieux fleurie. M^{lle} Gallo, armée de la faucille, gravit lentement les degrés de l'échelle, tandis que les hymnes reprenaient, plus profonds et plus religieux encore.

Au moment où son bras se levait pour abattre la touffe choisie et sacrée entre toutes, elle aperçut encore le Russe à la grande barbe, debout, les bras croisés et l'œil étincelant. Et il lui sembla qu'il retenait avec peine des larmes.

Elle trancha le rameau, la sève coula sur sa main, la marquant du suc même de la terre comme d'un baume précieux; le gui, en tombant sur le voile étendu, frôla le bras d'une des jeunes filles.

M^{lle} Gallo reconnut Gaud Korrigon.

— Si la légende dit vrai, murmura-t-elle à celle-ci, tu te marieras au cours de l'an neuf.

Le plus vieux, s'avancant alors vers Jocelyne, lui posa sur le front une couronne tressée avec les rameaux les plus charmants que l'hiver avait encore laissés.

Le gui fut suspendu à une longue branche et celle-ci fut portée sur les épaules de quatre jeunes gens rayonnants de fierté.

La cérémonie avait pris fin. Maintenant allaient commencer les réjouissances.

Le comte de la Rochebella s'approcha de Jocelyne :

— Vous avez tenu votre rôle avec une grâce si sérieuse! J'étais littéralement enthousiasmé...

Sa femme se joignit à lui; Pedro demeurait silencieux, observant la jeune fille.

— Ce n'était pas un acte de comédie, fit doucement celle-ci, mais un rite que nous accomplissons tous avec une véritable ferveur, je vous assure.

— Vous êtes charmante ! s'écria avec fougue le comte, qui n'avait pas compris tout ce que la fête contenait de recueillement et d'émotion.

• Je raconterai cela en Espagne, reprit-il. C'est dommage que vous n'ayez pas prévenu les grandes revues, les éditeurs de films d'art : on aurait reproduit cela avec tant de succès dans les magazines et sur les écrans. Dommage.

Jocelyne ne répondit point. Ce mondain artificiel ne pouvait être sensible à la poésie naturelle jaillie du sol même.

Les réjouissances et les divertissements sur la neige allaient commencer : patinage sur le lac, car le froid avait été suffisant pour donner à la glace la dureté nécessaire, farandoles autour des feux de joie, goûter dans le hall de Brocéliande, punchs brûlants, crêpes et galettes distribués à tous les gens du pays.

M^{lle} Gallo quitta pour quelques instants ses convives, afin de changer son costume de jeune druidesse en un vêtement sportif plus pratique.

Pendant ce temps, Pedro, s'avancant vers Gaud, eut l'aplomb de lui demander la permission de lui servir de cavalier.

M^{lle} Korrigon accepta, n'ayant pas encore le pied très sûr pour glisser sur la glace, mais sur son cœur pesait une tristesse lourde : Maurice n'était pas venu.

Depuis quelque temps, elle s'était bien aperçue du changement de son humeur. Elle n'osait point l'interroger. Il aimait la demoiselle de Brocéliande, et celle-ci ne l'aimait point. Et voici pourquoi on ne l'avait pas vu paraître à la fête. Elle était certaine à présent de cela.

Les paysans et les paysannes s'essayaient déjà à de folles glissades sur la nappe d'argent clair. Le soleil venait de se voiler d'une brume grise.

M. Gallo ordonna que des feux de Bengale fussent allumés tout autour de la berge. Des vivats joyeux et nourris s'élevèrent, et Jocelyne, qui venait de rentrer dans la foule, put jouir du délicieux coup d'œil que ces flammes multicolores mettaient autour de l'étang, plus miroitant encore sous ces reflets féeriques.

Le prince Novarof, qui n'avait pas encore osé venir la saluer, fit quelques pas au-devant d'elle.

— Permettez-moi de vous dire, Mademoiselle, combien cette fête est réussie. Ce rappel des

vieux rites gaulois m'a impressionné plus que je ne pourrais vous le dire. C'est toute la poésie et la grâce de votre race qui s'exprimaient dans votre geste fauchant le gui.

— Je suis heureuse, murmura-t-elle, que vous ayez compris cela. Nos paysans ont l'âme si primitive qu'ils sont, comme des enfants, sensibles au mystère des choses. C'est un hommage qu'ils rendaient tout à l'heure aux premiers cultes de leurs ancêtres.

— Oserai-je vous offrir la main pour patiner maintenant, Mademoiselle ?

— Avec plaisir. Vous devez pratiquer ce sport avec une maîtrise plus grande que la mienne. Nous n'avons pas toujours les gelées de cet hiver et je n'ai pas de fréquentes occasions pour m'exercer.

En souriant, Serge Novarof lui tendit les deux mains ; avec confiance, elle y mit les siennes, chaudement enveloppées de gros gants de laine blanches, assortis à sa toilette.

Coiffée d'un bonnet moelleux et bien prise dans sa vareuse de molleton, la jambe serrée dans des guêtres de couleur pareille sur lesquelles retombait sa jupe courte, elle était ravissante ainsi, la fée Viviane, la jeune Gauloise, prêtresse des chênes, la Diane des bois de Paimpont au cœur libre et fier.

Vivement, ils s'élancèrent sur le lac et ce fut la course enivrante dans l'air piquant et glacé, fouettant les joues plus roses, avivant les paupières.

— Mais vous patinez très bien ! s'écria le prince, un peu surpris. Décidément, les génies, vos parrains, vous ont comblée de tous les dons.

— Oh ! non ! il m'en manque beaucoup, je vous assure. Et puis, vous me maintenez si bien ! Soutenue ainsi, j'irais depuis la France jusqu'à la Russie sur un lac sans fin.

Son rire clair et léger s'éleva.

— Est-ce vrai, ce que vous dites ? reprit-il plus sérieux.

— Très vrai.

— Vous avez confiance en moi ?

— Oui, dit-elle d'un ton moins léger, je sais que vous aimez bien des choses qui me sont chères : la solitude des bois, leur poésie, les arbres. Si vous éprouviez une grande joie mus-

culaire à les abattre parfois dans les coupes nécessaires, vous avez aussi le respect de nos grands chênes.

— Le sauvage que j'étais s'est civilisé avec vous.

— Oh! Vous savez plus de choses que moi. Songez que je ne suis pour ainsi dire jamais sortie de ce domaine. Vous connaissez toutes les capitales de l'Europe, l'Orient, l'Amérique, et je me demande même comment vous pouvez vous plaire ici, sur une terre qui doit vous paraître forcément restreinte. Moi, j'y ai mes souvenirs, c'est différent.

— Je l'aime de plus en plus, votre domaine, murmura-t-il; je m'attache aux gens, aux végétaux, j'ai pris à cœur de rendre cette prospérité plus grande. Je retrouve partout vos pas sur les chemins...

Il s'arrêta, n'osant poursuivre. Elle demeurait silencieuse à l'écouter :

— Oui, reprit-il plus bas, c'est votre passage qui a marqué ce sol de tant de poésie. Rappelez-vous l'enchanteur Merlin qui subit les sortilèges de Viviane. Et le vôtre est si pur et si doux!

— L'enchanteur Merlin, murmura-t-elle, il n'était pas né dans ce pays... Il me semble que c'est vous.

Ils se turent, une commune émotion les avait saisis.

Les danses s'étaient nouées autour des feux de joie, et les costumes bretons aux soieries éclatantes, les jupes à bandes de velours noir et les coiffes aux ailes de dentelle prenaient encore de plus vifs éclats aux lueurs diverses des feux de Bengale.

— Les entendez-vous chanter?... fit tout bas Jocelyne. C'est bon de les sentir heureux.

De joyeuses bandes s'en allaient vers le château, où le buffet populaire avait été dressé.

Le jour tombait de degré en degré. Quelques couples s'attardaient sur la glace, et les arbres givrés, aux branches féeriques, semblaient d'étranges fantômes errant sur les bords de l'étang.

— Jocelyne, murmura tout bas le prince Serge, je sens que je ne dois pas m'attarder ici, que je vais prendre racine à Brocéliande et que ce sera pour ma souffrance encore. Si je n'étais un pauvre

exilé, j'aurais pu me permettre de vous dire : je vous aime, Jocelyne, personne au monde ne m'a jeté encore un tel ensorcellement. Je vous aime de m'avoir apaisé l'âme, d'avoir insinué en moi vos croyances, de m'avoir incliné vers les plaisirs graves et doux que le travail nous donne avec la nature.

« J'ignorais tout cela, ma vie jusqu'ici avait été factice bien souvent. Les seuls moments où je vécus vraiment furent pendant la guerre; mais je sais le vide, le néant et l'amertume que les amusements du monde, du luxe et de l'argent nous laissent. J'ai vu tant d'esprits sombrer à cause de cela en d'épouvantables folies; j'ai vu l'appétit des jouissances se déchaîner auprès des effroyables misères, et tant de maux que vous ne pouvez soupçonner. J'ai vu les orgueils, les cruautés, les égoïsmes jeter l'épouvante dans le monde. Et voici qu'après les rafales et les deuils, les écreurements et les orages, je suis venu trouver ici la paix pastorale de l'âge d'or.

« Votre simplicité, cette grandeur d'être bon sans omnipotence, de vivre près du sol et de Dieu, m'ont transformé peu à peu l'âme. Le blasé que j'étais s'est ému devant la candeur des aubes et la mélancolie des soirs.

« Jocelyne, je vous dois tout cela, je vous dois de revivre, et je sens que je n'ai pas le droit de vous aimer.

Elle était devenue aussi pâle que sa robe et que la neige. Pour la première fois, un frémissement inconnu s'était éveillé en elle en l'écoutant parler.

— Jocelyne, continua-t-il, je maudis la mauvaise fortune qui m'a retiré mon nom et mes biens. Le prince Novarof ne peut se permettre de prétendre à votre main : Viviane est trop riche pour le malheureux enchanteur...

— Ne dites pas cela, l'argent n'est jamais un obstacle; mais je ne sais si mon père...

Un autre mot vint à ses lèvres...

Maurice... elle le retint.

N'était-elle pas liée à cet ami d'enfance? Mme Destray ne mettait-elle pas tous ses espoirs en Jocelyne? Le jeune homme n'avait-il pas montré déjà un noble effort dans la façon dont il s'était employé à la ferme Korrigon?

Dodinel pouvait avoir menti, par jalousie. Et

puis, Maurice n'était pas responsable de Pedro, qu'elle détestait sans savoir au juste rien de précis sur l'Espagnol.

— Non, reprit vivement Serge, je sais que c'est une chimère impossible. J'ai été le jouet d'un conte trop beau. Mais j'ai trop tardé, peut-être, maintenant je sens tous les liens invisibles qui m'attachent aux choses et aux êtres; il me sera plus douloureux de les briser que si j'avais suivi, au début, mon idée de m'en aller comme un errant, de domaine en domaine.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, ils ne s'étaient pas aperçus qu'un patineur les avait suivis dans l'ombre qui commençait à s'étendre. Pedro avait surpris les paroles du Russe :

« Le prince Novarof ne peut se permettre de prétendre à votre main... »

— Mais, j'ai déjà vu cet homme-là quelque part! s'était dit l'Espagnol en examinant la silhouette athlétique et déliée cependant de l'exilé.

« Mais, oui... au casino de Dinard... le joueur en déveine... c'est lui!

Pedro était ravi d'avoir pénétré enfin le mystère qui rôdait autour du forestier.

— Il faudra que j'avertisse Maurice, se dit-il.

Et, rebroussant chemin, il s'en fut légèrement sur la glace, sans avoir éveillé l'attention de Jocelyne, ni du prince.

Le soir hivernal allait tomber encore plus profond. Un vent âpre s'éleva.

— J'ai peur de vous voir prendre froid, murmura Serge; on doit vous attendre au château.

Il baisa la main de Jocelyne à travers le gant épais :

— Pardon de vous avoir dit tout cela, poursuivit-il tout bas. Mais si grand est mon enchantement que je ne puis vous le dissimuler.

« Voyez, Brocéliande s'illumine, là-bas : ces braves gens vous réclament.

— Les violoneux ne sont pas venus, fit doucement la jeune fille, sachant que notre deuil est encore trop récent. Mais nous avons tenu à rendre hommage aux chênes. C'est un rite auquel nous ne pouvions nous dérober.

« Maintenant, je me dois à tous ces braves cœurs que j'aime, vous avez raison. Vous allez vous joindre à nous, n'est-ce pas?

— Non, fit Serge gravement. Moi aussi, j'ai une tâche à remplir. Un de nos forestiers manquait aujourd'hui au cortège. Il s'est blessé ces jours-ci. Je lui ai promis d'aller le voir au village, afin de lui raconter tout.

— Je ne le savais pas, s'écria la jeune fille, sans quoi j'aurais été le visiter avant vous.

— Vous vous devez à vos hôtes, petite fée, je vous remplacerai.

— Dites-lui que je vais lui faire porter sa part du goûter; n'oubliez pas, surtout!

— Je m'efforcerai d'être un fidèle messenger.

Il se baissa encore pour effleurer la petite main tendue.

Puis, rapide et toute blanche, comme un flocon, une aile de cygne, ou quelque pétale de rose pâle envolé, elle lui échappa de toute la vitesse de ses patins d'argent.

Il la regarda un long moment disparaître peu à peu dans la direction de Brocéliande.

— Je l'aime, murmura-t-il, je l'aime infiniment! Que pourrais-je faire de grand, d'insensé, pour la conquérir, pour la mériter!

Tout en réfléchissant, il s'élança à son tour dans le sens inverse afin de gagner au plus tôt le village, où le bûcheron devait l'attendre.

Les feux de Bengale s'étaient éteints, et les routes étaient devenues silencieuses. Les paysans et les paysannes, à cette heure, avaient envahi le hall du manoir.

Serge évoquait la jeune fille en blanc, allant d'un groupe à l'autre, serrant des mains tendues, ayant pour chacun un mot ou un sourire.

— Jamais je n'ai vu une telle simplicité unie à tant de charme, songea-t-il. La morgue hautaine, l'attitude cherchée, composée, ne vaut pas la grâce si bienveillante de cette enfant. Elle est digne d'en éclipser tant d'autres qui se croiraient sans doute par le rang bien au-dessus d'elle.

Les premières maisons du village venaient de lui apparaître. Les vieux étaient demeurés là avec les tout petits, les berceaux tenant compagnie aux alcôves.

Serge se dirigea vers une maison dont le toit bas et ramassé ressemblait au dos d'une vieille accroupie.

Il frappa à la porte. Un homme de joyeuse mine

vint lui ouvrir. C'était un docteur de passage à Paimpont chez un ami.

Novarof avait eu l'occasion de le rencontrer une fois déjà au chevet du malade.

Tout de suite il demanda au médecin des nouvelles du blessé. Elles étaient très rassurantes :

— Heureusement que je me suis trouvé là à temps pour lui remettre son épaule, ajouta le docteur, après que le Russe eut échangé quelques mots avec le malade et qu'il lui eut donné un rapide compte rendu de la fête du gui.

— C'est vrai, fit le Breton. Sans le docteur, on m'aurait mal retapé ça et j'aurais encore plus souffert.

— Il me semble que le destin me place toujours sur le lieu même des accidents, reprit gaiement le Dr Lebel... Dernièrement, j'étais aux environs de Paris chez un ami, lorsqu'on vint nous avertir qu'une auto venait de capoter à quelques mètres de là...

« Je me rendis aussitôt à l'endroit où le fait s'était produit. Deux femmes étaient évanouies au fond d'une voiture renversée et dont le devant était brisé. Le chauffeur avait le bras seulement foulé.

« Il ne s'agissait, en somme, que d'une commotion relativement peu grave, ainsi que je le constatai par la suite. Les deux femmes furent transportées chez mon ami, où elles reprirent bientôt leurs sens. L'une d'elles se nomma... Tenez, c'était justement une compatriote à vous, monsieur le forestier, une Russe... une certaine princesse No... Novarof...

L'ombre qui régnait sous les poutres de la masure basse était assez dense heureusement pour cacher l'émotion qui venait d'envahir le visage de Serge à cette révélation inattendue. Sa haute taille lui permettait de profiter ainsi de l'obscurité, et son sang-froid retint le cri prêt à jaillir de ses lèvres.

— Une jolie femme, ma foi, reprit le médecin. Elle nous conta qu'elle avait été portée parmi les massacrés dans la tourmente révolutionnaire et qu'elle avait réussi à s'échapper de cet enfer, avec sa dame de compagnie, grâce à de nombreuses complicités qui suffiraient à remplir tout un roman.

— Savez-vous si elle se nommait Sonia Nova-

rof ? articula enfin Serge d'une voix qui s'efforçait d'être ferme.

— Oui, en effet, c'est bien ce prénom qu'elle nous a dit. Elle habite Paris, avenue Marceau, 14, elle m'a donné son adresse, afin que je puisse aller la voir. Elle m'a remercié par la suite fort généreusement, mais je n'ai pas encore eu le temps de répondre à son invitation. Je suis venu passer ces jours de fête ici, dans la famille de ma femme. A Paris, mes travaux m'absorberont de nouveau.

« Mais il se fait tard. Je vous laisse, on m'attend. Adieu, Le Goël, vous serez guéri avant peu. Au revoir, monsieur le forestier.

— Au revoir, docteur.

Les deux hommes se serrèrent la main. Le médecin sortit, et Serge dut faire un grand effort pour répondre alors aux questions sans fin que le Breton lui posa sur la fête.

Ces mots tourbillonnaient éperdûment dans sa pensée : sa fiancée, la belle princesse Sonia Novarof, était en vie !

X

Miss Margaret Hibson replia la lettre qu'elle venait de relire et, tout en soupirant, la glissa dans son corsage avec quelques brins de mimosa que la sentimentale Anglaise avait cueillis pour les joindre aux feuillets de son amoureux.

C'était une grande et belle fille, aux cheveux roux coupés courts, au profil un peu chevalin, et dont le teint commençait à se couperosier, mais suffisamment décorative encore, en dépit de ses trente-deux ans, pour inspirer un caprice à un ingénieur provençal, Jean Camarat.

Celui-ci eût été même disposé à épouser miss Margaret, si elle avait pu joindre à ses avantages physiques un petit apport pécunier. Car, dans la distillerie de Grasse où ce licencié ès sciences de quarante ans touchait des appointements moindres qu'un contremaître, il eût pu devenir associé aux bénéfices de la fabrique en mettant une certaine somme dans celle-ci. Or Jean Camarat ne la possédait point.

C'est ce qu'il avait pris la peine d'expliquer

à l'Anglaise avec laquelle il avait lié depuis quelque temps une amitié vraiment amoureuse.

Il l'avait rencontrée près de Saint-Tropez, dans cette partie sauvage encore du Var, qui du Mont des Maures s'abaisse jusqu'à la mer, un jour qu'il était venu en excursion et qu'il s'était arrêté pour déjeuner dans cet hôtel merveilleusement situé sur la baie tendrement bleue, que dominent de loin des cimes neigeuses ou vertes et qu'encadrent des plantations de chênes-lièges et de pins.

Il était alors allé s'accoter à la balustrade de la terrasse, d'où se découvre le point de vue; une femme s'y était appuyée également. Il ne l'avait pas remarquée d'abord. Mais, en détournant un peu la tête, il avait aperçu la nuque ferme, la chair rose du cou et la lumière jouant dans les cheveux fauves.

Il avait tenté discrètement d'adresser la parole à cette contemplative. Sans gêne, elle avait répondu. Et c'est ainsi qu'il avait appris, peu à peu, qu'elle se nommait miss Margaret Hibson, Anglaise d'origine, et qu'elle était attachée comme dame de compagnie à une princesse russe échappée de la révolution.

L'atmosphère romanesque et tragique que ces mots avaient brusquement créée autour de l'étrangère avait suffi pour rendre celle-ci plus intéressante encore aux yeux de Jean Camarat.

Elle venait d'un pays où régnait la Terreur rouge, elle avait été le témoin de scènes horribles et inouïes, et tout de suite l'ingénieur avait engagé avec l'Anglaise une conversation qui les avait obligés à s'asseoir l'un auprès de l'autre, sur un banc de marbre placé à quelques pas de la balustrade.

Il avait alors détaillé avec complaisance les traits de miss Margaret, ses yeux clairs où les émotions n'avaient pas laissé de trace; il avait été charmé par son léger accent et ses connaissances étendues. Elle le changeait des Provençales brunes et rieuses, cette fille un peu froide, aux explications nettes, au bel équilibre sain.

De loin, elle lui avait montré la princesse Sonia, étendue sur une chaise longue au soleil, pâle et frêle créature qui semblait mal remise encore des événements dramatiques par lesquels elle était passée.

Avec quelque regret, il avait dû prendre congé, une heure plus tard, de la séduisante Anglaise. Deux jours après, il s'était permis de lui écrire, et c'est ainsi qu'une correspondance avait commencé entre eux avec un égal et double plaisir.

Miss Margaret se sentait un peu lasse de sa vie errante. Ce pays de soleil après les neiges de la Russie lui avait semblé un Eden retrouvé. Elle eût été heureuse de se marier en Provence, de fonder un foyer avec un homme qu'elle aurait aimé.

Mais Jean Camarat était pauvre, et la princesse était tellement attachée à elle qu'elle ne consentirait sans doute jamais à lui rendre sa liberté, ni à lui remettre comme cadeau de noces la petite somme que miss Hibson eût pu espérer en échange de son dévouement de dix années.

Miss Margaret poussa de nouveau un profond soupir, indifférente au ravissant paysage fait de mer bleue, de verdoyantes plantations, de montagnes lointaines, exprimant déjà le printemps dans la douceur de l'atmosphère.

Elle se leva en s'entendant appeler par la princesse.

Celle-ci venait de savourer, jusqu'au jour tombant, les heures harmonieuses de cet après-midi dans le féerique décor.

Elle avait bercé la mélancolie de ses souvenirs avec les rêves qui flottaient dans l'espace, la nature de ce coin privilégié du sol l'avait plongée dans cette sorte de léthargie qu'est l'enchantement, lorsque tous les sens à la fois s'anéantissent en lui.

Maintenant, le moment était venu de rentrer. Sans transition, la fraîcheur allait tomber brusquement après les tièdes ondes de lumière.

— Miss Margaret, voulez-vous venir près de moi ?

La voix de la Russe s'élevait, impérieuse et câline à la fois. Il y avait de l'autoritarisme dans cet ordre aimablement donné pourtant.

S'il avait plu à miss Hibson de s'attarder encore quelques instants pour suivre les jeux de la clarté déclinante, Sonia Novarov eût froncé d'impatience ses délicats sourcils, et de sourds murmures eussent franchi ses lèvres.

Elle n'entendait pas qu'on lui résistât. Mais, déjà, l'Anglaise s'empressait auprès d'elle.

— Comment la princesse se sent-elle ?

— Mieux. Ce Midi me donne des forces. L'accident d'auto que nous avons eu m'avait complètement anéantie. Puis toutes ces angoisses par lesquelles nous sommes passées ont ruiné ma santé, ma pauvre Hibson. Dire que les journaux avaient annoncé ma mort ! Je me demande parfois si ce n'est pas un mauvais cauchemar, si nous avons réellement vécu ce régime de terreur et si nos péripéties d'évasion ne sont pas une pure légende.

— Sir Walton va venir tout à l'heure et changera les idées de la princesse. Il est malsain de trop songer aux mauvais jours passés. Quant à moi, continua l'Anglaise, dont le flegme faisait place peu à peu à une animation singulière, je ne désire qu'une chose : oublier tout cela et vivre, ah ! vivre pleinement dans ce pays merveilleux, rempli de parfums et de rayons, sous ce ciel qui nous rappelle les plus beaux jours antiques ; vivre !...

Elle demeura un long moment silencieuse. Son visage un peu froid avait pris une expression soudaine de chaleur et d'émotion.

Sonia la regarda avec surprise :

— Mon Dieu ! ma chère, est-ce l'atmosphère du Midi qui vous rend ainsi ?... Je vous ai toujours vue si calme... Quel enthousiasme vous prend soudain ! Vivre ! Je n'ai plus de goût à vivre, moi. On voit bien que vous n'avez pas perdu ce qui faisait pour moi le charme de vivre : l'amour d'un futur époux. Serge était original et charmant, je pense souvent aux folles parties que nous avons faites ; des nuits entières, je dansais, emportée dans ses bras ; une fois nous nous sommes échappés en traîneau sur la neige...

Elle s'arrêta, reprise par ses souvenirs.

— Qui eût pu croire qu'il serait ainsi massacré avec les siens... que cet être fougueux, ardent, révolté parfois, était voué si tôt à la mort...

— Il faut vivre avec les vivants, reprit avec plus d'ardeur l'Anglaise en saisissant la main languissante de la princesse. Sir Walton est fou de vous, il appartient à une excellente famille, il possède une grande fortune. Pourquoi le repousser ?... Il faut savoir oublier et revivre.

Sonia secoua dolement la tête.

— Je suis hantée par les aveux de Serge, mur-

mura-t-elle, par les serments que nous avons échangés. Après tout, tant d'obscurités sont demeurées dans cette effroyable tourmente... Suis-je certaine qu'il est mort, que tout est fini?... Il peut avoir été entraîné en Sibérie.

— Plutôt le néant que cette torture, murmura l'Anglaise en frissonnant.

— C'est vrai; mais il est fort, résolu, on parvient à s'échapper des pires geôles.

— C'est trop s'attacher à une chimère, princesse. Vous vous consommez d'isolement.

— Non, puisque je t'ai.

— Ce n'est pas la même chose. C'est l'amour que votre cœur réclame, croyez-moi.

— Comme tu en parles!... Tu l'éprouves donc, toi?

Miss Margaret ne répondit point. Les deux femmes se dirigèrent vers l'hôtel, où la Russe occupait un appartement de trois pièces avec sa dame de compagnie.

Un ascenseur les porta jusqu'au premier étage. Toutes deux demeuraient silencieuses, perdues dans leurs pensées.

— Madame, fit un groom en s'avançant vers Sonia au moment où celle-ci mettait le pied sur le palier, sir Walton demande si la princesse peut le recevoir.

— C'est son heure familière, fit miss Hibson en souriant.

— Qu'on l'introduise dans mon salon, ordonna la Russe en se tournant vers le groom.

Puis elle ajouta :

— Miss Margaret, je vous rends votre liberté... En écoutant votre compatriote, je m'efforcrai de penser à ce que vous me disiez tout à l'heure.

Une furtive rougeur colora les joues de miss Hibson.

— Puisse-t-il réussir! murmura-t-elle.

Quelques instants après, l'admirateur de l'exilée pénétrait dans la petite pièce qui précédait la chambre de la princesse et que celle-ci avait élue comme boudoir et cabinet de travail à la fois.

Margaret était retournée sur la terrasse par discrétion, afin de laisser plus complètement libres l'Anglais et la jeune femme.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, au teint cuit par le soleil des

Indes, aux yeux remplis d'une certaine candeur qui paraissait presque enfantine et naïve parfois. Ses cheveux, rares, avaient été blonds. Toute sa personne était empreinte de correction et de trouble aussi.

Il salua profondément la princesse qui s'était avancée au-devant de lui. Puis, lui prenant la main, il la baisa.

— Ne m'avez-vous pas avoué un jour, lui dit-il, après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé, que l'un de vos plus chers rêves serait de posséder une villa dans cette belle partie du Var ? Justement, je suis en pourparlers pour louer celle que j'ai à Grasse et l'on me parle d'une belle demeure moderne, d'une grâce toute pompéienne et toute provençale aussi, qui serait en vente prochainement par ici. Vous la connaissez : il s'agit du château des Palmiers, situé un peu au-dessus de cet hôtel. Quand il vous plaira, nous irons le voir.

— Quoi ! vous songeriez à en faire l'acquisition ?

— Et à vous l'offrir : ce sera mon cadeau de nocces, car je ne désespère pas de vous attendre un jour. Tout ce que je possède est à vos pieds. Vous n'avez qu'un mot à dire, et nous nous embarquerons sur mon yacht amarré en ce moment à Marseille.

— Je suis lasse de naviguer et n'aspire qu'à un peu de calme dans cette admirable nature, soupira la princesse. Mais vos intentions me touchent infiniment, sir Walton.

— Avez-vous réfléchi au profond sentiment que j'ai pour vous ?

Elle ne répondit point. Les yeux de l'Anglais réfléchirent alors une crainte si vive que Sonia eut pitié de lui.

— Si je pouvais avoir l'assurance que Serge Novarof est bien mort, murmura-t-elle, peut-être aurais-je moins de scrupules qui me retiendraient.

— Le prince Serge était un très bel homme, n'est-ce pas ? Mais on le disait fantasque, terriblement gaspilleur et même brutal. Quelques femmes qui l'ont connu le redoutaient et le désiraient à la fois : lady Korn, la princesse Elsa et dona Maria de Parme. Vous n'auriez pas été heureuse avec lui, vous si fragile, si émotive.

— Je n'ai pas toujours été ainsi. Il fut un

charmant compagnon de mon adolescence, et lorsqu'il me déclara son amour, je fus ravie et fière parce que les autres me jalousaient. Lorsqu'il risquait une grosse somme et qu'il la perdait, je le traitais de beau joueur. Son dédain de l'argent me plaisait. Nous étions environnés d'un tel luxe; chaque jour nous apportait un nouveau confort, un plaisir inédit. Mes fiançailles furent un perpétuel enchantement.

— A présent, je sens davantage l'utilité de l'argent et sa force. J'ai tout perdu là-bas, mais j'ai réussi à sauver quelques bijoux d'un très grand prix. On me les acheta très cher en France. Il m'en reste quelques-uns encore. Quand j'ai besoin de payer une grosse note, je vends un diamant, ou un rubis, un cabochon d'émeraude ou un saphir.

— Mais cela aura une fin, et je ne vous vois pas dans la médiocrité, ni trempée pour la lutte.

— Je ne vois pas si loin.

— Il vous faut toujours un cadre d'élégance, la mauvaise fortune vous serait trop dure. Vous avez mené une vie trop indolente pour connaître ensuite les sévérités du sort. Non, fiez-vous à moi. Le nom que je vous offre est presque digne du vôtre.

— Je le sais, dit-elle vivement.

— Il me semble qu'à force de bonté je me ferai aimer par vous. Je préviendrai vos moindres désirs. Le prince Serge ruiné ne serait guère un parti enviable pour vous. Mieux vaut encore qu'il n'ait pas connu de tels revers, après une existence aussi aisée, aussi fastueuse. Qu'eût-il fait?

— Oui. Qu'eût-il fait? répéta tout bas Sonia, de bizarres choses, sans doute. Il eût tenté mille aventures. Quant à réussir, cela n'est pas certain, il s'irritait dès qu'une chose lui résistait, il méprisait le travail, en grand seigneur qu'il était.

— Et la réussite n'est qu'une longue patience, répliqua l'Anglais. J'avais pensé que vous réfléchiriez à tout cela ces jours-ci, que vous me donneriez enfin l'excellente réponse que j'espère.

— Je suis incapable de prendre une décision.

— Alors, je la prendrai pour vous.

— C'est vrai, mon ami, je suis folle. Je ferais mieux de vous écouter. Cependant...

Il lui reprit la main :

— Sonia, murmura-t-il, ma chère princesse, vous ne pouvez me rendre si malheureux. Depuis que je vous ai rencontrée, à Grasse d'abord, puis ici, je n'ai cessé un seul instant de penser à vous. Nulle femme au monde ne m'a autant ému. J'ai désolé plus d'une fois les miens parce que je ne voulais pas me marier. Songez donc, l'ainé d'une famille ! Vous auriez votre place à la cour, vous retrouveriez les honneurs auxquels vous avez droit.

— Laissez-moi réfléchir encore, mon cher sir Walton. Vous savez que vous avez ici une fidèle avocate en la personne de miss Margaret.

— Je lui en suis très reconnaissant.

Sir Walton se leva pour prendre congé de la Russe. Il contempla d'un air pénétré le romanesque visage, les cheveux caressés, eût-on dit de rayons de lune, les yeux de turquoise-ombragés de cils longs et serrés, la bouche un peu volontaire, tout cet ensemble qui faisait à la fois son espoir et son tourment.

Puis, avec un soupir, il quitta la princesse, qui le reconduisit jusqu'à la porte.

Dès qu'il fut sorti, elle revint à pas lents vers la table-bureau qui lui servait à ranger divers papiers. Elle ouvrit un tiroir, en retira plusieurs photographies du prince Serge.

— Aurais-je été heureuse ? murmura-t-elle. En tout cas, je l'aimais, tout en le redoutant. Il avait des emportements si sauvages !

Elle frissonna :

— Il m'aurait brisée peut-être, mais j'aimais sa force et ses excès, sa violence qui le rendait beau comme un dieu en courroux ; on ne l'aimait point, on le redoutait, et cela se mêlait aussi à la passion que j'avais pour lui. Comme il a tenu tête à l'orage ! Mais il y avait le nombre contre lui. Tous tués, tous massacrés ! Yvan, le cadet, Nicolas, Alexandre et Pétroska, Nitchika. Mon sort pouvait être pareil. C'est un miracle... Ce serviteur, glissé parmi les rouges, m'enlevant, me sauvant avec Margaret à la faveur de la nuit. Et notre fuite, nos déguisements, nos soirs d'épouvante pendant lesquels j'entendais toujours ces cris et ces râles, ces appels. Mon oncle emmené mis à mort, ah ! c'est affreux...

Elle se cacha la tête entre ses mains, les épaules secouées encore d'un frisson.

— Oublier, revivre ! Elle a peut-être raison, miss Hibson. Serge, que me diriez-vous, vous qui n'aviez ni foi, ni croyance ; est-il vrai qu'il faut demander aux jours toute la jouissance qu'ils peuvent nous donner, sans nous occuper d'autre chose, sans nous torturer le cœur avec de vains regrets ?

« Sir Walton est élégant, distingué ; il sera un mari très correct, en somme, décoratif même ; il est bien vu à la cour ; il a joué un rôle dans la diplomatie. Mais vous, Serge, vous étiez beau et troublant à cause de vos originalités mêmes.

Elle prit une des photos qui représentait le prince dans une chasse à l'ours et la porta avec transport à ses lèvres.

Mais ses mains retombèrent sur la table avec le portrait. Car le visage de Serge demeurait insensible comme celui d'une icône vainement suppliée.

Sir Walton, après avoir pris congé de la princesse, s'était dirigé vers la terrasse où miss Margaret s'attardait dans la lueur du crépuscule.

— Eh bien ? demanda-t-elle vivement en le voyant s'approcher d'elle.

Il eut un geste désolé :

— Je ne suis pas fixé encore. Mais je ne veux pas désespérer, n'est-ce pas ? Ne suis-je pas son meilleur ami ? Elle finira par convenir que sa solitude lui pèse.

— J'ai parlé pour vous. Chaque fois que je la vois mélancolique, je ne manque pas de lui dire : « Ah ! votre vie serait transformée si vous aviez sir Walton pour époux. Sans cesse il inventerait quelque chose pour vous distraire. »

— Elle l'aimait beaucoup, dites-moi ? interrogea d'une voix sourde l'Anglais.

— Beaucoup ? peut-être. On ne sait jamais au juste, avec ces Slaves. Mais elle ne s'est pas encore décidée à brûler ses lettres.

L'Anglais eut un geste irrité, en dépit de son habituel sang-froid.

— Un homme aussi léger, un insouciant et un brutal ! Il faut que les femmes soient folles ! Enfin, je vous le répète, miss Hibson : si vous par-

venez à gagner ma cause, je vous remets cinquante mille francs, en chèque sur ma banque particulière.

L'Anglaise ne répondit point, mais ses yeux exprimèrent à sir Walton qu'elle ne négligerait rien pour le servir.

.

Serge Novaros, après maints débats de conscience, s'était décidé à demander à M. Gallo quelques jours de vacances pour un voyage à Paris qu'il projetait.

— Autant que vous le voudrez, prenez ce congé, lui dit amicalement M. Gallo. La terre chôme en ce moment et n'a plus autant besoin de vous. Il sied que vous goûtiez un peu de distraction et de détente, la vie ici doit vous paraître monotone. Mais j'espère que vous nous reviendrez : le domaine ne pourrait plus se passer de vous et notre amitié non plus, mon cher prince.

Celui-ci demeura soucieux.

— Des intérêts m'appellent à Paris, reprit-il enfin, sans quoi je n'aurais guère envie de quitter votre solitude.

M. Gallo, le voyant préoccupé, n'insista point. Il lui remit dans un élégant portefeuille la somme convenue entre eux, très largement fixée par le père de Jocelyne.

— C'est moi qui vous remercie, ajouta celui-ci. Vous avez donné aux bois et aux champs des espoirs nouveaux de renaissance.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Vous voudrez bien, Monsieur, présenter mes hommages et mes adieux à M^{lle} Gallo.

Il s'était arrangé pour ne pas voir Jocelyne. Après les aveux qui lui étaient échappés en patinant sur le lac, il n'aurait pu sans une indicible angoisse retrouver la jeune fille.

À présent, elle était à jamais perdue pour lui, il le sentait, il le devinait. Son devoir l'appelait auprès de son ancienne fiancée. Un Novaros ne pouvait manquer à ses promesses d'honneur. Elle était peut-être sans appui à Paris, il lui devait cette aide, cette protection qu'il lui avait jurées, quoiqu'il ne fût devenu qu'un malheureux proscrit.

Il quitta M. Gallo en l'assurant encore une fois de sa gratitude pour l'aimable accueil qu'il avait

reçu de lui; puis il s'éloigna du manoir sans se retourner, de peur d'apercevoir, derrière quelque vitre, l'ombre enchanteresse de la fée Viviane.

.....

Ce matin-là, la princesse venait de se lever et, face au magnifique panorama de cette terre presque africaine par la végétation et la profondeur bleue de son ciel, elle écoutait miss Margaret lui vanter les courtoises qualités de sir Walton, lorsqu'une femme de chambre entra en portant le courrier.

Depuis son arrivée en France, celui-ci ne se composait que de rares lettres de relations ébauchées à Paris. Sonia y jetait distraitement les yeux, y répondait quelquefois, mais sans y arrêter longuement sa pensée.

D'une main nonchalante, tandis que le thé chantait dans le samovar surveillé par miss Hibson, la jolie Russe éparpilla les enveloppes et les journaux sur la table.

Ses yeux effleurèrent les écritures... Mais voici que soudain elle crut avoir comme un éblouissement, un de ces mirages moraux qu'éprouvent les hallucinés ou les fous.

L'écriture de Serge Novarof venait de surgir devant elle.

Un cri s'échappa de ses lèvres balbutiantes, tandis qu'une pâleur effroyable s'étendait sur son gracieux visage.

Miss Margaret accourut vers elle. Mais, sans prononcer une parole, le doigt tendu vers la lettre, la princesse semblait lui désigner qu'un mystère était contenu là.

Serge... murmura-t-elle enfin. Serge! Ouvre... Je n'ai pas la force.

A ce nom, l'Anglaise flegmatique avait sursauté. Était-il possible qu'il pût s'agir d'un pareil revenant? Mais la fin tragique du fiancé et cousin de Sonia était certaine.

Obéissant à l'ordre donné, elle prit l'enveloppe et l'ouvrit; puis, retirant un feuillet replié, elle le tendit à la Russe défaillante.

Aux premiers mots que celle-ci lut, elle eut la révélation que Serge, en effet, vivait.

Son émotion était si grande qu'elle dut se reprendre à plusieurs fois avant de poursuivre sa lecture.

Enfin elle murmura :

— Il a échappé comme nous à cette terreur sanglante, tous les siens ont péri. Il vient de savoir que je suis en France par le docteur qui nous a soignées au moment de notre accident. Serge était en Bretagne. Il est accouru à Paris... Là, on lui a dit que je voyageais dans le Midi... Il a obtenu mon adresse... Il va venir ! Margaret, tu entends... Dans quelques heures, il sera là, Serge ! mon aimé, mon brave Serge insoucieux. Je ne suis plus seule !

Elle se redressa, triomphante :

— Tu me disais de me reprendre à la vie. Mais voici qu'elle rebondit vers moi. Ah ! j'ai bien fait de chasser l'oubli, de ne pas écouter sir Walton !

— Hélas ! songeait l'Anglaise, la partie est perdue.

— Je n'ai pas vieilli, n'est-ce pas?... reprit atdemment la princesse en attirant vers elle un miroir. Il me retrouvera telle qu'il m'a donnée. Ah ! C'est que j'ai traversé tant d'horreurs... Il s'était réfugié en Bretagne... Il ne dit rien de plus... Il doit avoir hâte de me voir... Si, j'ai un peu pâli, Margaret. Mais mon teint rajeunira. Il me dira que je suis la plus belle, la plus enviée des femmes, comme il me le disait à Pétrograd.

« Il va peut-être arriver demain... Tu prépareras ma plus jolie toilette... Je veux être éblouissante pour lui. Et tu diras en bas qu'on prépare le meilleur appartement pour le prince Serge Novarof. Il aime le luxe, l'empressement des domestiques autour de lui. Il n'aime pas réitérer deux fois un ordre !

Elle s'arrêta, sourit, puis, comprimant de sa main fine et qui tremblait encore les battements de son cœur fougueux :

— Je l'aime, murmura-t-elle, la vie me devait bien cette revanche-là. Comme nous serons heureux !

XI

— Est-ce que sir Walton a laissé pour le comte de la Rochebella sa réponse ?

Pedro, coiffé d'un large feutre gris, vêtu d'un élégant costume de flanelle, à la dernière mode de Cannes, venait de s'arrêter devant la loge du concierge de la villa appartenant à l'Anglais.

Le portier montra un visage renfrogné au jeune homme :

— Sir Walton a changé d'avis, grogna-t-il.

— Par exemple ! Mais, il y a quelques jours encore, il était absolument décidé à louer sa villa à mon père. Nous comptions dessus.

— Il a changé, c'est tout ce que je peux vous dire ; je ne vous engage pas à tâcher de le voir, car il n'est pas d'humeur commode en ce moment.

Pedro montra à l'homme plusieurs billets de cent francs.

— Si la location se faisait, il y avait cela pour vous.

— Si vous croyez que j'y peux quelque chose... C'est à cause d'un mariage manqué qu'il garde sa maison. Je l'ai su par le valet de chambre. Il voulait acheter le château des Palmiers, dans la baie de Saint-Tropez ; mais, puisqu'il ne se marie pas, il a renoncé à son projet.

— Son mariage n'est peut-être pas dans l'eau, fit Pedro, dont l'imagination romanesque venait d'être mise en éveil. Tâchez de nous tenir au courant, ajouta-t-il en mettant vingt francs dans la main du concierge, ce qui radoucissait celui-ci.

C'était un Provençal, gras et court, au teint basané, au visage rasé, aux yeux astucieux sous les sourcils épais.

Le comte de la Rochebella, que de récentes spéculations financières avaient remis à flot, séjournant à l'hôtel près de Cannes, avait appris quelques semaines auparavant que sir Walton avait l'intention de louer très prochainement sans doute la jolie maison italienne qu'il possédait sur les hauteurs de la ville.

Il avait eu une entrevue avec lui et avait presque obtenu une promesse de location.

Pedro avait récemment envoyé à son cousin les quelques milliers de francs si bassement dérobés en y joignant ce mot laconique :

A remettre dans le bas de laine que tu sais et comme tu pourras.

Maurice lui avait froidement répondu, en lui retournant les fonds :

Je n'accepte pas cette commission; adresse à qui de droit, par une autre voie que la mienne, cet argent en restitution. Ci-joint, tu trouveras également ce que je te dois.

Pedro avait chargé une agence d'accomplir cette réparation, sans trahir le nom de l'Espagnol.

Un matin, un homme d'affaires était venu trouver Korrigon et lui avait déclaré qu'un de ses clients, au moment de mourir et qui avait désiré demeurer incognito, l'avait chargé de remettre au cultivateur la somme qu'il lui avait dérobée; un jour de tentation et de faiblesse.

Le père de Gaud, suffoqué et soupçonnant de moins en moins l'auteur du vol, avait reçu la somme sur laquelle il ne comptait plus, n'ayant pas voulu accepter l'offre généreuse de Maurice.

Il gardait toujours quelque espoir sur celui-ci pour marier sa fille, ayant deviné la sympathie que la jeune Bretonne semblait avoir pour le fils Destray.

Mais ce dernier demeurait silencieux, triste quelquefois, et Korrigon n'osait pas lui parler de ses projets.

Comme, l'hiver, les travaux chômaient un peu à la ferme, le jeune homme se rendait parfois à Rennes pour compléter ses études agronomiques. Il allait aussi à Saint-Malo et retrouvait Hélène, qui s'inquiétait de plus en plus de ne pas voir se réaliser l'union qu'elle avait projetée. Jocelyne, depuis quelque temps aussi, était devenue mélancolique, renfermée, et s'adonnait plus que jamais à ses occupations, à ses charités et ses lectures.

Pedro quitta le concierge et s'apprêta à retourner auprès de son père, afin de lui apprendre la mauvaise nouvelle.

Dès que les la Rochebella avaient quelques fonds, ils s'empressaient de les dépenser, quitte à vivre ensuite aux crochets des uns et des autres. Ils se découvraient alors des amis, des relations, s'imposaient jusqu'à ce que la chance revînt.

Le comte fut très irrité de voir la villa de Cannes lui échapper. Mais Pedro le calma :

— Qui sait si ce mariage est tout à fait à l'eau ? Il faudra que je m'informe. Sir Walton doit être un maladroit.

— Ne l'as-tu pas été toi-même, reprit le comte, en laissant échapper ce fameux parti qu'est M^{lle} Gallo ? Elle n'est pas née, mais elle est charmante, elle a du bien, son père l'adore. Tu n'as pas su t'y prendre avec elle. Cet imbécile de Maurice a plus de chances encore que toi de réussir.

— Cela n'est pas prouvé, fit le jeune homme d'un ton gouailleur. Vous savez bien ce que j'ai surpris en patinant sur le lac le jour de la fête du gui. Ce beau bûcheron, à la barbe rousse, qui se fait passer pour le prince Novarof vis-à-vis de l'aimable enfant, ne paraît pas déplaire à celle-ci. Mais je ne crois pas que le père Gallo croie à cette légende, à la résurrection d'un mort.

— On ne sait jamais, fit le comte àprement. En tout cas, aventurier ou non, cet étranger s'est montré plus malin que toi.

Pedro haussa les épaules :

— Bah ! cela n'est pas fait. Quant à sir Walton, le concierge nous préviendra s'il apprend du nouveau.

Quelques jours se passèrent ainsi, mais le jeune Espagnol n'entendit parler de rien. Il se décida donc à retourner voir le portier, faute de ne pouvoir s'adresser directement à sir Walton.

Cette fois, le concierge fut plus loquace. L'appât sans doute de la commission à gagner lui faisait déplorer à présent que l'Anglais vit ses rêves d'amour anéantis.

— Il paraît, dit-il au jeune homme, qu'il est complètement épris d'une certaine princesse russe exilée, rencontrée dans le Var. Tout semblait marcher à souhait, lorsqu'un rival est survenu.

— Ne peut-il triompher de ce rival, votre sir Walton ?

— Il paraît qu'il s'agit d'une dame assez fan-

tasque, fort jolie et qu'on avait cru massacrée là-bas. Elle se nomme Sonia Novarof... C'est du moins ce que m'a répété le valet de chambre.

— Novarof... Vous dites bien Novarof?

— Oui. Le valet de chambre est au courant. La Russe habite l'hôtel de la Terrasse, au fond de la baie de Saint-Tropez, avec une dame de compagnie. Sir Walton lui rendait souvent visite. Mais, depuis quinze jours, il y a du changement. Il a renoncé à se rendre là-bas. Un autre a pris sa place.

— Novarof... répéta Pedro à demi-voix.

C'était le même nom qu'avait prononcé le forestier, tandis qu'il accompagnait la jeune fille sur le lac glacé de Brocéliande. Peut-être était-ce une parente de ce Novarof dont les journaux avaient relaté la fin tragique. Elle seule pourrait attester que le bûcheron était un imposteur. Et Pedro serait bien vengé.

— Dites à sir Walton que nous ne désespérons pas d'obtenir sa villa, reprit l'Espagnol. Ne manquez pas de nous tenir au courant s'il change d'avis.

Il s'éloigna, plus triomphant que la première fois : il tenait un filon qu'il allait exploiter.

— La princesse Sonia Novarof, murmura-t-il, il s'agit de l'approcher, de l'interroger et de savoir. Qui sait aussi si je ne pourrai pas servir sir Walton?

Lorsqu'il rejoignit son père qui l'avait envoyé aux nouvelles, il le mit au courant de ce qui se passait.

— Étrange, cette coïncidence ! remarqua la Rochebella. Il serait curieux d'entrer en relations avec cette Russe.

Mais, connaissant son fils rempli de ruse subtile, il le laissa complètement libre de mener à sa guise son enquête.

.

Sonia avait pris le bras de Serge et, penchée amoureusement vers lui, elle lui faisait admirer les splendeurs naissantes du printemps, précoce sur ces rives presque latines et presque africaines par la végétation et la douceur du ciel.

— A Pétrograd, c'était un autre spectacle, Serge. Lorsque je suis venue ici, j'ai senti le soleil mettre de nouvelles forces dans mes veines.

Mais j'avais le cœur broyé. Sans cesse, je vous évoquais, victime de ces brutes; j'évoquais nos folles et charmantes fiançailles, tous les plaisirs que nous avions goûtés ensemble, les bals, les parties de traîneaux, les courses en yacht sur la Riviera, et cette fois où vous m'avez rapporté la peau de l'ours blanc tué par vous. En étiez-vous assez fier! Quel gaspilleur vous faisiez! Comme cela a dû vous sembler dur de n'avoir plus d'or à puiser à pleines mains. Vous avez retrouvé des relations, sans doute, qui vous ont accueilli, car vous n'avez pas du tout l'air de l'exilé misérable que vous auriez pu devenir. Je suis sûre que vous auriez préféré le suicide à la pauvreté, avec les goûts que je vous connais. Quels sont les riches amis qui vous ont traité en hôte princier, Serge?

— Personne. J'ai travaillé, Sonia.

— Travaillé, vous!

Elle se mit à rire.

— Mais vous êtes incapable du moindre labeur! Tout, sauf votre caprice, votre fantaisie; je vous connais, allez!

— Non, vous ne me connaissez pas! je ne me connaissais pas moi-même. Je n'ai sollicité l'appui de personne, je n'ai pas tendu la main : je me suis suffi. Et cela a recréé en moi un être nouveau, un homme que je ne soupçonnais pas, un peu supérieur à l'ancien.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas? Je vous retrouve toujours aussi fou. Et qu'avez-vous fait, Serge? Quelle société avez-vous administrée, à la tête de quelle banque êtes-vous?

— Je n'ai pas osé prétendre à de tels emplois. Je n'avais fait aucune préparation nécessaire. Rien ne s'innove et tout s'apprend. C'était notre défaut, à nous autres, les oisifs du luxe, de croire que certaines tâches sont viles parce qu'elles n'emploient que les mains.

— Vous allez me raconter des choses insensées, Serge!

— Presque. Je me suis fait bûcheron.

— Vous!

— Oui. J'avais eu un moment de lâcheté après avoir risqué et perdu au jeu le peu qui me restait, j'avais pensé à disparaître. Le néant ne m'effrayait pas. Depuis longtemps, notre nihilisme m'avait incliné à regarder la mort sans frayeur. La vie me pesait, toutes mes affections

étaient mortes. Puis, un tout petit hasard a fait dériver autrement ma destinée. Les croyants y verraient là la main de Dieu.

Sonia se mit à rire.

— Ne riez pas, fit-il gravement, je crois maintenant à ces choses. J'ai beaucoup réfléchi, Sonia.

— Mais je ne vous reconnais plus du tout, Serge ! Il vous fallait, n'est-ce pas, joindre à vos originalités passées des paradoxes nouveaux.

— Je ne les appelle pas des paradoxes, mais des certitudes, et tout ce qui m'enivrait autrefois ne me suffirait plus. Mais écoutez-moi.

Il s'arrêta un instant, les yeux lointains, puis reprit d'une voix plus lente et plus basse, comme recueillie :

— Une annonce d'un petit journal breton m'est tombée sous les yeux. On demandait des forestiers courageux et robustes, pour abattre des arbres. Je me proposai. Je vécus là dans la nature, à la façon d'un primitif; je dépouillais le mondain, le sceptique, l'affamé de luxe et de puissances matérielles, le vieil homme que j'étais, enfin, et je me recréais une personnalité nouvelle.

— Mais par quelle grâce, Serge, et sous quel enchantement s'accomplit cette métamorphose ?

Le prince Novaros dissimula l'émotion qui allait l'envahir; il reprit d'une voix plus ferme, en martelant ses mots :

— Je compris la beauté, la noblesse de la loi divine : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Je reçus les conseils de la nature. Elle apaisa, elle renouvela les forces de mon âme, elle me donna le détachement des plaisirs creux que j'avais crus indispensables jusqu'alors.

— Mais c'est une existence de chartreux, interrompit la princesse, moqueuse. Vous ne m'avez pas fait voir vos mains. Elles doivent être affreusement calleuses.

Serge les lui tendit en souriant, les paumes en dessus. Un frottois vigoureux de pierre ponce en avait diminué les aspérités rudes, mais les poignets plus musclés, les doigts plus forts, les mains bronzées attestaient le travail de la hache.

— C'est vrai ! il ne ment pas, murmura-t-elle. Heureusement, Serge, que nous nous sommes retrouvés, car malgré tout, vous avez beau dire, c'est une existence abrutissante que vous avez menée là. Vous pouvez faire mieux, reprendre

votre rang, réapparaître dans le monde qui ne demandera qu'à vous accueillir. J'ai réussi à sauver un merveilleux collier de perles qui appartient à votre grand'mère. Mon oncle devait vous le remettre à notre mariage. J'avais enfermé chaque grain dans un peu d'étoffe noire, et miss Margaret en avait fait comme une garniture de deuil autour de nos chapeaux. Il est à vous.

— Et moi qui me croyais pauvre ! fit Serge galement.

— Vous verrez comme on nous fera fête dans toute la riche société française.

— Est-ce bien utile de retourner parmi ces vivants... de si petit intérêt ? Quels buts poursuivent-ils, quelles joies plates nous donneront-ils ?

— Oh ! mais vous êtes devenu misanthrope, c'est tout à fait sérieux ! Si vous le préférez, alors, mon chéri, nous prolongerons notre lune de miel dans quelque site féérique, nous voyagerons...

Le front du prince s'assombrit, un regret passa dans ses yeux ; mais il détourna la tête du côté de la mer pour cacher son trouble à sa fiancée.

— Nous nous efforcerons surtout de nous rendre utiles. Ce qui perd les États, c'est la futilité des grands, des gouvernants, leurs ambitions matérielles qui amènent les décadences ou les révolutions. Si chacun avait le souci d'apporter sa pierre à l'édifice, de travailler à l'amélioration de la terre, des industries, des œuvres sociales...

— Serge, vous êtes charmant ! Il me semble que je vous aime encore davantage. Mais vous ne serez pas trop grave avec moi, n'est-ce pas ? Songez donc, après de telles épreuves, on éprouve le besoin d'oublier, de s'étourdir un peu, de goûter les douceurs faciles de la vie. Je suis jeune, je suis belle, mon bien-aimé : n'aurez-vous pas de plaisir à me parer, à me montrer à tous ? mes succès seront les vôtres.

— Enfant... murmura-t-il en caressant avec un peu de pitié attendrie le bras délicat posé sur le sien.

Et, malgré lui, le visage volontaire et ingénu pourtant, les grands yeux de clarté de Jocelyne lui apparurent. Elle ignorait tout des plaisirs, celle-là ; son âme et son regard étaient purs comme une fleur éclosée du matin, mais quelles ardeurs il y avait en elle, quel jaillissement, quel don de soi !

Active et diligente, elle avait donné l'exemple dans le domaine. Elle ne dédaignait rien et son esprit était à la hauteur de tout.

Il chassa cette vision et cette pensée. Il n'avait plus le droit de songer à elle.

Tandis qu'ils allaient ainsi l'un près de l'autre, en faisant des projets si contraires, un promeneur attardé sur la grève les examinait avec une indéchiffrable curiosité. C'était Pedro de la Rochebella.

Il avait demandé quelques renseignements sur la princesse Sonia Novarof. On lui avait dit :

— Elle est en ce moment dans le jardin de l'hôtel avec son cousin.

— Le rival, avait songé l'Espagnol.

Il était descendu vers le rivage, car les murs étaient bas de ce côté, et il était aisé d'apercevoir de là, ceux qui se promenaient à l'ombre des chênes-lièges, des mimosas et des palmiers.

Il aperçut le dos de la princesse, ainsi qu'on la lui avait décrite, accompagnée d'un homme à la haute stature délicate et robuste pourtant.

— Ils vont revenir sur leurs pas et je verrai bientôt leurs physionomies, se dit le jeune Espagnol intrigué. Une autre fois, j'aborderai cette jolie Russe et lui parlerai de celui qui se fait passer pour un prince Novarof. J'arriverai à confondre cet imposteur de Brocéliande qui semble faire tourner la tête à cette petite...

Mais, brusquement, il s'arrêta. Les deux promeneurs venaient de rebrousser chemin et le soleil éclairait l'homme en pleine face.

Un cri jaillit de la bouche de Pedro.

— Le bûcheron de la forêt de Paimpont ! Le prince Novarof !

La révélation était si inattendue qu'il demeura un long instant comme halluciné, se demandant s'il n'était pas le jouet d'une étrange ressemblance.

— Mais non, murmura-t-il enfin, c'est bien lui, il avait donc dit vrai, mais comment se fait-il qu'il ait ainsi parlé à M^{lle} Gallo, alors que cette belle Russe l'attendait ici. Il est bien capable de jouer un double jeu, cet aventurier aux grands airs méprisants. Mais, tu n'as pas dit ton dernier mot, quelqu'un t'épie et t'espionne.

Pedro éclata d'un rire sardonique.

— Sir Walton, vous avez trouvé en moi un fameux allié. Il faut absolument que je vous prénomme et que je retire mon profit de tout cela.

L'Espagnol se frotta les mains :

— Cet imbécile d'Anglais allait se faire rouler par le grand Russe, mais prends garde à toi, Serge Novarof, et toi, dédaigneuse Jocelyne, tu sauras comment tu es la dupe de cette barbe rousse venue des pays du Nord.

Quittant son poste d'observation, Pedro se mit en demeure de regagner au plus vite la gare afin de mener à bonne fin ses projets.

Le lendemain, sir Walton, en ouvrant son courrier, trouva ces quelques lignes signées par Pedro de la Rochebella :

Sir, il serait, je crois, d'un vif intérêt pour vous de vous entretenir quelques instants avec moi, au sujet d'un certain prince Novarof que j'ai connu en Bretagne et sur lequel j'aurais bien des révélations à faire.

Il nous est parvenu certains bruits que c'est à cause de lui que vous avez renoncé à l'idée de nous louer votre villa.

Veuillez agréer, sir...

L'Anglais eut un geste surpris. Pourquoi lui parlait-on de ce rival, alors qu'il s'efforçait d'oublier Sonia, de chasser l'image qui le hantait sans cesse ?

Il relut plusieurs fois le billet, d'abord avec la colère de l'orgueil froissé, puis avec plus de sang-froid et de réflexion.

Après tout, peu lui importait qu'un étranger fût au courant de son amour malheureux, si cet étranger pouvait le servir.

Il ne risquait rien, en tout cas, de voir ce Pedro de la Rochebella, de l'interroger.

Par le même courrier, il lui envoya donc un mot laconique pour l'avertir qu'il le recevrait volontiers le jour suivant.

Le jeune Espagnol fut exact au rendez-vous.

— Sir, dit-il, après avoir échangé avec l'Anglais quelques politesses, une curieuse coïncidence m'a mis l'autre jour en présence du prince Novarof, dont les journaux européens avaient annoncé la fin tragique. Il m'a paru qu'il faisait une cour assidue à certaine Russe, qui habite actuellement le grand hôtel de la Terrasse, au fond de la baie de Saint-Tropez.

— Sa cousine.

— Peut-être. En tout cas, je connais une jeune

filles à laquelle il a fait maintes déclarations d'amour et qui l'attend en Bretagne.

L'Anglais sursauta :

— Pouvez-vous me jurer que vous dites vrai, Monsieur. Il s'agit en ce moment d'une chose très grave pour moi.

— Je le sais, reprit Pedro avec hardiesse, et je sais aussi que je puis utilement vous servir. Mais peut-être ai-je tort de vous parler de tout cela. Cela peut m'attirer quelque méchante affaire avec ce Russe, quoique je porte beaucoup de sympathie à la charmante Bretonne à laquelle il disait, il y a quelques semaines, les mêmes mots, ajouta hypocritement l'Espagnol.

— Écoutez, fit vivement sir Walton, si vous réussissez à confondre cet homme aux yeux de la princesse Sonia, sa fiancée, je vous ferai cadeau de la location de ma demeure.

— Chiel songea Pedro, autant de billets de mille à encaisser que me remettra mon père.

— J'essayerai, reprit l'Espagnol, après avoir réfléchi quelques instants. Mais je tenais à vous en parler auparavant. Si je réussis, j'accepte votre proposition, mais elle me semble incomplète.

— Je vous remettrai dix mille; vingt mille francs, soit, mais faites vite, le temps presse. La princesse s'éprend de jour en jour de son beau cousin, m'a-t-on dit.

— J'irai à l'hôtel de la Terrasse, et je le confondre, fit avec aplomb Pedro. Il sied que les êtres comme lui soient démasqués.

— Vous êtes un garçon courageux, j'aime cela, fit l'Anglais en lui serrant la main. Et bonne chance, tenez-moi au courant.

Le jeune de la Rochebella quitta sir Walton, très satisfait de son entrevue. Il ne lui restait plus à présent qu'à livrer bataille à Serge Novarot.

Sur la terrasse ensoleillée où le printemps hâtif jetait chaque jour de nouveaux parfums, où les lentes brises latines semblaient déchaîner le bel essor des sèves, Sonia et son fiancé passaient de longues heures en face de l'horizon qui se faisait plus bleu.

La princesse reprenait des forces chaque jour, son teint plus vif faisait ressortir davantage l'éclat de ses yeux couleur de turquoise, une fierté plus grande redressait son front, superbement orné

d'une des dernières chevelures d'or pâle respectées par la mode et le siècle.

Elle parlait à Serge de ses lectures, elle évoquait avec lui le temps de leur adolescence et les fêtes somptueuses qui avaient clos l'époque impérialiste avant la guerre, en Russie.

Parfois, très distant d'elle par la pensée, il demeurait silencieux, alors qu'elle le croyait simplement recueilli dans leur bonheur présent. Son corps d'athlète s'engourdissait dans cette vie nonchalante qui redevenait la sienne. Au lieu d'être traité presque en égal par les forestiers, ses frères, il se voyait entouré de déférence et de curiosité, objet de l'obséquiosité des larbins et des envies que suscitaient son rang et sa légende.

Chargé par Sonia de la vente de plusieurs bijoux admirables, un financier parisien, ancien ami des Novarof, venait d'avertir celle-ci qu'une somme des plus importantes était à sa disposition.

— Nous sommes riches ! s'était-elle écriée en battant des mains. Il n'est pas besoin de vendre encore votre collier de famille, Serge.

Et, tout bas, il avait presque déploré cette fortune acquise sans effort, qui leur tombait entre les mains. Une pesante mélancolie envahissait son âme. Il se sentait diminué dans son oisiveté de grand seigneur.

Et, cependant, il s'attendrissait devant la grâce et la confiance de Sonia. S'il ne pouvait plus l'aimer comme autrefois, du moins prétendait-il ne pas la décevoir, puisqu'il demeurerait son dernier appui.

— Serge, voyez donc ce monsieur qui s'avance vers nous. On dirait qu'il cherche à nous aborder. Le connaissez-vous ?

Le prince Novarof tourna la tête dans la direction indiquée. Il aperçut un jeune homme, dont le visage était à moitié caché par les bords d'un large feutre gris.

L'étranger s'avança, salua Sonia, et, regardant le prince Novarof médusé par cette apparition :

— C'est bien le bûcheron de l'exploitation Gallo que j'ai l'honneur de retrouver ici ? demanda-t-il avec arrogance.

XII

Serge s'était redressé. Il venait de reconnaître le cousin de Maurice Destray aperçu à la fête du gui.

— Je ne pensais pas vous rencontrer ici, répartit Pedro. Il paraît que vous vous nommez à présent le prince Novarof.

— Présentez-moi ce monsieur, Serge, fit vivement Sonia intriguée.

— Ma cousine la princesse Novarof, dit froidement le Russe sans tendre la main à Pedro.

Puis, le toisant avec mépris :

— Je m'étonne que vous osiez m'aborder après ce que je sais de vous.

Pedro pâlit légèrement.

— Je ne vous comprends pas. En tout cas, je suis chargé de commissions pour vous. M. Gallo réclame vos services précieux pour son domaine et M^{lle} Jocelyne se languit en attendant votre retour.

Cette fois, ce fut Serge qui tressaillit. Sonia qui les observait tous deux s'en aperçut.

— Vous ne m'avez pas parlé de ces gens, Serge.

— M^{lle} Jocelyne est pourtant presque la promise de Monsieur, fit d'un ton sardonique l'Espagnol.

— Ne croyez pas cela, interrompit Serge vivement. D'ailleurs, Monsieur, ajouta-t-il en toisant avec mépris le jeune homme, sachez que je ne retournerai pas à Brocéliande, que le prince Novarof reprend son titre et sa place et qu'il écrira directement, sans passer par vous, à M. Gallo, pour l'informer de ses regrets et de sa gratitude. Je n'oublierai jamais l'accueil qu'il fit à l'exilé et ses attentions délicates. Maintenant, Monsieur, je vous avertis de ne plus vous trouver sur mon chemin, ajouta le prince avec colère. J'espère que vous avez songé à réparer votre vile action ?

Et, d'un geste, il indiqua à Pedro qu'il eût à s'éloigner.

Celui-ci hésita un instant, mais il eut peur de la force herculéenne du Russe.

— Je dirai à M^{lle} Jocelyne que vous avez oublié les aveux qu'elle reçut de vous sur le lac de Brocéliande. Adieu !

Ayant jeté ces mots avec une âpre rage, il s'en fut, satisfait malgré tout du trouble qu'il venait de jeter dans l'âme de la princesse.

A peine Pedro eut-il disparu, en effet, que Sonia posa sur le bras de son cousin sa main tremblante.

— L'affreux homme ! balbutia-t-elle enfin. Il a menti, n'est-ce pas. Vous l'avez traité comme il le mérite.

— Ce garçon est un voleur, je l'ai appris et je ne suis pas fâché de lui avoir dit en face ma pensée.

— Qu'importe, fit-elle, il ne m'intéresse pas. Mais ces gens dont il a parlé existent, n'est-ce pas ? Pourquoi m'avoir tu leur nom jusqu'ici.

— A quoi bon, puisque je ne les reverrai pas. C'est déjà le passé. Je ne suis plus Serge le tâcheron, mais le prince Novarof. Il ne faut pas que je l'oublie, ajouta-t-il d'un ton quelque peu amer.

Elle demeura silencieuse, puis reprit plus doucement :

— Serge, il faut me parler, au contraire, de cette humble vie qui fut la vôtre.

— Pourquoi ? Elle vous déplairait sûrement. Aimeriez-vous voir en moi le tâcheron, le manoeuvre grossièrement vêtu, levé dès l'aube, ayant déjeuné frugalement de lait caillé et de pain bis, et peinant dans l'effort musculaire, payé à la semaine d'abord ?

Elle eut un frisson et la rougeur lui monta au front.

— Ah ! vous voyez bien, cela vous fait honte. Le travail rétribué ! mais vous méprisez cela plus que tout. Si encore, j'avais fait cela comme un sport, par hygiène, mais non, c'était pour gagner ma vie, Sonia, vous entendez bien.

— A quoi bon rappeler tout cela, continua-t-il après après un instant de silence, puisque la fortune me sourit à présent et que je n'ai plus le droit de vous mêler à ces choses.

— Mais cette Jocelyne Gallo, articula-t-elle avec un peu de difficulté. Est-il vrai que vous vous soyez épris d'elle ?

Serge hésita un instant. Sonia tenait attachés sur lui ses regards très clairs. Il murmura enfin :

— Je ne puis vous mentir. J'étais seul, abandonné du destin, le cœur rempli de deuils ; je me sentais comme un homme qui se retrouve intact sur une autre planète, au lendemain d'un cataclysme. J'ai vu passer cette jeune fille... Elle était

d'une race différente de la mienne et d'un milieu que je tenais en dédain. Sa grâce simple, aisée, assouplie à tous les actes utiles ou généreux, adroits et courageux, me remplit d'abord de curiosité. Elle me reprocha plus d'une fois mes brutalités, elle me montra combien la vraie fraternité dans les efforts mis en commun, pourrait changer toute la surface de la terre, elle me fit croire enfin à quelque chose de supérieur et de divin.

« Je ne sais si je l'aimais, mais je la respectais infiniment, Sonia. Mes yeux s'ouvraient sur des choses nouvelles.

« Même si je l'avais aimée pourtant, je me serais éloigné d'elle, car elle était riche et je n'avais plus rien. C'est alors que j'appris votre existence par le docteur qui vous avait soignée.

La Russe avait écouté Serge sans mot dire. Seulement, entre ses fins sourcils, un pli s'était creusé et ses yeux semblaient être devenus plus profonds, leur éclat de pierre précieuse ayant pris brusquement une profondeur pareille à celle de la mer.

Il la trouva belle, transformée par une pensée qui s'efforçait de grandir, chassant tous les soucis frivoles.

— Serge, dit-elle gravement, si je n'étais pas réapparue soudainement sur votre horizon, vous auriez épousé cette jeune fille.

— Non, je vous l'affirme, tout nous séparait. La race, l'argent, les préjugés. M. Gallo pouvait prétendre à mieux pour cette jeune Gauloise, héritière des druidesses d'antan et gardienne de la forêt de Brocéliande.

— Autrefois, vous auriez dit, Serge : « Elle n'était pas digne d'un Novaros, cette fille de petits Bretons. » A présent, vous en faites une figure de légende, vous la mettez plus haut que nous. Vous l'aimiez. Vous avez accompli un devoir d'honneur en revenant vers moi, mais votre cœur est resté le prisonnier des chênes.

— Sonia, ne croyez pas cela. Si je ne devais pas vous aimer, je ne serais pas votre époux, je vous le jure.

— Nous n'avons plus les mêmes pensées qui nous lient. Je suis restée la Russe ancienne, vous êtes devenu un être différent de ce que vous étiez autrefois. Il faut retourner vers elle, Serge.

— Sonia, vous me torturez. Je n'accepte pas que

vous déliez ces liens qui me rattachent à mon pays, à tous les nôtres, à nos promesses d'autrefois.

Elle secoua la tête avec mélancolie.

— Nous ne parlons pas un même langage.

Il répondit avec douceur :

— Je vous enseignerai à devenir la femme nouvelle que la terre attend.

Maurice Destray, depuis que la réparation était faite, avait repris plus de gaieté. L'éloignement de l'edro avait comme allégé ses remords, et Korrigon se félicitait de plus en plus de l'aide intelligente et précieuse qu'il trouvait en lui.

Ce matin-là, il s'apprêtait à partir pour les champs lorsque le facteur lui remit une lettre de son cousin. Elle venait de Cannes.

Il s'éloigna sur le chemin afin d'être libre pour la lire lorsque, brusquement, l'ayant ouverte, ces mots l'immobilisèrent au milieu du chemin :

Mon vieux,

Je viens de découvrir une chose bien amusante dans le Midi. Le bûcheron russe, embauché par les Gallo et devenu l'homme de confiance de ceux-ci, va leur envoyer sa très prochaine démission de régisseur général.

Il est fiancé à sa cousine, la princesse Sonia Novarof, qui va redorer son blason, paraît-il, ayant réussi à sauver plusieurs trésors de grand prix de la Russie. C'est te dire qu'il déserte pour jamais la Bretagne et que la blonde Jocelyne soupirera en vain après l'enchantement.

Une place est à prendre. Je te la laisse. Cette jolie Gauloise n'est pas la femme qu'il me faut ; mais, si tu n'es pas complètement imbécile, tu t'efforceras de la consoler.

Elle est très fière et ne voudra pas laisser voir le dépit que la disparition du prince (car il s'agit d'un prince très authentique, mon cher) lui causera.

Je t'envoie mes vœux et mes bénédictions. Le Midi est délicieux et Cannes réunit les élégances les plus mondaines.

Je te plains, pauvre paysan volontaire, et te serre les mains, quand bien même elles sentent un peu la terre.

PEDRO.

Maurice crut d'abord à une plaisanterie de son cousin, puis, peu à peu, il devina qu'il s'agissait

bien d'un roman véritable et vécu et que, pour une fois, Pedro avait été sincère.

— Je le saurai, murmura-t-il, en allant jusqu'à Brocéliande. On doit avoir des nouvelles là-bas.

Il fut hanté par cette idée-là jusqu'au dimanche suivant. Un trouble le prenait à la pensée de revoir Jocelyne, de lui parler, d'adoucir la peine que cette nouvelle allait lui causer peut-être.

Il lui semblait que la gêne qui s'était glissée entre eux allait se dissiper, qu'il reviendrait son ami, qu'il grandirait encore moralement pour elle.

Parfois aussi, il se disait :

— Je ne la mérite pas.

Mais Hélène Destray lui ayant reproché plusieurs fois sa timidité et sa réserve, il prit la résolution de parler plus ouvertement à M^{lle} Gallo de son amour.

Ce fut par un après-midi du début de mars où, déjà, se laissait deviner le printemps précoce, que Maurice se rendit au manoir.

Jocelyne était à la ferme et M. Gallo recevait des paysans qui étaient venus le trouver.

Le jeune homme s'en fut vers la métairie pour rejoindre Jocelyne.

Il se souvenait de cette dernière journée de leur camaraderie joyeuse où tous deux ils avaient fait des crêpes avec Jeanne; quelques instants plus tard on leur avait appris l'accident survenu à M^{me} Gallo et son amie.

Il avait bien évolué depuis ce jour. Pedro avait failli le perdre tout à fait, l'entraîner vers les insouciances et les frivolités dangereuses, mais le tendre sentiment qu'il avait éprouvé peu à peu pour Jocelyne l'avait sauvé à temps. Par elle, il avait senti la grandeur des tâches nobles et nécessaires, du labeur quotidien, des vaillances sacrées.

Il avait hâte maintenant de la rejoindre et de le lui dire, de s'exprimer en homme et non plus en enfant.

— Monsieur Maurice !

Jeanne venait d'apparaître au seuil de la ferme. Son exclamation fit sortir la jeune fille à son tour de la maison.

— Maurice...

Elle s'avança vers lui, un peu de rose aux joues. Il y avait quelque temps déjà que le jeune homme n'était venu au manoir.

Jeanne les regarda l'un après l'autre. Puis elle

nocha la tête et s'éloigna, devinant qu'ils avaient, sans doute, bien des choses à se dire.

— J'avais besoin de vous voir, Jocelyne, fit Maurice. J'ai appris des nouvelles qui, je crois, ne vous laisseront pas indifférente.

M^{lle} Gallo tressaillit.

— Entrons là, dit-elle en désignant la salle basse de la métairie, nous serons tranquilles pour parler.

Elle franchit la porte de granit, au fronton de laquelle une date avait été gravée avec une inscription bretonne, rappelant l'âge de la maison. Il la suivit.

Jocelyne s'assit au coin de l'âtre, où, quelques mois auparavant, ils avaient fait ensemble des crêpes de blé noir, avec l'insouciance de leur jeunesse que n'avait pas encore frôlée l'amour.

— M. Gallo n'a-t-il pas reçu une lettre de votre Russe? demanda-t-il.

Jocelyne rougit :

— Si. Il informait père qu'il ne pourrait reprendre la direction du domaine. Mais papa lui a écrit par retour, le suppliant de rentrer. Rien ne va plus sans lui. Il reviendra sans doute sur sa décision.

— Je ne crois pas, répliqua Maurice avec calme, car je viens d'apprendre qu'il se marie là-bas.

Jocelyne s'était redressée très pâle.

— Qui vous a dit cela? s'écria-t-elle toute frémissante.

— Pedro; ils sont là-bas, à Cannes, au courant des dernières nouvelles mondaines. On parle du mariage du prince Serge Novarof et de sa cousine la princesse Sonia, tous deux échappés du ~~mas-~~saere. Il paraît aussi que, s'il est pauvre, elle, du moins, a réussi à sauver des joyaux de famille d'un immense prix. Cela a dû tenter votre forestier. Une pareille union est plus profitable que d'abattre des arbres ou de gérer une exploitation, acheva-t-il d'une voix sourde.

Les yeux de Jocelyne étincelèrent.

— C'est Pedro de la Rochebella qui vous écrit cela, Pedro, ce misérable, votre mauvais génie... Comment osez-vous avoir encore des rapports avec cet indigne personnage? Il ment, vous pouvez en être certain. Serge Novarof n'a pas l'âme vile de cet Espagnol.

Maurice avait violemment rougi.

— Je méprise comme vous Pedro, mon cousin, dit-il gravement. Il y a longtemps que je voulais vous expliquer ce qui s'est passé à la ferme, comment je fus témoin d'un acte odieux de la part de Pedro, mais comme il fut de mon devoir aussi de l'aider à se relever, à réparer.

« Jocelyne, croyez-moi, ajouta-t-il tristement, je n'ai jamais démerité des miens et je méprise, malgré tout, Pedro, plus que vous ne le méprisez.

« J'ai beaucoup souffert de taire tout cela si longtemps, je n'avais personne à qui confier mes chagrins, vous étiez devenue si distante de moi, Jocelyne...

Elle ne répondit rien, mais ses yeux eurent un éclair de pitié attendrie pour Maurice.

Il reprit :

— Cependant je me suis mis à aimer le sol à cause de vous, j'ai jeté toute mon ardeur dans la tâche qui m'était confiée. Chaque jour, je me sens plus attaché à cette Bretagne où nous sommes nés tous deux, Jocelyne, où les vieux chênes nous ont vus grandir. Lentement, je me suis mis à devenir plus digne de vous, à chasser l'insouciance qui était en moi, et tout cela, croyez-moi, parce que je vous aimais...

Elle fit un geste pour arrêter les paroles du jeune homme, mais il continua plus bas :

— Seulement, j'ai compris que c'était un autre que vous aimiez, l'enchanteur à la barbe rousse venu des contrées de neige et d'effroi et j'ai voulu vous prévenir afin que vous ne connaissiez pas, à votre tour, la souffrance, Jocelyne, afin que vous n'attachiez pas plus longtemps votre cœur à cet étranger qui retourne à ses origines premières.

Jocelyne avait fermé les paupières pour dérober son émotion à Maurice.

Enfin, elle murmura :

— Je ne puis croire qu'il ne revienne plus. Il méprise l'argent, les honneurs, son ancien rang même. Il avait acquis ici d'autres fiertés. On le respectait, on l'écoutait quand il donnait des ordres.

Maurice reprit plus àprement :

— Il n'a pas su faire mourir en lui ses hérédités. Pendant quelques mois, son originalité s'est plu à jouer ce rôle, mais ses anciennes aspirations renaissent. Ce que dit Pedro doit être vrai, malgré tout. Si le Russe ne revient pas à Brocéliande, c'est que son cœur l'attache autre part.

— Son cœur !

Elle eut un cri douloureux.

— Comme vous l'aimez ! reprit-il, comme vous l'aimez !

Elle ne répondit pas, mais ses paupières battirent avec une précipitation d'ailes vives, ses lèvres se serrèrent comme pour clore leur secret.

— Ne dissimulez pas avec moi, reprit doucement le jeune homme. N'ai-je pas appris depuis longtemps à lire en vous, n'avez-vous pas été ma conscience vivante, Jocelyne ? Quand je lisais un reproche dans vos yeux, je me sentais couvert de confusion. Pour mériter votre approbation, j'aurais été capable de bien des choses. Au lieu de désertier votre sol, je le sers avec le même culte que nos ancêtres, les Celtes, avaient jadis pour lui.

« Peut-être a-t-il besoin de nous deux, le sol sur lequel votre main a détaché le rameau de gui symbolique. Dites-moi un mot d'espoir. Vous avez fait de moi un homme vraiment, je suis capable d'avoir de grandes patiences et de réaliser tout ce que vous souhaitez, de travailler enfin à la renaissance complète de notre Bretagne.

Il lui prit la main.

— Ne suis-je pas redevenu votre ami, Jocelyne ? Il ne faut plus songer à l'enchantement. Il est passé pour vous troubler, mais il n'est pas de votre race. N'imitiez pas la fée Viviane de nos vieux contes.

Elle se leva :

— Je réfléchirai à tout ce que vous m'avez dit, Maurice, mais tant que je n'aurai pas la certitude qu'il se marie là-bas...

— Vous l'aurez sous peu, mon amie, et vous écouterez le conseil des chênes qui seront pour le fils des Gaulois et non pour ce barbare.

Elle ne répondit pas, mais dans son cœur endolori elle crut sentir tomber la hache de Serge le bûcheron.

M^{lle} Gallo attendit en vain une lettre du prince Novarof. Il répondit seulement au père de Jocelyne qu'il était lié par un devoir dans le Midi et qu'il devait, sans retour, dire adieu à la Bretagne :

Vous avez bien voulu m'honorer de tant de sympathie, Monsieur, ajoutait-il, que je ne puis vous taire plus longtemps mes fiançailles avec ma cousine, la princesse Sonia, miraculeusement retrouvée.

J'espère que vous voudrez bien, ainsi que M^{lle} Gallo, vous souvenir quelquefois de l'exilé...

Lorsqu'elle eut acquis cette certitude que le prince Novarof allait accomplir réellement cette union, annoncée par Pedro de la Rochebella, Jocelyne s'efforça de chasser de sa pensée l'image de celui qui était venu, un jour d'automne dans la forêt, avec son incognito et son mystère.

Le temps des légendes était passé et la vie s'ouvrait à présent devant elle avec ses renoncements et ses courages offerts.

Les paroles de Maurice lui revinrent à l'âme.

— Il s'efforce de grandir par moi, murmura-t-elle, ne dois-je pas céder enfin à sa tendresse, accomplir le vœu de notre chère morte et celui de M^{me} Destray ?

Cependant les jours passaient, et Jocelyne ne se décidait point.

Pour voir Maurice plus souvent, s'entretenir avec lui et soutenir sa vaillance, elle se rendait parfois à la ferme des Korrigon.

Cet après-midi-là, en arrivant à la métairie, elle fut surprise de ne trouver personne dans la cour.

Elle traversa celle-ci et se dirigea vers la pièce qui servait de parloir et de salle, lorsqu'un bruit de sanglots la fit tressaillir tout à coup.

Sans bruit, elle s'approcha et fut tout étonnée d'apercevoir, à travers la vitre, Gaud, la tête enfouie sur ses bras repliés, qui pleurait, toute courbée sur la table.

Un instant, elle la considéra, puis doucement lui mit la main sur l'épaule.

— Gaud..., dit-elle à mi-voix.

La jeune Bretonne leva le front; en apercevant M^{lle} Gallo, elle eut comme un geste d'effroi.

— Eh bien, fit celle-ci, on dirait que je te fais peur. Qu'as-tu donc, ma petite Gaud ?

Celle-ci ne répondit point. Mais Jocelyne insista :

— Voyons, tu peux te confier à moi, parle.

Elle eut beau insister, la petite s'enfuit sans répondre, et Jocelyne demeura seule au milieu de la salle.

Comprenant que tout le monde était aux champs, elle se décida enfin à sortir afin de retrouver Maurice, lorsqu'elle aperçut Dodinel conduisant deux chevaux de la ferme attelés à une charrue.

Elle s'avança au-devant de lui pour savoir de

quel côté elle pourrait rejoindre M. Destray, lorsque l'idée lui vint d'interroger Dodinel à propos du chagrin de Gaud Korrignon.

Aux premiers mots qu'elle prononça, le front de l'infirme s'assombrit et sa bouche se crispa.

— Ah! elle recommence à pleurer, gronda-t-il sourdement, c'est à cause du Malouin qui est chez nous. Elle avait pris de l'amitié pour lui, parce que c'est un monsieur, mais elle a fini par comprendre que c'est votre promis. C'est à cause de cela qu'elle se ronge les sangs de cette façon. Aussi, il n'avait pas besoin de s'amener ici, ce bougre-là, je vous demande pardon, mais vous devriez bien vous dépêcher de l'épouser, ou cela fera du vilain. Vous le trouverez là-bas près des trois ormes.

Jocelyne avait rougi.

— C'est bien, Dodinel, c'est bien; ce ne sont pas vos affaires. Il faut laisser chacun libre d'aimer ou de souffrir à sa guise.

— Pour ce qui est de souffrir, on connaît ça, fit-il sourdement.

Puis, sans ajouter une parole, il donna un coup de fouet à son attelage, afin de le remettre en marche.

Jocelyne poursuivit son chemin silencieusement.

Ainsi, Gaud avait de la peine à cause d'elle. Partout les cœurs étaient broyés par l'amour, chacun cherchait à s'évader de son propre souci et de son tourment. Gaud aurait-elle le courage qu'elle s'efforçait d'acquérir, elle, Jocelyne? Saurait-elle oublier, renoncer à Maurice, comme Jocelyne saurait chasser l'image de Serge Novarov?

Une défaillance la prit soudain. Elle dut s'appuyer contre un arbre. Le printemps commençait autour d'elle à rendre la terre plus moelleuse, les branches se gonflaient doucement sous le jeu renouvelé des sèves.

Elle évoqua une dernière fois celui qui avait traversé le domaine de son grand pas altier, celui qui, de l'aube jusqu'au soir, avait fait retentir le bois des coups de sa hache sonore, celui qui était venu, avec son mystère et son halo d'impressionnante tragédie, sur le sol poétique de Brocéliande, réveiller les torpeurs, secouer les routines et repandre la vie...

Jocelyne rouvrit les yeux... Elle aperçut Maurice essayant une semence mécanique nouvelle,

lançant le grain fécond et béni sur les sillons entr'ouverts.

Et, droite, courageuse, ayant dompté ses songes, elle s'avança vers lui, afin de le fortifier dans son devoir.

XIII

Sonia, étendue dans un rocking-chair, regardait silencieusement Serge Novarof fumer un cigare, debout sur la terrasse de l'hôtel.

La silhouette du Russe s'était transformée en peu de temps. Son costume sportif avait fait place à d'élégants vêtements. Le juif de Rennes lui avait renvoyé ses malles contre une somme d'argent. Il était redevenu le mondain raffiné, ses mains s'étaient amincies, et, si elles demeuraient bronzées, c'était à cause du hâle du Midi.

Sonia l'observait.

— Serge, dit-elle tout à coup...

Il se retourna. Elle surprit son regard, qui redevenait peu à peu pareil à ce qu'il avait été autrefois, son regard désabusé, rempli de scepticisme et d'imperceptible amertume.

Il se rapprocha d'elle, cherchant les phrases banales qui formaient maintenant le fond de leurs causeries.

— Pourquoi vous obstiner à demeurer ici, murmura-t-elle, puisque je vous ai rendu votre parole.

— Je connais mon devoir, Sonia, et je ne vous obéirai point. Me croyez-vous donc digne d'une telle lâcheté.

Elle songea à part elle :

— Ce n'est point là le langage de l'amour.

Et ses yeux eurent un indéfinissable éclat.

Il reprit en lui baisant la main :

— Je suis à vos ordres. Vous plait-il de quitter ce pays, ne m'avez-vous point parlé d'une croisière? Vous voyez, je m'habitue à la vie indolente et oisive. Êtes-vous contente de moi?

Il parut à Sonia qu'il y avait un peu de tristesse au fond de ces mots.

— Oui, dit-elle gravement, vous faites un sérieux effort pour reprendre votre rang et votre dignité, Serge Novarof. Les regards sont fixés sur

vous, les journaux de cette côte se sont emparés de votre légende. Vous êtes obligé de fuir les objectifs. C'est presque de la célébrité, soyez-en fier.

« Le prince Novarof, l'un des héros de la guerre en Russie, que toute l'Europe croyait massacré par les bolchevistes, a fait sa réapparition près de Cannes. Il est en compagnie de sa charmante cousine, la princesse Sonia, une revenante aussi...

« Vous voyez, nos noms sont mêlés l'un à l'autre, nous devenons le point de mire des curiosités. Une Altesse, de passage à Nice, va donner un grand dîner en notre honneur.

Elle s'efforçait de parler d'une voix légère, mais Serge ne l'écoutait plus.

Les yeux fixés sur la mer, il revoyait l'homme décavé de Dinard, sauvé par une méchante annonce parue dans une petite feuille bretonne; il revoyait...

Il fit quelques pas :

— Il vous plaît, n'est-ce pas, d'aller à ce dîner, Sonia ?

— Sans doute. On doit m'envoyer une ravissante toilette de Paris. Je porterai, si vous le voulez, le collier de votre aïeule.

Elle l'observait toujours. Il ne répondit rien, mais le visage de Serge lui parut soudain plus vieux.

— Il faut savoir revivre avec insouciance, mon cher...

Elle éclata d'un rire qui sonnait faux.

Il songea tout à coup au rire clair de Jocelyne.

Un long silence tomba une seconde fois entre eux. Le jour commençait à tomber, exaltant les arômes et le chant des cigales. Les cheveux de Sonia devenaient plus ardents, entre ses lèvres passaient son souffle plus haletant. Une ardeur sourde semblait couvrir sous le sol et frémir jusqu'aux pointes des herbes, les corolles se gonflaient de sucs et de parfums, et les oiseaux s'appelaient avec des cris d'enivrement et de plaisir.

Elle attendait qu'il se penchât vers elle, mais les yeux de Serge demeuraient rivés sur la mer. Et l'apothéose de cette beauté féminine, parmi les reflets d'or et les arômes exaspérés, fut inutile en cet instant.

— Savez-vous, reprit-elle, après avoir réfléchi quelques secondes, que je vais être obligée d'aller

passer plusieurs jours à Paris. Des affaires d'intérêt m'y réclament.

— Me permettez-vous de vous accompagner?

— Non, dit-elle sérieuse. Il est préférable que vous restiez ici. Vous penserez à moi.

Elle appuya un peu sur ces mots, mais il n'y prit pas garde. Correct et souriant, il dit seulement :

— Vous aimez toujours la liberté, Sonia; vous pouvez être sûre que je n'aurai garde de peser sur elle. Revenez vite, n'est-ce pas. Je redoute l'ennui maintenant que je n'ai plus d'occupations. Il est vrai que j'aurai les photographes, les reporters et les tailleurs qui viendront me soumettre leurs modèles. On me convoquera pour des bridges, des thés; on sollicitera ma présidence pour le golf de Monte-Carlo. J'aurai un courrier fou.

— Il fait un peu frais, interrompit Sonia en se levant. Je rentre, mon cher; oui, efforcez-vous de vous distraire sans moi. Je crois que je partirai demain avec miss Margaret. Elle en sera ravie, acheva-t-elle avec un étrange sourire. Bonsoir, Serge, je me sens un peu lasse, et vais me retirer chez moi.

Elle lui tendit la main. Il la prit et la baisa. Elle le regarda et voulut parler, mais les mots expirèrent sur ses lèvres.

— Bonsoir, Serge, fit-elle seulement d'une voix qui voulait être insouciance.

Il la suivit d'un regard connaisseur. Elle était harmonieuse et belle, un peu trop mince peut-être, mais infiniment élégante dans sa grâce nonchalante de plante rare et fragile.

— Je dois être fier, murmura-t-il, c'est un être sélectionné entre tous que le destin a fait naître pour moi.

Le pan de la longue écharpe de Sonia voltigea encore devant ses yeux, puis elle disparut dans la porte et, brusquement, Serge Novarof savoura la douceur d'être seul.

A présent, il pouvait faire tomber son masque, laisser à sa pensée son grand vol pesant et douloureux, évoquer Brocéliande, la forêt où le printemps attendait son réveil, et Jocelyne, la fée Viviane, aux yeux de droiture et de volonté, au visage d'ignorance et de pureté fière, Jocelyne prenant la défense du faible et levant son bras délicat pour cueillir le gui symbolique.

Comme elle était loin de ces orchestres de tziganes, de ces palaces, de ces gens en habit, banals dans leur correction égale, de ces femmes aux parfums violents, aux caprices sans joie profonde, aux sentiments légers.

Il eut un rire sardonique qui sonna faux.

— Allons, prince Novarof, murmura-t-il, reprends ton rôle et rejoue la comédie. En scène pour le public et la foule. Il faut parader, tenir ton rang, ne plus déchoir; pitre mondain, remets ton masque. Allons, fit-il brusquement, la cloche du dîner va sonner. Il faut que je monte passer mon smoking et fleurir ma boutonnière d'un rare camélia. Adieu les rêves...

Sonia referma sa fenêtre sur la nuit étrangement chaude, déjà éblouissante d'étoiles.

— Vivre, murmura-t-elle, miss Margaret avait raison... Vivre avant de ne plus être, vivre ardemment, complètement!

Une toux sèche monta à sa gorge. Elle rentra dans sa chambre et se jeta dans un fauteuil.

— Il ne m'aime pas, murmura-t-elle, et moi je veux qu'on m'aime éperdûment, follement.

Une glace la reflétait. Elle se leva et marcha vers elle.

— Comme je suis belle, reprit-elle à voix basse... Il ne l'a pas vue... Mes cheveux n'ont point senti la douceur de sa main caressante. Il m'a prêté son bras pour appuyer mon bras, mais il n'a pas enlacé mes épaules... Mourrai-je sans connaître l'amour?...

Un sanglot la secoua; elle éteignit la lumière, préférant cacher son désarroi dans l'ombre.

Le lendemain matin, à l'heure où Serge faisait sa promenade en bateau sur la baie de Saint-Tropez, sachant que Sonia dormait tard et ne descendait au jardin qu'un peu avant midi, la princesse appela miss Margaret.

— Vite, nous allons partir, my dear. A la hâte, fais les malles.

L'Anglaise comprit qu'il eût été vain d'interroger Sonia; celle-ci avait son visage de caprice et de fièvre.

Deux heures plus tard, elles arrivaient à la gare de Saint-Raphaël, conduites avec leurs bagages par l'auto de l'hôtel.

— Prends nos billets, ordonna Sonia.

Et comme miss Hibson se tournait vers elle pour l'interroger :

— Pour Marseille, ajouta d'un ton glacé la princesse, où sir Walton nous attendra.

Sir Walton commençait une sérieuse crise de neurasthénie. Il était sans nouvelles de Pedro de la Rochbella et les journaux ne cessaient d'entretenir leurs lecteurs de « l'adorable grâce de la princesse Novarof, officiellement fiancée à son cousin. »

Le visage aux fraîcheurs poupines de l'Anglais avait pris en quelques semaines un ton de brique pâle et ses traits s'étaient allongés de telle façon qu'il semblait perpétuellement imiter la grimace d'un pierrot malchanceux.

Il avait renoncé à croire aux présages, aux di-seuses de bonne aventure, aux sautes du vent, au vendredi 13 et aux talismans ou fétiches de toutes sortes qu'il avait rapportés de l'Inde. Et, prenant la carte du monde, il s'apprêtait déjà à retourner vers les pays d'Orient, lorsqu'on lui remit le plus extraordinaire télégramme auquel il eût pu s'attendre. Il était signé par Sonia Novarof. Elle lui disait :

Trouvez-vous dès que possible à Marseille. J'accepte l'invitation que vous m'avez faite un jour de faire une croisière en Sicile sur votre yacht. Miss Margaret m'accompagnera seulement.

SONIA.

Pas un mot d'explication. Après le congé qu'elle lui avait donné, ne poussait-elle pas, dans son extravagance de Slave, la plaisanterie jusqu'à la cruauté ?

Il n'osa même pas se le demander. Il ne comprit qu'une chose : qu'il la reverrait à Marseille et qu'elle serait sa passagère, dût-il même en souffrir.

En un instant, sa physionomie se transforma. Son rictus amer fit place à l'épanouissement de ses traits, il prit le teint d'un sphinx en granit rose.

Et jusqu'au moment de la revoir, il vécut dans la plus douce émotion.

Le visage le plus radieux que sir Walton aperçut lorsque la princesse débarqua du train fut évidemment celui de miss Margaret.

Sans comprendre la brusque détermination de

Sonia, elle s'abandonnait à l'espoir de voir le vœu de l'Anglais se réaliser enfin et sa propre union s'accomplir avec Jean Camarat grâce au cadeau de noces de l'Anglais.

Quant à la princesse, elle affectait une insouciance un peu artificielle, une gaieté un peu fiévreuse. Mais sir Walton n'y prit pas garde. Elle acceptait son invitation pour la croisière, elle avait abandonné son fiancé officiel, l'Anglais ne demandait rien de plus; il ne l'interrogeait pas, comptant sur miss Hibson pour lui donner de plus amples détails sur cet extraordinaire revirement.

— J'avais envie de voir la Sicile, expliqua simplement la princesse. Il faut se hâter de goûter à tous les enthousiasmes, à tous les enchantements.

Elle n'ajouta rien de plus. Mais, dans les yeux de sir Walton, elle lut une infinie reconnaissance et cet amour qu'elle ne ressentait pas, mais qu'elle voulait connaître.

Lorsqu'elle fut installée sur le yacht baptisé de son nom et qu'elle vit s'éloigner les rives de Provence où elle avait laissé Serge, elle jeta ces mots comme une revanche à sir Walton, penché vers elle, adorateur soumis :

— Et puis, si vous le voulez bien, nous remonterons ensuite jusqu'à Venise pour y faire célébrer notre union.

En débarquant sur la berge qui faisait suite au jardin de l'hôtel de la Terrasse, Serge Novaros s'étonna de ne pas voir apparaître sur celle-ci la gracieuse silhouette de la princesse Sonia.

Ordinairement, elle descendait vers lui parmi les mimosas et les anémones, les œillets et les bruyères blanches. Mais cette fois l'habituelle promeneuse ne se montra pas.

— Serait-elle souffrante? se demanda-t-il.

Il avait fait le tour de la baie dans la voile à voile blanche, cherchant à apaiser sa grande soif d'activité, à faire taire son ennui de n'avoir plus de tâche journalière.

Comme le prince Novaros remontait le sentier conduisant à l'hôtel en cherchant des yeux Sonia, il vit venir à lui un groom portant un billet.

— On m'a dit de remettre ceci à son Altesse, dès son retour.

Serge eut un geste de surprise en reconnaissant l'écriture de la princesse.

Vivement il ouvrit l'enveloppe et lut :

Mon cher Serge,

Puisque vous ne voulez pas vous éloigner, c'est à moi de partir. L'amour auquel vous vous efforcez en vain vous fuira toujours. Malgré vous, votre cœur est resté à Brocéliande. Et je suis trop belle, trop exclusive, trop passionnée, pour me contenter du dernier et lamentable chapitre d'une idylle bretonne. Achetez-la sans moi.

Je naviguerai bientôt sur les flots blens de l'oubli. Ne voyez plus en moi de revenante, un autre que vous sera mon appui, mon ami. La princesse Sonia est bien morte et vous êtes mort pour moi.

Le financier parisien à qui j'ai confié mes intérêts a reçu l'ordre de vous remettre le collier qui vous appartient. Ce n'est pas un don que je vous fais et vous pouvez l'accepter sans scrupule. Je ne l'avais qu'en dépôt. A travers les siècles, il demeura dans votre famille.

Vous êtes devenu un être étranger, je suis restée comme étaient les nôtres. Un époux qui travaillerait me couvrirait d'humiliation et vous gardez, malgré tout, ce désir de retourner à cette obscurité des bois.

Puissez-vous être heureux, Serge, et ne rien regretter jamais. Adieu, publiez-moi.

SONIA.

Serge avait imperceptiblement pâli.

Devant lui flottait le pan d'une écharpe légère, la dernière vision qu'il eût eue de Sonia.

Il remonta lentement le chemin. Quelques snobs de l'hôtel s'avancèrent vers lui, guettant sa venue.

— Cher prince, la promenade devait être délicieuse, ce matin.

— C'est ma dernière, dit-il froidement, je vais partir.

Jocelyne s'est rendue, comme chaque jour, à la chapelle des bois pour sa prière matinale.

Elle est sûre de ne pas aimer Maurice encore, mais le domaine réclame un maître et M. Gallo se fait bien vieux.

La veille, il a pris la petite main de la jeune fille dans la sienne et lui a dit :

— Mon heure est bientôt proche, que feras-tu sans moi ?

Elle se sent pleine de fragilité malgré son cou-

rage et Maurice attend sa réponse définitive, Maurice qui a fait de grands efforts pour devenir l'homme qu'elle a souhaité qu'il fût.

Elle franchit le porche, frôle le bénitier, ancienne vasque de granit sur laquelle grimacent des mascarons moyenâgeux. Elle aperçoit les saints de Bretagne aux naïvetés pleines de ferveur et s'agenouille devant eux.

Alors, elle s'abîme dans une longue prière et tout à coup sa pensée quitte Maurice, elle revoit un homme silencieux, portant une cognée sur l'épaule, prêt à frapper ensuite quelqu'un qui l'insulte et le provoque. Elle évoque son regard étincelant et son geste de brutalité, mais elle n'a jamais eu peur de l'étranger au visage d'enchantement, elle a su le dompter avec un sourire, et pénétrer dans son secret.

Pourquoi est-il parti, pourquoi a-t-il fui Brocéliande?...

Elle se lève toute frémissante, elle n'est pas venue ici pour penser à lui, mais pour demander la force d'être l'épouse loyale, courageuse et aimante de Maurice Destray.

Et voici qu'un bruit soudain la fait se retourner.

Un homme s'est dressé sous le porche, les bras croisés, tel qu'elle l'a vu une fois; un immense espoir resplendit sur son visage; sa barbe, dorée comme celle des génies d'autrefois, tombe sur sa poitrine, il l'enveloppe d'un tel regard qu'elle se sent comme soulevée.

— Le bûcheron Serge, ... hégaie-t-elle, le prince Noyarof!

Il s'avance vers elle et lui prend la main :

— J'ai tenté, dit-il, de redevenir le prince Novarof, mais le prince Novarof est bien mort, je n'ai pas pu reprendre l'existence d'autrefois; l'épreuve m'a fortifié dans ma métamorphose. C'est le bûcheron Serge qui vous revient.

« Allons voir votre chêne, murmure-t-il, petite Gauloise au cœur de fée, permettez à Merlin d'accompagner Viviane.

Elle ne l'interroge pas. Elle sait qu'il est là, et c'est tout. Les arbres semblent lui rendre hommage, il a fait couler leur sève, mais il sait aussi boisier les clairières aux rameaux moins touffus.

Elle le conduit vers le preux revêtu d'écorce, le chêne qui donna le gui de l'an neuf à Jocelyne, le

chêne sacré de haut conseil, de stabilité et de force altière.

Alors Serge murmure :

— Je suis venu comme un païen parmi vous, les grands chênes, et maintenant je me sens bien de votre race. Mon front s'est ployé sous l'effort pour vous servir et livrer les combats nécessaires, mon bras a peiné du matin au soir et j'ai durement gagné le pain de ma journée. J'ai compris la saine leçon du travail, des laborieuses patiences, des détachements du monde, des fastes vains et des orgueils. La fée Viviane a opéré ce miracle...

Il la regarde et elle lève vers lui ses yeux purs.

— Jocelyne, je suis parti pauvre et, ne pouvant prétendre à vous, j'ai cru qu'il me faudrait accomplir un devoir d'avant-guerre, épouser celle qu'on me destinait en Russie, et je n'ai pas pu l'aimer parce qu'en elle tout est resté frivole. Elle m'a remis ce collier appartenant à ma famille, et je vous l'offre, Jocelyne, sachant qu'en passant par vos mains il se changera en bienfaits de toutes sortes et que mille bénédictions, par vous, tomberont sur cette terre de Brocéliande.

XIV

Il y avait trois jours déjà que Jocelyne n'était pas venue à la ferme des Korrigon et Maurice Destray s'inquiétait de ce silence.

La jeune fille lui avait promis de lui donner une réponse définitive enfin.

Il n'osait se rendre à Brocéliande, de peur de mécontenter M^{lle} Gallo, mais, tout en surveillant le travail des champs, il ne cessait de penser à la jeune fille.

Cet après-midi-là, il s'était rendu jusqu'au moulin qui élevait sa tourelle grise sur un tertre. Les ailes en étaient brisées depuis longtemps et la construction tombait presque en ruines.

Korrigon avait chargé Maurice d'examiner le parti qu'on en pouvait tirer et le jeune homme s'était attardé à regarder, du haut du monticule, la campagne environnante.

Les épines commençaient à fleurir et les nids s'organisaient déjà dans les haies.

Il considérait d'un œil de fierté les sillons sur lesquels il avait jeté la bonne semence, les bâtisses neuves élevées pour engranger les prochaines récoltes et donner un abri aux troupeaux.

Il se sentait comme mêlé à l'auguste prospérité du sol et s'abîmait dans cette forte et saine fierté, lorsqu'une voix le tira de sa rêverie.

Il se retourna. Gaud était près de lui... Il y avait déjà quelque temps qu'il ne s'était trouvé seul avec elle. Il remarqua qu'elle avait maigri et que son teint était moins éclatant.

— Elle est moins jolie, songea-t-il, cependant elle est à l'âge où les filles s'épanouissent.

— Monsieur Destray, dit-elle, je savais que vous étiez ici et que nous serions tranquilles pour causer. J'ai une nouvelle à vous apprendre...

Il s'était toujours montré très déférent envers elle. Une des grosses poutres du moulin étant tombée avait été rangée devant le seuil. Il proposa à M^{lle} Korrigon de s'asseoir un instant sur ce banc improvisé.

Elle accepta, indifférente...

— Voici, dit-elle, en parlant posément, comme lorsqu'on a pris une résolution définitive, je veux quitter l'exploitation, mais mes parents ne le savent pas encore, une mission me réclame.

Maurice sursauta :

— Vous n'allez pas entrer au couvent ?

— Non, pas tout à fait, mais j'ai lu qu'on demandait une institutrice de bonne volonté pour une école libre près d'Anvers. Il s'agit de tenir une classe d'enfants pauvres et d'organiser une équipe de jeunes filles scouts. Oh ! ce n'est pas très payé, mais on se rend utile. Il me sera très doux de suivre cette voie.

— Et l'exploitation ? s'exclama Maurice, votre mère a besoin de vous.

— Oh ! l'exploitation est à M. de Penmarch et quand bien même encore il consentirait à la vendre à mon père, je crois qu'avant peu de temps celui-ci devra s'en défaire. Il se fait vieux. Il ne pourra toujours assumer cette tâche. M. Gallo a son beau domaine de Brocéliande et ne tient pas à l'agrandir. Ces terres seront morcelées, de tous côtés on cherche à acheter de petits lotissements.

— Morcelées ! s'exclama Maurice, ces terres que nous avons rendues si prospères, qui excitent l'envie de tous les agriculteurs de Bretagne et de

tous les éleveurs ! Mais, jamais M. Korrignon ne voudra s'en défaire, s'il en devenait le possesseur, comme je l'ai entendu dire. Il paraît que le comte de Penmarch cherche à tirer de l'argent de ses biens. Ce serait une bonne affaire.

— Je vous le répète, mon père se fait vieux, il n'a pas de fils.

— Mais vous vous marierez, mademoiselle Gaud.

— Non, fit-elle nettement, les yeux fixes, la tête droite.

Il fut frappé par son accent.

— Comment, dit-il, révolté à la pensée que les champs passeraient en des mains étrangères qui n'en connaîtraient pas le prix, comment laisseriez-vous s'accomplir une telle chose ? Il ne faut pas partir et votre père aura l'orgueil d'acquérir, puis de conserver ce domaine pour vous.

— Que m'importe, je veux partir.

— Mais tout ici vous retient ! Pourquoi préféreriez-vous une tâche ingrate ?... Regardez, le blé va pousser là-bas, l'avoine ici, les ailes du moulin peuvent se remettre à tourner un jour. Vous serez, vous resterez l'animatrice de ces choses.

Elle secoua la tête négativement :

— Je veux partir et rien ne me détournera de ma mission.

— Qui vous a donné un tel conseil ?... Écoutez-moi, mademoiselle Gaud. Je ne savais pas encore ce que c'est que d'aimer la terre, à présent je lutterai pour la défendre. Je veux vous convaincre de rester.

Dans son ardeur à parler du sol et de son avenir, il avait saisi la main brune et nerveuse de la jeune fille. Il la sentit trembler dans la sienne.

— Vous ne pouvez faire cela, reprit-il, il ne le faut pas. Vous continuerez ici la maison, la famille.

— Mon cœur et ma vie m'appartiennent et cela ne vous regarde pas, monsieur Destrav.

Il s'arrêta brusquement dans son élan.

— C'est vrai, murmura-t-il, je ne suis venu ici qu'en employé, en étranger : le sort de tous ces champs ne dépend pas de moi. Mais cependant, acheva-t-il plus bas, ne sont-ils pas un peu mon œuvre ?

— Vous les quitterez bien !

Avec quelle émotion elle avait jeté cela ! Il vit passer un éclair dans les yeux de Gaud et ses lèvres trembler.

— Les quitter... murmura-t-il. Oui, c'est vrai, les quitter...

— Vous voyez bien, reprit-elle frémissante, nous allons partir l'un et l'autre. Le père et la mère Korrigon demeureront seuls, ils feront beaucoup mieux de laisser le comte de Penmarch mettre les champs aux enchères avec le bétail, puis ils se retireront dans une petite maison à Rennes.

Maurice embrassa le paysage d'un regard spacieux et désolé et, reportant ses yeux sur Gaud, il vit son jeune visage inondé de larmes.

La vérité l'effleura, elle l'aimait... Alors, ne pouvant répondre à cette tendresse offerte, répondre à l'imploration du sol qui réclamait un chef, il s'enfuit épouvanté à travers les sillons, sans même s'apercevoir qu'il foulait les graines prêtes à germer.

Gaud, voyant que Maurice Destray ne parlerait pas pour elle, qu'il ne la soutiendrait pas dans la voie qu'elle prétendait suivre, résolut d'aller demander l'appui de Jocelyne dès que possible, le lendemain. Elle redoutait les remontrances de ses parents et savait que M^{lle} Gallo seule saurait plaider la cause de la future institutrice.

Tandis qu'elle prenait cette détermination, un peu surprise de la fuite si soudaine de M. Destray, celui-ci avait regagné la ferme.

— Une lettre pour vous, fit la servante en lui tendant une enveloppe sur laquelle il reconnut aussitôt l'écriture de Jocelyne.

Vivement il monta jusqu'à sa chambre, afin de la lire à loisir.

Mais à peine en eut-il parcouru les premiers mots qu'il sentit un froid terrible lui monter jusqu'à l'âme. Jocelyne lui disait :

Maurice, mon frère et mon ami,

Je ne puis être pour vous la femme que vous souhaitez. Mon cœur, hélas ! s'est donné à un autre et celui-ci est revenu vers moi. J'ai beaucoup réfléchi et je crois que nous n'aurions pas été heureux ensemble. Ceux qui vont mourir se trompent quelquefois sur les sentiments et les choses de la vie.

Ce qui m'agace en ce moment, c'est de songer à la dette de gratitude que je dois à votre chère mère, si dévouée à la mienne, à nous tous. Mais je prie Dieu de lui donner une belle-fille plus digne de vous que moi.

Ne soyez pas irrité, Maurice, je sais tout le cha-

grin que je vais vous causer, mais le printemps sonne l'espoir dans l'air et préparera aussi votre bonheur. Peut-être, un cœur s'ouvre-t-il près de vous et vous ne le voyez pas,... peut-être ces champs, auxquels vous avez donné des soins pour me plaire, vous adjurent-ils maintenant de rester...

Il froissa le billet avec rage et le lança loin de lui.

— Le Russe est revenu, ce Serge Novarof ! murmura-t-il avec colère, mais il ne l'aura pas, je saurai garder ce qui m'appartient, la séparer de cet homme, de l'enchanteur Merlin, acheva-t-il en ricanant. Demain, oui, demain, je me rendrai à Brocéliande, je la verrai, je provoquerai le Russe, je le châtierai, je ne le crains pas.

Tout le soir et toute la nuit, il rumina divers projets. Tantôt il se voyait tuant le Russe, tantôt se dressait devant lui l'enchanteur avec sa taille de géant prêt à abattre son rival d'un coup de hache. Il attendait avec impatience le moment de revoir Jocelyne et d'avoir une explication.

Il partit pour Brocéliande le lendemain dans la matinée, alors que presque à la même heure, l'ayant devancé seulement de quelques secondes, Gaud se mettait en route pour le manoir, mais en prenant un autre sentier.

Ce fut tout près du lac qu'ils se rencontrèrent, étonnés autant l'un que l'autre d'avoir eu la même pensée.

Maurice s'aperçut que la jeune fille était encore plus pâle et Gaud vit que Maurice avait dans ses yeux une lueur farouche et désespérée.

Le printemps mettait autour d'eux ses premiers cris d'allégresse et ses premiers enivrements, mais ils n'y étaient pas sensibles.

Ils demeuraient un peu gênés de leur rencontre lorsque, soudain, Jocelyne parut !...

Elle ressemblait en cela à la fée Viviane surgissant au moment même où les mots devenaient insuffisants pour ceux-là qui souffraient, où leur âme implorait éperdûment l'aide de la nature pour suivre le destin de l'amour.

— Gaud, fit doucement Jocelyne, est-ce Maurice qui vous amène et dois-je voir mon souhait s'accomplir ?

M^{lle} Korrigon baissa la tête, des pleurs de confusion roulèrent en ses yeux. Elle eût voulu s'en-

fuir à travers bois comme la nymphe antique, mais Jocelyne la retint.

Maurice bravait de son regard de reproche la jeune fille.

— Est-il vrai qu'il est revenu?... dit-il sourdement. Dans ce cas, qu'il se montre, nous avons un compte à régler ensemble.

— Maurice, chacun est maître de son cœur, et je me suis efforcée bravement de vous aimer, et je ne crains pas de le dire devant Gaud, mais j'ai choisi un autre maître pour ce domaine, celui qui est venu apprendre ici la grandeur de nos bois et la simplicité de notre vie.

« Pour vous, Maurice, comment demeureriez-vous sourd à l'appel des champs, à leur prière éloquente, comment passeriez-vous indifférent près d'un cœur qui est tout à vous ?

Et, souriant doucement à Gaud, elle la désigna au jeune homme.

— Vous vous aimez tous les deux, reprit-elle, et ce n'est plus que votre orgueil qui se débat, mon ami.

— Mon orgueil, Jocelyne.

— Oui, je n'ai été que votre sœur et vous vous êtes entêté à faire ma conquête, en vrai Breton que vous êtes, mais la laisserez-vous partir, elle, la petite Gaud, la vraie compagne que vous donne la terre...

Il hésitait. Son âme vacillante d'autrefois venait de réapparaître sur son visage.

Il leva les yeux sur M^{lle} Korrigon dont le teint avait pris un reflet d'aube et de rose nouvelle, et, pour la première fois, il s'aperçut qu'elle était jolie, autrement que Jocelyne, avec un autre charme, un air de jeunesse et aussi de grâce naïve. Il fut ému de son trouble, puis, obéissant encore à M^{lle} Gallo, subissant presque malgré lui son pouvoir, il se dirigea vers Gaud et lui prit la main. L'amour commençait à naître entre eux et c'était encore le miracle du printemps. Jocelyne les regardait, toujours souriante, lorsque, brusquement, une détonation retentit, un cri déchira l'air, il y eut une fuite précipitée dans un fourré voisin... Maurice s'élança vers celui qui venait de tirer un coup de fusil et qui s'échappait maintenant à travers les taillis et les herbes...

Jocelyne était tombée sur le sol, son bras seulement avait été atteint, le sang coulait à flots, et

Gaud, penchée sur elle, s'efforçait de l'étancher d'une main qui tremblait.

Et, voici qu'écartant les huissons, les épines, Maurice Destray reparut, en traînant l'infirmes Dodinel.

C'était lui qui avait tiré le coup de feu; le jeune Destray avait réussi à s'emparer du fusil et ramenait l'auteur de l'attentat devant la victime.

Jocelyne bravement s'était redressée. Dodinel lui jeta un regard farouche :

— Fallait pas donner celle que j'aime à ce garçon, murmura-t-il, la rage m'a pris, je les avais vus se rendre chez vous... Je l'aime aussi... je l'aime depuis longtemps... On peut me jeter en prison, allez, j'y serai plus heureux que de rester ici.

Puis il éclata en sanglots.

— Laissez-le, murmura Jocelyne, il ne fera plus de mal à présent. Hélas! pourquoi ne peut-on rendre tout le monde heureux!

Maurice se rapprocha de M^{lle} Gallo, tandis que Gaud lui faisait un pansement rapide.

— Ma petite sœur, fit-il doucement, c'est à cause de moi que l'on vous a blessée, comment pourriez-vous me le pardonner!

— J'avais une dette envers vous. L'offrande du sang ne se paye que par le sang, Maurice. Maintenant, mon cœur est plus léger.

Pedro de la Rochebella avait appris avec une indicible satisfaction que sir Walton avait été rejoint à Marseille par la princesse Sonia; il attendait un mot de celui-ci, au sujet de la villa dont la jouissance allait être accordée au comte de la Rochebella et à sa famille, mais les jours passèrent et rien ne vint.

Il lui écrivit vainement plusieurs fois, interrogea le concierge qui ne savait rien au sujet de l'Anglais et commençait à perdre patience lorsqu'un billet de sir Walton ruina d'un coup tous les espoirs de l'Espagnol.

Il lui apprenait, d'une façon brève et grave, que la princesse Sonia, ayant pris les fièvres en Sicile, était arrivée à Venise pour s'aliter et pour mourir.

Il ajoutait :

La princesse Soula Novarof n'a pas eu le temps

de porter mon nom, aussi n'ai-je pas à remplir envers vous ma promesse.

Je rentrerai dans ma demeure afin d'y vivre avec sa pensée et son image qui, jamais, ne me quittera.

Pedro eut un épouvantable juron.

Il était joué, et là-bas, à Brocéliande, Serge allait épouser la riche M^{lle} Gallo; les Korrigon donnaient leur fille à Maurice Destray; lui seul, l'Espagnol, ne retirait aucun bénéfice des événements auxquels il avait été mêlé.

— Le gui m'a porté malheur! hurla-t-il.

Et, dans sa rage, il jeta au feu le frêle rameau qui lui avait été remis, comme aux autres convives, le jour de la fête des druides.

Plusieurs semaines après, le comte de la Rochella apprenait qu'il venait d'être totalement ruiné à la suite d'opérations financières malheureuses. Il ne lui restait plus qu'à aller tenter la fortune en Argentine avec sa famille, chez des éleveurs, ses lointains parents, qui réclamaient des aides d'Europe.

L'infortuné Pedro commença, dès lors, le rude apprentissage de la vie et regretta plus d'une fois d'avoir gaspillé en vain tant d'années sans rien faire.

Sir Walton voulut, en souvenir de la princesse Sonia qui léguait son bien à des œuvres françaises et à miss Margaret, remettre à celle-ci un cadeau de noces le jour même où elle s'unirait à Jean Camarat.

Il aima dorénavant voir l'Anglaise et son mari et parler avec eux de la Russie captivante et regrettée.

À Brocéliande, le printemps avait pris son plein essor.

Maurice était parti en voyage avec sa jeune femme, plus charmante de jour en jour. Et les Korrigon, maîtres à présent de leur domaine, attendaient avec impatience le retour des amoureux.

Jocelyne, en robe blanche semblable à sa robe gauloise, voulut faire le tour du lac au bras de Serge et recueillir les propos des arbres qui inclinaient leurs branches vers elle comme des palmes.

En silence, ils refirent ce pèlerinage, sensibles à tous ces bruits des bois et de la terre, du sol et du ciel.

— Vous souvenez-vous, murmura Novarof, lorsque le bûcheron Serge vint ici pour la première fois, ignorant encore le langage des vrais arbres et le noble art de la vie...

Jocelyne lui répondit :

— Se rendre utile, donner l'exemple de l'effort, attacher nos Bretons à leur sol...

Là-bas, avec tous ses murmures, ses chants d'oiseaux, ses essors, ses palpitements et ses éclosions riches de renaissance, la forêt de Brocéliande semblait les approuver.

FIN

*Le prochain roman (n° 195) à paraître
dans la Collection "STELLA":*

L'Amour en péril

par

M. Procope LE ROUX

I

La mer bruissait dans la nuit; le flot chantant, caressé, puis abandonné par la clarté alternante du phare, reflétait les mille feux de la Hève. Petit à petit, le murmure de la vague fut couvert par le bruit grandissant d'une voiture qui s'avancait dans l'ombre et vint se placer devant une villa normande, élégante et fleurie. Successivement, deux jeunes filles descendirent; de taille différente, mais pareillement sveltes et fines, elles apparurent un instant, séduisantes à la faible lueur des feux de la voiture; un homme à l'allure militaire les suivit et tendit avec courtoisie la main à la dernière occupante du coupé, une femme jeune encore, malgré ses cheveux blancs qu'un rayon lumineux vint éclairer. Porte ouverte, cocher payé, verrou remis, bonsoirs rapidement échangés, chacun se retrouva, avec un plaisir lassé, dans le home familial.

Les deux sœurs, Marthe et Jacqueline, se retirèrent dans leur chambre, jolie pièce tendue de cretonne aux couleurs gaies, et qu'une lampe électrique, voilée de crêpes légers aux teintes claires, éclairait doucement.

L'AMOUR EN PÉRIL

Silencieusement, elles posèrent leurs neigeuses sorties de bal sur une chaise longue chargée de coussins soyeux, posée devant les fenêtres, et tandis que Jacqueline dite Linette, à la courte crinière dorée, s'attardait à la vitre, à contempler l'infini sombre des eaux et des cieux, Marthe, la sœur aînée, toute grâce et sérénité en sa menue personne, se mit à natter ses lourds cheveux, couleur de châtaigne mûre. Son mince visage se chargeait par instant d'un souci léger, d'un mécontentement certain.

À la dérobée, toujours silencieuse, Linette, qui avait en soupirant abandonné sa pose contemplative, pour s'occuper de sa toilette de nuit, à la dérobée Linette l'observait.

Une expression, tantôt hautaine, tantôt très douce, éclairait, en modifiant la teinte de ses prunelles, l'éclat de ses yeux sombres; en gestes souples et harmonieux, elle jetait, sans nul souci de l'ordre, sa robe vaporeuse, ses jupons légers autour d'elle; un coup de brosse sur sa chevelure courte aux ondes naturelles et dorées, le temps d'enfiler la longue chemise de nuit qui lui donnait l'aspect d'une enfant très jeune, et, sans plus de cérémonie, Linette se glissa dans l'un des lits jumeaux habillés de cretonne vive, comme les murs.

Marthe était loin d'avoir achevé ses préparatifs de nuit; aussi Linette, après être restée un long moment assise, à suivre des yeux les allées et venues silencieuses de sa sœur, n'y tint plus et, mutine, l'interpella, secouant ses mèches dorées :

— Marthe, ton sermon n'est pas encore prêt? est-ce pour demain? est-ce pour ce soir?

Marthe, sans lever les yeux, sans interrompre son travail, agenouillée devant une commode ancienne dont le flanc arrondi luisait de l'éclat des vieux cuivres, Marthe se prit à sourire, et dit, refermant doucement le tiroir :

— Tu te sens fautive, Linette, et tu fais comme autrefois, quand tu étais toute petite, t'en souviens-tu?

Sa voix vibrait, très frêle et pourtant prenante, d'un timbre argentin et clair, assez rare, un des charmes de sa modeste personnalité.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.

ALBUM N° 2. *Alphabets et monogrammes pour draps, tales, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.

ALBUM N° 3. *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57½.

ALBUM N° 7. *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébé, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnettes, Dames et Messieurs. Dentelles pour lingerie et ameublement.

ALBUM N° 8. *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.

ALBUM N° 10. *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 194. ★ Collection STELLA ★ 1^{er} avril 1928

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Casan, Paris (14^e).

